Tome XXXII. N° 24. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Mars 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Génération montante

Jeunes gens et jeunes filles.

I

Un grand critique du dix-neuvième siècle, Émile Faguet, trouvait plus de différence entre l'époque de Napoléon — 1800 — et celle où il écrivait — 1900 — qu'entre celle des satrapes perses et celle de Napoléon, plus de différence en un siècle qu'en vingt ou trente, par suite des inventions — chemins de fer, électricité, télégraphe, téléphone, automobile, etc., — qui, en modifiant les communications et les transports, avaient par là même modifié la face de la terre.

Or, entre le temps de l'avant-guerre — 1914 — et le nôtre — 1928 — l'abîme en quelques années paraît, au premier abord, s'être creusé tout aussi profond. Je voudrais en rechercher les causes.

Certes, il y eut toujours des conflits entre les générations qui se suivent immédiatement : il y eut toujours des pères qui méconnurent leurs fils et des mères que leurs filles étonnèrent. Toute une littérature, dont le prototype serait un très beau livre anglais, *Père et fils*, d'Edmund Gosse, analyse

ces mésententes. Mais je doute que le désaccord fût jamais poussé aussi loin qu'aujourd'hui.

Mêlez-vous aux conversations des jeunes gens, ou même des enfants. De quoi y est-il question? De matchs de tennis, avec une connaissance parfaite des performances d'un Lacoste, d'un Tilden, d'un Borotra, d'un Cochet, des nouveautés apportées dans les moteurs, les carrosseries, les pneus par le dernier Salon de l'automobile, des perfectionnements des appareils de T. S. F., des derniers raids d'aviation — très rarement de lectures, d'idées, de théories, presque jamais de sentiments. Je me souviens que lors du match de boxe à New-York qui mit aux prises Carpentier, notre champion, et Dempsey, le champion américain, lorsque l'avion qui survolait Paris eût annoncé la victoire du nègre, comme je rentrais dans mon lointain quartier de Passy, je dépassai deux enfants, l'un de dix ans, l'autre de cinq ou six ans, pas davantage, qui étaient venus, eux aussi, aux nouvelles, et j'entendis le petit qui, furieux, disait au grand d'un air résolu :

— Carpentier le retrouvera.

C'étaient des enfants à la page. Dans ma jeunesse au Quartier Latin, nous avions d'autres préoccupations moins pratiques, plus intellectuelles. Nous discutions à perte de vue sur *Un homme libre* de Maurice Barrès ou sur les *Stances* du poète Moréas, sur le symbolisme en littérature, sur l'impressionnisme en art, sur le scientisme mourant de Taine et le vague spiritualisme renaissant de Boutroux et de Bergson, sur les discours socialistes de Jaurès et l'anarchie du prince Kropotkine. Tout cela nous composait une atmosphère d'idéologie et de désintéressement que j'ai tâché de faire respirer dans *la Croisée des chemins* et dont la jeunesse d'aujourd'hui est plus éloignée que nous ne l'étions de la jeunesse qui prenait part aux entretiens de Socrate et de Platon. Mais si cette jeunesse d'aujourd'hui a cessé de nous comprendre, du moins en partie, — car les généralisations sont toujours absurdes, et c'était hier que le débat s'ouvrait sur la poésie pure, c'est aujourd'hui qu'il s'ouvre sur la primauté du spirituel ou sur la défense de l'Occident contre les poisons venus d'Asie, en sorte que les luttes d'idées ne sont point mortes — si donc elle a pour une part cessé de nous comprendre, nous ne devons pas, pour autant, nous détacher d'elle. Au contraire, nous devons nous pencher sur elle,

nous qui appartenons aux générations précédentes, mais qui, ayant fait la guerre, sommes reliés plus directement à l'avenir, non dans un esprit de dénigrement, mais dans un esprit de sympathie, pour reconnaître équitablement ses qualités et ses défauts et lui apporter, sans même qu'elle s'en doute, car elle en prendrait vite ombrage, notre expérience de la vie et notre appui désintéressé et presque invisible.

Une société anglaise, la société Hardwick, composée d'hommes de loi connus, compétents, classés, décidait récemment — à une faible majorité il est vrai — que l'enfant n'avait aucun devoir envers ses progéniteurs. Mauvaise plaisanterie qui rappelle ces temps sauvages où l'on suspendait les vieillards aux branches des arbres pour s'en débarrasser s'ils n'avaient plus la force de tenir bon et de se cramponner. Mais, dans le Décalogue, s'il n'y a pas de commandement pour obliger les parents à s'occuper de leurs enfants, — tant ce devoir paraît naturel, — il y en a un, le quatrième, pour contraindre les enfants à honorer leurs père et mère. La génération qui précéde doit savoir mériter ces honneurs de la génération montante. Celle-ci ne veut plus guère être protégée, mais elle veut être comprise. Efforçons-nous donc de la comprendre afin de la protéger sans en avoir l'air.

Pour la bien comprendre, il faut entrer en confiance avec elle. Le hasard d'une conversation de tramway va peut-être me permettre de peindre au naturel deux jeunes filles d'aujourd'hui. Je prends rarement le tramway ou l'autobus, voué à l'automobile, non par goût, mais parce qu'il me manque habituellement deux heures par jour et qu'il faut tenter de les rattraper au plus vite. Cependant, l'autre soir, rentrant à Passy, je me trouvai dans un de ces tramways qui reviennent du centre agité de Paris, assis en face de deux jeunes filles. L'affluence n'était pas considérable. Elles causaient à voix haute, comme chez elles, nullement gênées par les autres voyageurs, et il m'a paru que leur conversation reflétait les préoccupations d'un très grand nombre de leurs compagnes.

L'une des deux était brune, l'autre châtaine, celle-ci en deuil, celle-là vêtue d'un tailleur vert olive fort seyant et commode aussi pour les courses.

— Je passe demain mon examen, dit la brune.

Et je crus aussitôt avoir affaire à quelque bachelière, mais je fus bientôt détrompé.

— Ça va? questionna l'autre.

— Oui ; il y avait la mise en marche. J'avais appris à la campagne à tourner la manivelle. C'était une vieille bagnole. Maintenant, il n'y a plus qu'à mettre la clé dans la commande électrique. Pour débrayer, pour embrayer, pour virer, pour la marche en arrière, je ne crains personne. J'aime la vitesse. Et je n'irai plus en tramway.

— Oh ! on est bien obligé d'y aller de temps en temps.

— Non, merci, on va trop lentement.

— Vous êtes donc si occupée?

— Ce n'est pas cela. Mais, n'est-ce pas? on est pressé.

— Vous avez raison. On est pressé. Malgré soi, il faut aller, on va. C'est une force qui vous pousse en avant.

Et toutes deux se mirent à rire, comme si vraiment cette poussée en avant était fort amusante. J'évoquai tous ces *laudatores temporis acti*, qui n'ont pas assez de plaintes sur cette marche rapide de la société actuelle. Comme nous nous trompons sur les générations nouvelles, du moins ceux qui n'ont pas d'enfants à observer à domicile ou qui ne regardent pas autour d'eux — avec une bienveillance qui est encore le seul moyen de comprendre — s'agiter les jeunes gens et les jeunes filles ! Nous les imaginons troublés et décontenancés par l'incertitude présente, et ils y nagent à l'aise comme des poissons dans l'eau. Surtout les jeunes filles, dirai-je. La vie moderne ne leur est pas sévère. Elles jouissent d'une liberté toute fraîche. Elles s'essaient aux jeux et aux travaux des hommes et sont éblouies d'y réussir si vite. Et quand elles ont su garder, comme il arrive fréquemment, leur dignité et leur grâce qui s'ajoutent à cette nouvelle confiance, cela compose un type de femme moderne fort sympathique.

Voici que la conversation repart. Cette fois, c'est la châtaine qui la déclenche :

— La livre ne bouge plus. Pendant la grève anglaise, elle montait. C'était inconcevable....

— Spéculations, répond la brune gravement.

— Personne n'y comprend rien. A la Faculté, notre professeur nous a fait une théorie des changes. Elle est constamment démentie par les faits.

— Oh ! les professeurs ! La théorie !

Elles prirent à l'envi des mines dégoûtées pour flétrir la

théorie. Celle qui suivait les cours de la Faculté de droit voulut montrer une légère supériorité sur le chauffeur, sa compagne :

— La Grande-Bretagne a tout sacrifié pour ne pas laisser le dollar prendre le pas sur la livre.

Mais ce fut prononcé d'un ton si léger que tout pédantisme en était absent et que l'on voyait seulement, dans une salle de danse, la livre et le dollar se défier en de savants manèges. Où diable pouvait être le pauvre franc? Elles s'accordèrent sur notre politique financière qui avait conjuré la crise, mais ne s'y attardèrent pas :

— Cela peut se gâter, déclara l'étudiante, par exemple si les futures élections étaient mauvaises.

— Oh ! moi, j'ai mon auto.

— Et moi, mes diplômes.

Elles étaient parées, et si les désastres venaient un jour, elles lutteraient de toutes leurs jeunes forces. Mais quant à les épouvanter avec ces fantômes, il n'y fallait pas compter. Aucune vantardise dans leurs propos : il suffisait de les bien regarder pour les reconnaître agissantes et courageuses.

Nous n'étions pas encore arrivés. Tout au plus dépassions-nous l'Arc de Triomphe. Allaient-elles gâter par la suite le ton de leurs confidences? Y verrais-je passer des chiffons, des tangos ou des jeunes gens? Précisément, deux jeunes gens prirent place dans notre voisinage. Ils portaient de ces cols mous qui sont à la mode, mais qui sentent le débraillé, et dévisagèrent leurs voisines avec sans-gêne, mais point du tout avec cynisme. Et ils durent en reconnaître immédiatement la qualité, car ils ne cherchèrent point à attirer leur attention. La psychologie de la jeunesse est courte, mais claire et sagace. Les jeunes filles, de leur côté, les évaluèrent négligemment et ne durent pas leur attribuer grande importance, car elles continuèrent de causer, comme s'ils ne comptaient pas à leurs yeux. Ce duel rapide des regards fut liquidé en une seconde.

— Que faites-vous ce soir? questionna la châtaine.

— Je vais au cinéma, répondit la brune. *Les Misérables*. Deuxième épisode.

— C'est bien?

— Très bien.

On ne donna pas d'explications, comme si les commentaires fussent de la salive perdue.

— Avez-vous lu le livre?

— Ma foi, non.

— Moi non plus. Je le lirai, puisque je ne puis encore aller au cinéma.

Allusion à son deuil.

— Il vous faudra du temps, reprit l'autre, narquoise. Plusieurs volumes.

— C'est vrai. Je n'y songeais pas. Alors, tant pis. Je lirai autre chose. J'aime les livres courts.

— Avec beaucoup de blanc. On est au bout tout de suite.

— Toujours pressée?

— Toujours.

— Les livres techniques sont mal faits.

— Pourquoi?

— Ils se perdent dans les détails, quand ils devraient donner clairement l'essentiel. Les détails, on les apprend petit à petit, par l'expérience. On vous fournit une arme avec le mécanisme. Pour le fignolage, pas besoin d'explications.

— C'est juste.

J'avais sur les genoux un Molière. Volontiers j'emporte en courses un auteur classique, parce qu'on peut en lire une page ou deux et lever les yeux en suivant une conversation commencée. C'était *les Femmes savantes*. Armande est aujourd'hui à la mode. Elle a son cabinet ou son laboratoire. Elle publie ou elle invente. Elle va au Palais de Justice ou à l'hôpital. Elle donne des conférences sur l'amour. Demain, elle entrera à l'Académie. On ne la rencontre point chez elle : comme Mme Benoiton, elle est toujours sortie. Ne faut-il pas qu'elle coure aux quatre coins de la ville pour accueillir dans son cerveau toutes les nouveautés? Mais ces nouvelles Armandes ne seraient-elles pas, en même temps, de nouvelles Henriettes? Il me semble que mes deux voisines — dont le départ avait rendu brusquement ce tramway si maussade — mêlaient parfaitement les deux rôles, la curiosité de savoir et le sens de la vie pratique.

Le même bon hasard devait me remettre en présence de l'une des deux jeunes filles du tramway — le chauffeur. Je la retrouvai fiancée au fils de l'un de mes amis. Accord parfait : mêmes fortunes, mêmes goûts sportifs, mêmes préférences — ce qui est essentiel — pour telle marque d'automobile. Mais brusquement, peu avant le mariage, le père

de la fiancée fut ruiné par un coup de Bourse. C'est encore une caractéristique de notre temps, ces hauts et ces bas rapides, ces situations faites ou défaites en un clin d'œil. Généreux et magnanime, le jeune homme vint en hâte rassurer la jeune fille et lui déclarer que rien n'était changé dans leur projet. Il reçut alors cette réponse dont il n'est pas encore revenu :

— Comment, cher ami, rien de changé? Que vous faut-il? Nous avions entre les deux, avec votre fortune et la mienne, un avenir suffisant — suffisant pour nos habitudes, nos goûts, notre organisation de vie. Nous ne l'avons plus maintenant. Il n'en reste plus que la moitié, la vôtre. Dès lors, c'est bien simple : il faut nous séparer.

— Vous ne tenez donc pas à moi? objecta-t-il.

— Mais si, beaucoup au contraire. Et c'est pourquoi je ne veux pas m'exposer à être malheureuse avec vous. Chacun sa chance, mon ami. C'est moi qui y perds le plus. Depuis la guerre, l'homme est le favori. Cependant je ne désespère pas de rencontrer celui qui pourra nous nourrir tous les deux, lui et moi, selon mes goûts. Ne suis-je pas assez séduisante?...

Et elle éclata de rire. Mais je crois qu'elle avait peut-être aussi envie de pleurer, si une jeune fille d'aujourd'hui acceptait de pleurer. Ce fut pourtant catégorique : elle voulut à toute force reprendre sa liberté.

II

Gardons-nous de tirer d'un cas une conclusion. Mais d'où vient donc que le jeune homme et la jeune fille d'aujourd'hui soient si différents de leurs prédécesseurs d'avant-guerre? Même physiquement : regardez-les.

Lui, le visage complètement rasé, sans chapeau, — ce qui, au dire d'Eugène Marsan dans son charmant livre sur le *Savoir-vivre en France*, lui permet de ne saluer personne et de se mettre ainsi à l'aise avec la politesse, la courtoisie, le protocole, toutes ces jolies choses surannées et exquises d'autrefois, exquises mais qui réclament du temps et de la délicatesse, — le col mou au lieu du col raide qui obligeait à de la tenue, le pull-over dispensant du soin de la cravate, le veston ayant relégué la jaquette, — quant à la redingote,

elle a disparu comme la crinoline, — le smoking ayant relégué l'habit ; la taille droite n'accusant jamais plus le travail de bureau ; le geste net et brutal, comme s'il conduisait encore l'auto ou comme s'il calculait la place libre pour le passage ; la parole rapide, économisant le sujet et le verbe pour se contenter de l'attribut et de l'épithète qui le situe ou le souligne ; préoccupé non des systèmes, ni de l'invisible, ni de l'au-delà, mais du but immédiat et pratique ; avide de réussir, non pour économiser mais pour dépenser ; intéressé par tous les perfectionnements matériels ; prompt à connaître et utiliser les machines ; clairvoyant mais ne cherchant pas les horizons lointains ; décidé à ne pas se laisser évincer, ce qui, plus qu'on ne le croit, compliquerait les luttes de classes — peu déférent envers un passé qui, selon lui, a quasi fait faillite, puisque ce passé n'a su ni empêcher la guerre, ni, l'ayant faite et bien faite, en tirer parti ; confiant en lui-même pour mettre la main sur l'avenir : tel quel, il peut déplaire, et il déplaît étonnamment aux intellectuels d'autrefois, mais il s'avance dans la vie résolument, rapidement, étroitement.

Elle, les cheveux courts, les robes courtes — ce qui relègue au magasin d'accessoires tous les traits d'esprit des vieux philosophes, un Schopenhauer avec son axiome injurieux : « Les femmes ont les cheveux longs et les idées courtes », un Dumas fils avec sa puérile sentence : « Les robes courtes des filles font les jeunesses longues des mères », — cheveux coupés et robes courtes qui viennent d'être loués en pleine chaire, dans une église d'Amérique, il est vrai, par le R. P. Hughes, évêque de Chicago, lequel n'a pas craint de déclarer que cette mode était excellente pour la santé et très pratique pour la femme appelée à jouer un rôle de plus en plus actif dans la vie ; — cheveux courts et robes courtes, et le chapeau enfoncé ou retiré en un clin d'œil. Au fait, n'y a-t-il pas dans le *Savoir-vivre en France* d'Eugène Marsan, précisément, un chapitre délicieux sur le chapeau qu'il appelle le *bibi des dames :* « Il entre bien sur leur petit crâne, écrit-il. Il les protège. Elles l'enfoncent d'un seul coup avec décision. Elles n'ont même plus besoin d'un miroir. Attendez un peu, elles vont se mettre à s'en servir pour exprimer tous leurs plus divers sentiments. Déjà quand elle a trop chaud, ou pour mieux t'embrasser, elle le rejette en arrière. Pareillement, lorsqu'elle te boude, quand tu l'obsèdes, quand tu l'ennuies. Plus simplement, lorsqu'elle téléphone, et c'est

alors par force, assure-t-elle, pour dégager l'oreille, mais je me défie encore un peu de leurs arguments trop logiques... Déjeune-t-elle chez une bonne amie? Y goûte-t-elle familièrement? Son chapeau est capable de rester dans l'antichambre comme le tien. L'autre jour, gardée à dîner au dernier moment, une jeune femme coiffa du sien un gros vase de Chine qui s'en trouva réjoui. Avantage de ces bibis désinvoltes. J'en ai même vu une, sur le quai d'une gare, qui regardait partir son ami. Elle avait ôté son chapeau. Qui sait pourquoi? Sans y réfléchir. Tout son visage était exposé. Lorsqu'il partit vraiment, lorsque le train s'ébranla, nous vîmes la petite main de l'abandonnée s'élever par un mouvement de la grâce le plus sobre. Et le chapeau était là, le chapeau faisait signe... » Ce chapeau qui, jadis, hier encore, réclamait tant de temps devant la glace pour être coiffé — assez de temps pour que le mari le plus patient prît une crise de nerfs — s'ôte et se remet pour un oui, pour un non. Mais il n'y a pas que la coiffure de changé. La femme, la jeune fille d'aujourd'hui, le matin, le soir, sont plus vite prêtes que les hommes. Elles les attendent, mais sans patience. Elles sont tout de suite en route, pour un sport, pour un cours, pour un emploi, pour le plaisir, et toujours pressées. Pour un cours : elles passent des examens, des brevets d'infirmière, de chauffeur, de sténo-dactylographe, elles réussissent, elles dépassent, quelquefois, assez souvent, les petits camarades masculins. Il en est qui deviennent archivistes paléographes. Il en est qui maintiennent la culture latine, et même grecque en péril. Mais il en est peu qui restent chez elles. Évidemment les devoirs domestiques sont sacrifiés. Mme Gérard d'Houville nous montre ces nouvelles amazones au Salon de l'automobile : « Lorsqu'une jeune fille, écrit-elle dans une de ses chroniques du *Figaro*, aura curieusement contemplé dans les stands du Grand Palais toutes ces luisantes voitures aux vitesses immobiles, et qui semblent impatientes de l'être encore, toutes ces formes qui flairent le futur espace, leurs couleurs laquées d'insectes géants, leurs contours de cétacés terrestres, leurs capots mystérieusement fermés — peut-être, qui sait? sur le diable... leurs belles roues qui dévoreront les routes et l'avenir, ces jouets immenses, ces nouveaux animaux mécaniques animés par la fée insatiable de la science, elle admettra, cette jeune personne, que, monter en une de ces

six cylindres, c'est partir vers des aventures peut-être plus merveilleuses que celles de l'antique Cendrillon filant, dans sa citrouille carrossée, pour le bal ». Et Mme Gérard d'Houville ajoute négligemment : « Les Cendrillons d'aujourd'hui, promises aux princes les plus charmants, sont, en général, dactylographes. » Mais elle omet d'ajouter que ces princes charmants sont, en général, des industriels assez rudes et qui, accoutumés à ne pas se gêner, préfèrent la compagnie de leurs secrétaires ou de leurs dactylographes à celle de jeunes filles plus policées et raffinées.

Voilà bien les portraits qui se font vis-à-vis — portraits nécessairement poussés, mais nullement caricaturaux. Néanmoins, il faut une fois de plus faire des réserves. Il y a aujourd'hui encore des jeunes gens férus de philosophie et même de théologie, adonnés aux sciences pures, amoureux de poésie, dédaigneux des buts pratiques. Et il y a des jeunes filles pot-au-feu, des jeunes filles pourvues de toutes les qualités ménagères. Il y a des jeunes filles sentimentales, idéalistes, fines et délicates, et même réservées et scrupuleuses. Il y en a même, — et ce ne sont pas les moins jolies — qui ont les cheveux longs. Mais pour la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, d'où vient donc qu'ils soient si différents de leurs prédécesseurs d'avant-guerre? Des éducateurs, des essayistes, des critiques, en ont recherché les causes. Ils les ont même trouvées, mais en se cotisant, les uns découvrant l'une, et les autres se lançant sur une autre piste.

III

Un Anglais de haute culture, M. Cloudesley Brereton, a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la *Génération présente en Angleterre*, un article qui obtint un grand retentissement. Les contrastes entre cette jeunesse britannique et la nôtre ne sont pas essentiels et ce qu'il nous dit des mœurs d'outre-Manche s'applique aussi bien à nos mœurs du continent. Je reprendrai donc sur quelques points son étude. Tout d'abord, pour expliquer et même pour excuser la jeunesse nouvelle, il attribue aux enfants nés avant la guerre et qui ont subi le contre-coup de la guerre un manque d'équilibre mental. Là, je crois qu'il se trompe ou qu'il exagère. L'enfant s'adapte aisément. Quand les avions survolaient

Paris et laissaient tomber des bombes, m'a-t-on expliqué au retour, il n'y avait pas moyen de coucher les petits ou de les descendre à la cave : ils voulaient voir, ils réclamaient les fenêtres, les détonations les amusaient, ils avaient la sensation de mener une vie d'aventures. De même, après la guerre, ils se sont parfaitement pliés aux nouvelles conditions de la vie, à l'excès de circulation, à l'agitation perpétuelle, à l'incertitude, à l'instabilité. Ce qui nous affecte ou nous contrarie, la cherté croissante, la trépidation permanente, l'absence de fixité, ne leur déplaît nullement. Cela vient de ce qu'ils ne comparent pas, de ce qu'ils ne sont jamais tentés de comparer comme nous. Le manque d'équilibre mental ne vient donc pas d'eux, mais de l'époque : ils s'y habituent au contraire avec une aisance incroyable.

Ce qui est exact, chez nous comme en Angleterre, c'est la crise de l'autorité. Pour les pères qui ne savent pas se rajeunir avec leurs enfants, qui restent stationnaires et se bornent à louer le temps passé, il y eut toujours, je l'ai dit, des conflits avec les fils. Mais ces conflits eux-mêmes sont aujourd'hui supprimés. « Notre enfance, écrit spirituellement mon auteur anglais, M. Cloudesley Brereton, a été élevée sous un régime de monarchie absolue, sinon de vraie tyrannie, qui avait pour première maxime d'État : « Les enfants « sont faits pour se taire ; » à quoi s'ajoutait un décalogue ou plutôt un « hectalogue » de prohibitions quasi hébraïques de : « Tu ne feras pas... » Les parents de la génération suivante se sont peu à peu mués en souverains constitutionnels, tandis que leurs enfants jouissaient, sous une loi non écrite, de beaucoup de droits et de privilèges : le chapitre des devoirs et obligations était déjà très abrégé. Cette forme de gouvernement familial se rencontre encore. Mais, le plus souvent, le père d'aujourd'hui a vu diminuer le nombre de ses prérogatives, au point de passer dans sa propre maison à l'état de roi fainéant. Pendant les vacances, le foyer domestique se transforme en hôtel où les enfants reçoivent leurs amis, parfois inconnus de leurs parents. L'atmosphère de telles familles n'est pas des plus propices au respect pour les parents. Père et mère sont bien heureux quand on ne les affuble pas d'autres sobriquets que *Pop* (papa), *Mop* (maman) ou *Old bean* (vieille fève) ; tandis que le cliché P. P. P. (pauvre papa paie) indique assez clairement le sort peu flatteur du banquier de la maison. Tout cela aboutit fatalement,

chez les parents, à l'abdication totale du rôle d'éducateur. S'il reste encore quelque éducation dans la famille, c'est celle des parents par les enfants. »

P. P. P., pauvre papa paie! Demandez aux jeunes gens : cela n'est point toujours vrai. Ou bien le banquier s'exécute de mauvaise humeur. Ou bien ce sont les rentes qui ont baissé, les affaires qui ont diminué et la jeunesse doit se débrouiller par elle-même. Notre auteur anglais outre un peu le tableau afin de nous divertir. Mais il est bien vrai néanmoins que la famille a passé peu à peu, depuis un siècle et demi, de la royauté absolue à la royauté constitutionnelle, puis à la république oligarchique. Puisse-t-elle ne pas aller jusqu'au communisme ! Il y a un minimum d'autorité qu'il faut sauvegarder, s'il convient d'abandonner toutes ces petites tracasseries et ces abus de direction qui risquaient autrefois de détourner les enfants du foyer. Or, absent pendant la guerre, le chef de famille n'a plus retrouvé intacte, au retour, une autorité paternelle dont on s'était passé, d'ailleurs assez mal. S'il est intelligent, il s'est arrangé pour gouverner sans en avoir l'air. Il a abandonné le volant sur bonne route, pour le ressaisir aux virages ou aux mauvaises pentes. De là, incontestablement, une indépendance nouvelle de la génération montante.

Oui, sans doute, la guerre est pour une bonne part dans les modifications profondes apportées aux rapports familiaux. M. Brereton lui attribue la principale. Ce n'est pas si sûr. Dans tous les cas, elle s'est rencontrée avec d'autres causes, les unes déjà latentes quand elle a éclaté, les autres issues d'elle, engendrées par elle. Les premières tiennent au développement de la science depuis quelques années, les autres se relient à l'ensemble de la vie économique.

Nos grandes inventions scientifiques datent d'un ou deux siècles, mais leur application dans le domaine pratique a pris, ces vingt ou trente dernières années, une extension telle que la vie courante s'en est ressentie. Dans un article du *Figaro* (1) intitulé « Pères et fils », et précisément écrit en marge de l'étude de M. Brereton, M. André Maurois a parfaitement analysé ce changement introduit dans nos mœurs par l'usage quotidien de la science appliquée :

« Le dix-neuvième siècle, écrit-il, avait été marqué par

(1) *Figaro* du 9 octobre 1927.

une étonnante période de découvertes scientifiques ; le début du vingtième frappera, je crois, les historiens de l'avenir par l'entrée de la science dans la vie quotidienne. Sans doute, dès 1860, mille nouveautés avaient transformé la vie des individus. Mais la plupart d'entre elles étaient administrées pour le public par des spécialistes. Un père de famille qui prenait le train avec ses sept enfants n'avait nul besoin de savoir charger une chaudière ou réparer une barre d'attelage. Au contraire, à partir de 1900, avec l'automobile, le petit moteur électrique, plus tard avec le sans-fil, c'est au foyer que pénètre la science, c'est dans la maison qu'il devient indispensable d'avoir un spécialiste toujours compétent. Le mécanicien, l'ingénieur font prime.

« Alors, dans beaucoup de familles, apparut soudain le décalage entre deux types de culture qui s'étaient, sans qu'on y prît garde, lentement différenciés. Les pères, dans la bourgeoisie française (et je crois bien aussi dans les classes aristocratiques et moyennes en Angleterre), avaient surtout une culture littéraire. Ils considéraient les machines comme des objets sales et inintelligibles, que l'on confie pour tous soins utiles à des hommes en cote bleue. Brusquement la machine, sous forme de voiture, de téléphone, fit irruption dans leur maison ; ils auraient voulu s'en servir en continuant à l'ignorer ; mais la machine ne se laisse pas ignorer. Ou bien il fallait remettre les pouvoirs entre les mains du spécialiste, mais du spécialiste installé à domicile sous le nom de chauffeur (et c'est alors l'esclavage), ou bien il fallait se résigner à rester sur les routes, sous la pluie, devant un moteur hostile, énigmatique. Quelques hommes de cinquante, de soixante ans même, s'adaptèrent ; la plupart en furent incapables.

« C'est alors qu'ils virent doucement se soulever à leurs côtés le fils de vingt ans, ou de seize, qui murmurait : « Laisse-« moi conduire, papa... Si je sais? Mais naturellement... « Ce moteur? Mais c'est enfantin... Une bougie encrassée? « Il n'y a qu'à la changer... Cette antenne? Pourquoi faire? « Je vais te monter un cadre... Ce moteur? Il faut dix mi-« nutes par jour pour l'entretenir. »

« Les pères, d'abord méfiants, ont vite reconnu que tout cela est vrai, que les fils *savent*, que nés au temps des machines ils considèrent la machine comme un animal domestique et dompté. Ils en ont été un peu jaloux, assez fiers, très

reconnaissants et, bon gré mal gré, ont abdiqué. Les enfants ont réglé les voyages, les sorties, et souvent même la vie de famille, parce qu'une brusque transformation de l'existence humaine par des découvertes rapides les avait trouvés mieux adaptés. »

M. André Maurois a dit vrai. L'application de la science à la vie courante a conféré à la génération nouvelle une compétence qui a contribué à l'émanciper. Mais il est tout un domaine où cette science ne pénètre pas, et c'est le domaine moral. L'autorité paternelle ne peut-elle se réfugier du moins dans ce domaine moral et y assurer une direction?

Elle est encore battue en brèche par d'autres courants contraires, sinon hostiles La vie est devenue plus chère et plus incertaine Autrefois la continuité de la famille était quasi assurée dès que les parents montraient quelque prévoyance. Cette prévoyance ne peut plus garantir ni la solidité des rentes, ni celle des affaires, ni la fixité des situations et des places. Alors la nouvelle génération — jeunes filles comprises — tâche à se débrouiller de bonne heure.

Elle tâche à se débrouiller de bonne heure : de là encore une raison, presque une nécessité d'indépendance. Pour réussir, elle est amenée à un travail extérieur, à une recherche de relations qui la retirent du foyer. Dès qu'elle réussit, ses gains, ses appointements, ses honoraires l'autorisent à une vie plus personnelle. La jeune fille, autrefois, dans les classes aisées, ne sortait qu'accompagnée d'une femme de chambre ou d'une gouvernante. Aujourd'hui, le personnel est réduit ou peu sûr. Le fait même de se faire accompagner semblerait une pose ou une injure. La jeune fille a donc pris l'habitude de sortir seule. Elle doit trouver en elle-même sa défense et sa dignité. Elle rencontre constamment le jeune homme — le soi-disant ennemi — au cours, à la Faculté, au tennis, au bureau. De là un sentiment assez nouveau dans les rapports entre les deux sexes, — ou plutôt un sentiment qui avait pu exister déjà, mais à l'état exceptionnel, tandis qu'il est aujourd'hui passé dans les mœurs, et c'est la camaraderie. Est-ce un bien ou un mal? Mon auteur anglais, M. Brereton, dans son étude sur la jeunesse britannique, s'en réjouit. Il y voit une occasion de se mieux connaître. Cette connaissance se fait évidemment aux dépens des illusions et du sentimentalisme. Les hommes n'ont jamais gagné à être

connus. Nos jeunes gens sont devenus de terribles réalistes. Ils se découvrent aisément leurs défauts réciproques, plutôt même que leurs qualités. Et ils se parlent en toute franchise. Mais un instinct secret et éternel veille sur eux, spécialement sur les jeunes filles, bouleverse et bouleversera toujours toutes les combinaisons et toutes les habitudes, fera accepter les sacrifices et les efforts et forcera les ententes. Cet instinct secret et éternel, l'auteur anglais ne le nomme pas. Nous savons bien comment il s'appelle.

« Cette camaraderie, assure M. Brereton, exclut le romanesque et le sentimental qui sont devenus tout à fait démodés. On n'écrit plus de ces longs billets doux où les amoureux d'autrefois exhalaient ou étalaient leurs sentiments du moment et les donnaient pour éternels. On affecte une simplicité parfois brutale, tout au moins familière. » Et il cite deux billets d'une nouvelle Julie et d'un nouveau Saint-Preux dont un nouveau Jean-Jacques aurait de la peine à tirer une *Nouvelle Héloïse;* ou plutôt sa *Nouvelle Héloïse*, elliptique et télégraphique, tiendrait en quelques pages bourrées de chiffres. Voici la lettre du chevalier :

« Ma vieille, à quatre heures, au Cecil. Je te prends avec la bagnole? T'en fais pas, eh? — Nick. »

Et voici la réponse :

« Entendu, quatre heures. M'amènerai bien toute seule. Bonne chance et quatre heures tapant. Pas de blague. — Poppet. »

C'est encore plus court en anglais. Mais rassurons-nous : tout le monde aujourd'hui n'écrit pas de ce style d'homme d'affaires, et plus tard, dans les anthologies, quand on publiera les plus belles lettres d'amour du vingtième siècle, on en trouvera d'aussi beaux modèles que dans les âges précédents. La religieuse portugaise, Mlle de Lespinasse, Adrienne Lecouvreur et George Sand ont aujourd'hui des émules cachées que nos arrière-neveux connaîtront. — Comment voulez-vous que nous écrivions autrement? protesteront jeunes gens et jeunes femmes. N'est-ce pas déjà beaucoup d'écrire de pareils billets, quand il y a le téléphone et le télégraphe, surtout le téléphone?... — Allons donc, ne vous discréditez pas vous-même. Le téléphone marche souvent très mal et le télégraphe est indiscret. Rappelez-vous ce couple d'amoureux, au dix-huitième siècle, qui ne se quittait guère et qui, dans la même chambre, éprouvait le besoin

de se séparer par le moyen d'un paravent afin que chacun des deux pût jeter, par-dessus, des lettres d'amour à l'autre. On n'écrit pas autrement les lettres d'amour aujourd'hui qu'autrefois, et, n'en doutons pas, elles sont tout aussi longues. Toutes les aventures amoureuses se ressemblent, et toutes sont différentes. Michelet rencontra un jour au bord de l'Océan une petite fille qui puisait de l'eau et qui lui dit : « Monsieur, la mer, c'est bien singulier. On a beau y prendre toujours, il en reste toujours autant. » L'amour est comme la mer : on peut y puiser sans jamais amoindrir cette source éternelle où se rafraîchissent les hommes. Le mouvement des vagues ne change pas : il ne varie que dans les yeux qui en retiennent la beauté, ou par ses effets, heureux ou terribles, selon qu'il aide les marins dans leur navigation ou les voue au naufrage. Ainsi en est-il de l'amour : d'un même sentiment il fait des idylles ou des tragédies, selon les âmes timides ou vigoureuses qu'il berce ou qu'il exalte. Mais il a besoin de s'exprimer et à un certain degré d'intensité, d'un temps à l'autre, il varie à peine son expression. Julie de Lespinasse, malade, s'adresse à M. de Guibert comme, cent ans plus tard, l'actrice Aimée Desclée, mourante, à son amant. « *De tous les instants de ma vie*, 1774, écrit la première, mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends. » Et Aimée Desclée soupire en 1874 : « Mon cher Fanfan, je crois qu'on me sauvera. Je vous aime et je vous attends. » Nos amoureuses de 1928 se débattent tout pareillement entre l'amour et la mort qui ne changent pas, et leur manière de s'exprimer ne change pas davantage.

IV

Mais j'empiète sur mes conclusions. J'avais l'intention de montrer que dans notre jeunesse actuelle les changements sont beaucoup plus apparents que réels, et voici que je laisse deviner mes intentions. Cependant je n'ai pas achevé de noter les causes de différences. Phénomènes économiques, difficultés des budgets particuliers comme des budgets des États, cherté croissante du loyer, de l'alimentation, de la toilette, de tout l'ensemble de l'existence, tout cela intervient constamment dans les mœurs. Et autre chose encore. Le mouvement de la vie s'est accéléré dans des proportions.

incalculables. Il a passé de la vitesse d'un char à bœufs à celle d'une automobile. L'Occidental, sans cesse agité, est devenu incapable de repos. Un poète d'une autre civilisation, la civilisation asiatique, Rabindranath Tagore, nous reproche cette absence d'immobilité et de contemplation. Nous vivons dans un monde sans cesse renouvelé d'images Dans ce sens le cinématographe est tout à fait un art convenable à notre temps, lui qui supprime le temps et l'espace et évoque pour nous les histoires et les géographies comme si elles étaient dans notre dépendance, soumises, obéissantes, prêtes à nous apparaître sur un signal. Un romancier, M. Paul Morand, n'a-t-il pas intitulé un petit livre de voyage : *Rien que la terre*, comme si la connaissance de la terre était obtenue si rapidement qu'on en eût fait le tour en un clin d'œil et que, dès lors, elle dût cesser de nous intéresser. De cette folle ronde d'images ne retirons-nous pas quelque tendance à l'incohérence? Nous voyons les résultats de cette incohérence en art, dans la peinture, le théâtre ou dans la littérature. Ils sont pareils dans la vie qui devient une succession ininterrompue de sensations, de phénomènes presque sans liens, ou dont les liens sont devenus moins apparents, au milieu desquels il est devenu plus difficile de démêler ou de maintenir une personnalité trop ballottée. De là ces théories nouvelles sur la désagrégation de l'être qui deviendrait une suite passive, un réceptacle de sensations plutôt qu'un ensemble agissant et réagissant de forces. Agitation malsaine qui ne tarderait pas à épuiser et user la génération nouvelle, si chaque poison n'avait son contrepoison, si notre jeunesse n'avait acquis ce que l'auteur anglais appelle une *conscience physique*, c'est-à-dire une notion claire de l'hygiène et des exigences de la santé. Elle tient le coup dans nos temps rendus difficiles par l'excès de circulation et le mouvement trop rapide, parce qu'elle sait mieux se soigner et se fortifier. La recherche du plaisir est sans doute plus grande aujourd'hui qu'autrefois, mais la qualité même du plaisir s'est élevée et les jeux et les sports au grand air sont venus remplir un rôle bienfaisant d'exercice et d'aération. Tout ce qui éloigne du café ou du cercle l'homme de la ville et l'homme des champs est précieux. L'habitude de respecter les règles du jeu, au football, au tennis, au golf, entretient dans la jeunesse le sens de la discipline et de la loyauté et comme une sorte de chevalerie. C'est ce que nous pouvons

remarquer dans ces équipes de scouts que nous voyons organisées en colonies de vacances.

Oui, je crois à la bienfaisance de ces jeux de plein air. Bienfaisance hygiénique et peut-être aussi morale. Ils habituent à se bien tenir. Les jeunes filles y puisent de la santé, de la vigueur, de l'équilibre, de la franchise. J'ai lu dans *la Princesse de Clèves* que les belles dames de la cour des Valois quittaient les vêpres pour aller voir jouer à la paume, qui était le tennis du temps, le beau duc de Nemours. Aujourd'hui elles ne quittent pas les vêpres parce qu'elles n'y vont guère, mais elles prennent part aux jeux.

V

Cependant il y a deux sortes d'excès à craindre dans l'usage des sports : l'excès physique et l'excès moral.

L'abus du sport — il ne faut pas craindre de le dire — peut être beaucoup plus préjudiciable que l'absence, même totale, de sport. Je sais tels ou tels de mes confrères de l'Institut qui, parvenus à un âge avancé sans avoir jamais pris d'exercice, sauf le minimum de marche, n'ont éprouvé de cet abandon de toute vie physique aucune sorte d'inconvénient et continuent tranquillement leur existence quasi claustrale et retirée. Tandis que si l'on suit dans leur carrière les grands champions, les coureurs, etc., on constate le plus souvent qu'ils n'ont pu la mener longtemps. Assistant, il y a quelques années, à l'arrivée de coureurs cyclistes à la fin d'une épreuve particulièrement rigoureuse, je fus surpris de voir des jeunes gens claqués, la poitrine rentrée, les jambes mêmes longues et sèches. Le cœur ne résiste pas au surmenage qu'on lui réclame.

L'excès moral du sport, d'une constatation moins précise et moins évidente, n'est pas moins dangereux. Je ne sais s'il n'a pas modifié la manière de vivre de tout un peuple. C'est du peuple anglais que je veux parler. Voyageant en Angleterre, après la guerre, je visitais Oxford sous la conduite d'un élève de Maddalen-College ou de New-College, je ne me souviens plus au juste, et il me montrait complaisamment les tennis perfectionnés, les parfaits terrains de golf, la petite flottille sur le fleuve, enfin tous les aménagements qui font de la vieille ville universitaire un admirable

centre sportif. Quand nous eûmes terminé cette promenade instructive, je ne pus me tenir de lui poser cette question :

— Tout cela est fort bien, monsieur, mais quand travaillez-vous?

Il se mit à rire et me répondit du tac au tac :

— Pendant les vacances.

Ce n'est point là tout à fait un paradoxe. Le sport a pris en Angleterre, depuis un demi-siècle, la place de la carrière. Le moyen est devenu le but. L'accessoire est devenu le principal. Interrogez l'employé de la cité, l'homme de banque, de commerce, d'industrie, l'avocat, le médecin, l'homme d'État lui-même : sous leurs réponses plus ou moins adroites, plus ou moins évasives, vous distinguerez bientôt la vérité. Tout ce monde travaille, va à ses affaires, gagne de l'argent, administre, gouverne avec une seule idée : se libérer le plus tôt possible de toutes ces fastidieuses besognes pour aller jouer. C'est le travail qui est devenu le moyen — le moyen de se procurer du loisir pour le consacrer au jeu. Le sport est la grande affaire, le grand attrait, le plaisir de vivre, la vie enfin.

Les résultats, on les peut constater aujourd'hui. La baisse du niveau des études fut le premier. Or, qu'on le veuille ou non, qu'une démocratie jalouse affiche ou non la supériorité des travaux manuels, un pays, une nation, l'humanité n'avancent, ne se maintiennent même que par l'élite. Quand cette élite diminue, tout le corps social s'en ressent. L'intelligence est la grande affaire. Tout ce qui porte atteinte à son développement est néfaste. Cela est si vrai que j'attribue la pénurie actuelle d'hommes d'État à cette baisse de niveau des études venue pour une part de l'abus des sports. L'Angleterre, au début du dix-neuvième siècle, avait toute une pléiade de grands hommes politiques : les deux Pitt, Robert Walpole ; d'orateurs : Fox, Sheridan, Burke. Ces grands hommes de l'ancienne Grande-Bretagne avaient une formation intellectuelle double : l'une, théorique, venue du collège ; l'autre, pratique, venue le plus souvent des voyages entrepris dans la jeunesse, du contact des hommes et des civilisations, de la fréquentation des hommes de valeur. Cette double formation — celle des livres et celle de la vie — les dressait de très bonne heure à la conduite des affaires, les mêlait ensemble au passé et au présent, leur inspirait la recherche d'une politique à la fois traditionnelle et hardie.

Tel peut être le danger moral du sport. Il sort de la vie véritable pour lui substituer une vie agréable et bornée, celle du jeu.

Ce danger, qui est aussi grand que celui de l'excès physique, je le vois pareillement signalé, et précisément à propos des Anglais, dans un de ces *Doit-on le dire* signés *Candide* qui, sous une forme plaisante et ironique, contiennent une si juste critique de la société contemporaine. L'Exposition de la Révolution française à la Bibliothèque nationale, exposition qu'il faut avoir vue et qui inspire un juste dégoût d'hommes sur qui l'histoire nous a odieusement trompés au dix-neuvième siècle — en était l'occasion. Mais voici ce petit article :

« A l'Exposition de la Révolution française, une des choses qui frappent le plus les visiteurs, c'est le célèbre journal de Louis XVI où l'on voit écrit, de la main du roi : « Mardy 14 juillet, rien. »

Cela prouve sans doute que Louis XVI manquait du sens des proportions. Cela pourrait prouver qu'il ne croyait pas que, de l'ouverture des prisons, la bourgeoisie ferait dater une ère nouvelle. Supposons que M. Doumergue tienne son journal. Nous serions curieux de savoir ce qu'il y inscrirait si, un 14 juillet, une émeute délivrait les prisonniers de la Santé.

La suite du carnet de Louis XVI montre que le souverain aimait beaucoup trop courir le cerf : Qui va à la chasse perd sa place. Le proverbe a l'air d'avoir été inventé pour lui. Mais ne chasse-t-on pas de notre temps? Et que dirait-on d'un préfet de police qui tirerait des faisans à Rambouillet pendant que les communistes saccagent un quartier de Paris? Ce sont, après tout, des choses qui peuvent arriver. Et les révolutions ne sont peut-être que des accidents de chasse.

A tout bien considérer, Louis XVI a été perdu par le goût des exercices physiques. La vie au grand air et la serrurerie ont abrégé ses jours en le menant à l'échafaud. Son exemple m'a depuis longtemps convaincu que l'habitude du sport était funeste et qu'il fallait y voir un principe de ruine pour les États et pour les particuliers.

On citera les Anglais qui, jusqu'à un âge avancé, ne passent pas une seule journée sans jouer au ballon. Nos voisins ne sont pas étonnés de voir des hommes politiques aussi graves et aussi mûrs que M. Balfour quitter leurs travaux pour leur partie de tennis, de même que M. Lloyd George emportait son attirail de golf aux Conférences où il réglait le sort de l'Europe.

Et l'Angleterre est quand même un grand Empire. Mais si cet

Empire s'écroule un jour, ne dira-t-on pas que la faute en est à ses chefs qui passaient leur temps à lancer des balles avec un bâton ou avec une raquette?

Il n'est pas impossible que, d'ici quelques siècles, on expose le journal intime d'un premier ministre de Sa Majesté britannique où seront écrits ces mots : « Aujourd'hui gagné un match », à la date où l'Angleterre aura perdu les Indes. » (1).

C'est pourquoi il convient d'encourager le sport, mais comme un fortifiant divertissement, à la condition qu'il ne brise pas le rythme de la vie et ne se substitue pas au but principal qui est, comme disait Mme de Staël, le perfectionnement, perfectionnement professionnel dans la carrière, et perfectionnement intellectuel et moral, précieux tous deux à la communauté comme à l'individu.

VI

Sauvergarder une élite, c'est, dans chaque génération, l'œuvre essentielle. Notre jeunesse risque-t-elle de manquer de cette élite? Notre société est-elle en décadence? Des censeurs moroses le prétendent. Il faut avoir les yeux fermés pour imaginer la moindre décadence physique chez la jeunesse nouvelle. Jamais la résistance humaine ne s'est révélée plus puissante, n'a été soumise à plus rude école. C'était hier qu'un garçon de vingt-cinq ans, Charles Lindbergh, traversait en avion l'Atlantique, c'était hier que deux jeunes gens, Costes et Le Brix, franchissaient également l'Océan entre Saint-Louis du Sénégal et Natal du Brésil et continuaient leur prodigieuse randonnée à travers l'Amérique. Faut-il citer aussi des noms de jeunes filles ou de jeunes femmes? Faut-il rappeler cette croisière de la *Perle* sur la Méditerranée où trois jeunes filles : Mlle de Saussure, Mlle Maillard et Mlle Marthe Oulié se tiraient d'affaire toutes seules dans leur bateau à voiles malgré le mauvais temps et le danger des récifs? Et surtout cette envolée de Miss Ruth Elder, vingt-trois ans, deux prix au concours de beauté, qui a risqué si gentiment sa vie dans les airs, qui a été recueillie providentiellement par un bateau hollandais et

(1) *Candide*, 2 février 1928.

qui, dans son audacieux naufrage, ne regrettait que le bâton de rouge dont elle aurait eu besoin avant d'atterrir, comme elle y comptait, à Paris, capitale de la mode?

Qu'il ne soit donc pas question de diminution physique. Mais alors nos censeurs moroses se rattrapent sur la décadence intellectuelle et morale. Faisons-leur une concession, à la vérité assez grande. Sans aucun doute, nous pouvons constater chez la génération montante — la masculine, pas la féminine — un dénivellement des études littéraires qui atteint parfois une baisse inquiétante. Il y a des notions que l'on croyait acquises en naissant chez un peuple de culture ancienne, et l'on s'aperçoit avec stupeur qu'elles sont oubliées ou n'ont jamais pénétré certains cerveaux. Tant de lectures indispensables ont été omises, et les bases premières ont manqué, de sorte que ces lectures mêmes, trop tardivement ou trop hâtivement faites, ne peuvent plus se situer à leur place. Par exemple, la mode, aujourd'hui, est aux biographies romancées. Tous les éditeurs en publient des collections qui rencontrent autant de succès que des romans. Tant mieux, se dit-on ; au moins nos jeunes gens apprendront quelque chose... Qu'apprennent-ils? Ils confondent les temps et les personnages et ces lectures, sans indication suffisante de dates et d'époques, trop souvent sans un cadre historique suffisant, achèvent de jeter dans leur cervelle la plus étrange confusion.

Heureusement les femmes, les jeunes filles compensent jusqu'à un certain point cette défaillance. Elles lisent davantage, et avec plus d'ordre. Il en est même qui maintiennent notre culture classique, notre culture latine. Elles suppléent plus ou moins à un ralentissement qui ne sera, je l'espère, que passager. Car aucune culture scientifique ne peut prendre la place de la culture littéraire, et les plus grands savants, un Berthelot, un Pasteur, s'en sont rendu compte. Je me souviens d'avoir lu un mémoire de nos Chambres de Commerce qui préconisait le retour à l'étude du latin, du grec et des lettres françaises, constatant que nos ingénieurs et nos industriels qui manquaient de cette culture en arrivaient à ne plus savoir ordonner ni rédiger un rapport et méconnaissaient trop souvent dans la conduite des affaires l'élément humain.

Décadence morale aussi, prétendent nos censeurs moroses. N'exagérons rien. Après les grandes catastrophes,

après les grands cataclysmes comme celui d'une guerre mondiale de quatre ans et demi, il y a toujours eu dans l'histoire une période mouvementée, effrénée, sans mesure, à traverser. L'important est qu'elle ne se prolonge pas indéfiniment. Ce qui serait plus inquiétant, ce serait un abandon de toute préoccupation d'ordre spirituel, de toute solidarité sociale et charitable, surtout de toute inquiétude religieuse. Il est bien certain que notre jeunesse est plus occupée de se faire sa vie présente que de songer à l'au-delà. Cela tient aux difficultés économiques plus grandes, à l'existence plus difficile. Mais, comme je l'écrivais tout à l'heure, quand on voit cette jeunesse s'enflammer pour un débat sur la poésie pure, sur la primauté du spirituel, sur la défense de l'Occident, on peut avoir confiance en elle et attendre d'elle ce retour à la vie spirituelle qui a marqué l'existence de ses prédécesseurs immédiats, les Péguy et les Psichari.

Sachons la bien comprendre et nous lui serons indulgents. Souhaitons-lui un peu plus d'intellectualisme et de spiritualité, un respect plus vif de l'autorité et de la discipline, mais faisons-lui confiance. Sa résistance et son courage physique que nous pouvons admirer ne vont pas sans les réserves morales, tout au moins en puissance. Qu'elle me laisse donc lui donner pour patron immédiat le vainqueur de l'Atlantique, comme je lui avais proposé dans la guerre pour modèle un Georges Guynemer.

Georges Guynemer, Charles Lindbergh : même silhouette haute, mince, presque frêle, et même ovale allongé ; même étonnement devant la gloire, même gaminerie d'enfant et même rire qui détend les traits ; même stupéfiante jeunesse. Seulement, Guynemer, avec sa figure ambrée, ses extraordinaires yeux noirs brûlés de leur propre feu, sa chevelure en ailes de corbeau, avait l'air d'un chef maure. Plutarque a parlé de l'expression terrible d'Alexandre partant au combat : j'ai vu partir Guynemer pour exécuter un avion ennemi qui survolait notre camp d'aviation sur l'Aisne : son visage était effrayant. Il symbolisait le cruel temps de la guerre : il évoquait Achille ou Roland. Tandis que l'autre nous apparaît comme un jeune héros du Nord, la joue dorée et non rougie par le vent, les cheveux blonds, de petits yeux en pointe qui se posent sur les objets comme la lumière encore indéterminée, mais si fraîche du matin, et quelque chose de si tranquille, de si parfaitement sain, de si pur même,

qu'il fait penser à Lohengrin traîné par son cygne, ou à Parsifal ayant rompu le cercle des Filles-Fleurs pour être digne de la consécration du Graal.

J'ai pu voir de près Charles Lindbergh pendant son voyage d'apothéose à Paris. Son plus grand charme, c'est son rire. Il a un rire de collégien. Mais, sous ce rire, il y a autre chose. Tout à coup, le visage devient grave, une seconde ou deux. Les yeux se sont perdus. Il s'est revu sur son avion, dans sa chevauchée solitaire au-dessus de la mer. Ou bien il a songé à Nungesser et à Coli, ses camarades, qui étaient partis comme lui, avant lui. Et l'on découvre, surpris, l'homme de fer, le Guynemer blond, aussi implacable dans sa volonté que le Guynemer noir qui ne se rendit jamais, et qui répondait à son père lui objectant : « Il y a une limite aux forces humaines », par ce mot : « Oui, une limite qu'il faut toujours dépasser. »

Parmi les phrases qu'on attribue à ce Lindbergh, il en est quelques-unes qui portent visiblement sa marque. Il constate à l'arrivée que son réservoir d'essence est loin d'être vide : « Nous aurions pu aller beaucoup plus loin. — Qui, nous? lui demande l'ambassadeur. — Mais, l'avion et moi... » Et l'on parle de sa solitude dans les airs ! Mais il n'y fut jamais seul. Un enfant qui monte sur un cheval de bois désire-t-il une autre compagnie et ne croit-il pas franchir des distances inimaginables? Seulement, ces distances inimaginables, Charles Lindbergh les a franchies. De même Guynemer, les jours où son avion ne pouvait sortir, montait dans la carlingue et avait avec lui de mystérieux colloques. Pendant la traversée, je suis persuadé que le pilote parlait à son avion, l'encourageait, écoutait ronfler le moteur comme on entend avec plaisir la respiration régulière de quelqu'un qui se porte bien.

Tous deux, l'homme et la machine, se sont bien portés jusqu'au bout. Ainsi ai-je confiance dans la génération nouvelle, parce qu'elle se porte bien et parce qu'elle découvrira tôt ou tard que l'équilibre intellectuel et moral a plus d'importance encore que cet équilibre physique auquel elle s'est attachée avec tant de volonté.

Et pourquoi même lui chercher un patron hors de chez nous? Elle reconstitue elle-même son élite, et au prix de difficultés plus grandes que celles rencontrées par les générations précédentes. La vie au quartier Latin est plus dure

qu'autrefois et tous les étudiants ne mangent pas à leur faim. Cependant ils ne veulent pas renoncer. Ils acceptent les épreuves. J'ai interrogé l'un ou l'autre de ceux qui dirigent nos grandes Écoles ou qui plus spécialement s'occupent de notre jeunesse : ils m'ont affirmé que ni les intelligences ni les énergies n'avaient fléchi et qu'il serait aisé de remonter le niveau des études en remaniant quelque peu les programmes et en y faisant une place plus large aux humanités. Ils sont allés plus loin encore : ils croient à un renouveau moral, à un élan plus vif vers l'esprit, à une volonté réfléchie de donner à la vie un but social, national et religieux. La France, éprouvée si cruellement par la guerre, saignée si abondamment, a besoin de reconstituer son élite. La génération montante se doit à elle-même de lui apporter la qualité.

HENRY BORDEAUX.

L'Allemagne et les Colonies

L'Allemagne ne se console pas d'avoir perdu ses colonies qui constituaient pour elle, en même temps que le témoignage de sa force, des points d'appui précieux pour conquérir de nouveaux territoires.

Dès lors, il n'est pas étonnant que nos anciens ennemis mènent une campagne pressante en vue de recouvrer leurs possessions lointaines. Leur audace est accrue depuis qu'ils ont été admis dans la Société des Nations et qu'ils siègent à la Commission des mandats. Le temps peut-être est proche où ils solliciteront d'administrer une de leurs anciennes colonies, en attendant de demander leur restitution pure et simple.

Mais les puissances qui furent alliées pendant la guerre ne sont nullement disposées à se prêter à une mesure qui marquerait, en même temps que leur propre déchéance, la renaissance de ceux qu'ils ont vaincus.

Les projets de l'Allemagne pour recouvrer ses colonies.

« Notre droit a une existence en tant que nation exige une Allemagne libre, débarrassée de toutes ses chaînes... Ce droit nécessite la création d'une plus grande Allemagne

dans le sein de laquelle se trouverait toute la nation allemande et où rentreraient nos colonies. » Ainsi s'exprimait le chancelier Marx, à Berlin, le 27 octobre 1924, au congrès du parti du Centre.

Le ministre du Reich ne faisait d'ailleurs que soutenir une opinion courante que bien des orateurs et des publicistes, avant et après lui, ont défendue au delà du Rhin. Il ne faut pas qu'on se méprenne : les Allemands, dans leur très grande majorité, souhaitent le retour des colonies qui leur ont été enlevées au lendemain de la guerre et qui ont été placées sous le mandat des anciennes puissances alliées (1) ; qu'ils veuillent les recouvrer par des moyens différents, à plus ou moins long terme, c'est possible, mais, à part quelques exceptions, ils sont tous d'accord pour que soient revisées les clauses coloniales du traité de Versailles.

Il en est qui mènent finement leur jeu, tel le ministre des Affaires étrangères, M. Stresemann ; suivant qu'il se sait entendu de l'étranger ou qu'il se croit à l'abri de toute indiscrétion, ses jugements sont blancs ou noirs. Il a prononcé au Reichstag, le 12 août 1925, un discours dans lequel il a déclaré que l'Allemagne ne pouvait songer à recouvrer ses colonies tant que subsisterait l'article 119 du traité de Versailles ; sans doute, il a fait ensuite allusion à l'article 19 qui permet de reviser les pactes devenus inapplicables, mais il a assuré qu'il se contenterait de demander pour le Reich un mandat colonial — ce qui, à notre avis, serait déjà beaucoup trop. Or, le même M. Stresemann avait envoyé, le 17 septembre 1924, à un important congrès colonial qui se tenait à Berlin, un message dans lequel il souhaitait plein succès aux congressistes et donnait un encouragement officiel à toute la propagande en faveur de la restitution des colonies.

(1) Rappelons que l'Angleterre reçut une partie du Togo et du Cameroun, l'Est africain (aujourd'hui Tanganyika) et l'île de Nauru, dans le Pacifique, dont elle partage l'administration avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande. L'Union Sud-Africaine reçut le Sud-Ouest africain, la Nouvelle-Zélande les îles Samoa, l'Australie les anciennes possessions allemandes du Pacifique au sud de l'Équateur (non compris les îles Samoa et Nauru et y compris la Nouvelle-Guinée). La France eut la plus grande partie du Cameroun et du Togo, la Belgique le Ruanda-Urundi (dans l'Est africain), le Japon les îles allemandes du Pacifique situées au nord de l'Équateur.

Le système des mandats a été également appliqué aux anciennes possessions non turques de l'Empire ottoman ; la France reçut la Syrie ; l'Angleterre, la Palestine et la Mésopotamie.

De son côté, le directeur de la Reichsbank, M. Schacht, a soumis à la Société coloniale allemande, le 24 mars 1926, dans une conférence qui a fait grand tapage, un vaste projet de création de compagnies privées et privilégiées internationales qui auraient pour mission de coloniser.

Ce projet est fort dangereux pour les grandes puissances coloniales et plus particulièrement pour celles qui administrent les anciennes possessions allemandes. Voici pourquoi. M. Schacht assure bien que les compagnies qu'il préconise seraient internationales, mais il prévoit que les conseils d'administration « comprendraient des Allemands qui auraient principalement la direction technique ». Quand on saura que, suivant les propres termes de son auteur, ce projet a été conçu « afin de donner à l'industrie et à la technique allemandes la possibilité de déployer une activité économique coloniale et d'installer en groupes constitués des éléments de la population allemande » sur les territoires concédés aux compagnies, on sera tout à fait édifié. Il est probable que ces territoires seraient prélevés sur ceux qui sont actuellement sous mandat ; que la majorité des actions des compagnies passerait entre les mains des Allemands ; que ceux-ci, installés de nouveau dans leurs anciennes colonies et « jouissant de droits très étendus » (administration, justice, etc...), accapareraient l'activité de ces territoires et ne manqueraient pas de provoquer des troubles. En un mot, ce serait de nouveau l'Allemagne — et non de simples particuliers — qui aurait récupéré ses possessions par un moyen détourné et qui userait de tout son pouvoir pour s'étendre encore (1).

Car le Reich n'a pas seulement des vues sur ses anciennes colonies. Les sait-il bien gardées, ou son ambition ne connaît-elle point de limites, le fait est qu'il convoite d'autres terres. Un moment, en 1925, il parut jeter son dévolu sur les colonies portugaises d'Angola et du Mozambique, qui traversaient une crise économique assez sérieuse. Mais le gouvernement de Lisbonne fit savoir qu'il n'était pas dans ses intentions d'aliéner la moindre parcelle de son territoire colonial. Il

(1) Ces arguments s'appliqueraient *a fortiori* dans le cas où le Reich voudrait créer de semblables sociétés dans les colonies françaises. Des commentaires de presse allemande, consécutifs à une visite récente de M. le sénateur Lémery à Berlin, laissent entendre que tel serait actuellement le désir de nos voisins...

faut cependant signaler qu'en Guinée une société allemande camouflée en société portugaise a obtenu, en 1926, la concession des neuf îles centrales de l'archipel des Bissagos ; officiellement, ce groupement n'a pour but que d'exploiter des palmeraies ; en fait, on peut être certain que l'Allemagne a ainsi voulu acquérir une importante base navale.

Mais un projet bien plus vaste avait auparavant été conçu à Berlin : il s'agissait de coloniser la Nouvelle-Guinée hollandaise. Ce projet a été peu commenté par la presse française ; il est cependant essentiel pour comprendre la politique actuelle de nos anciens ennemis qui s'efforcent de rétablir leur situation en Extrême-Orient. Le duc Adolphe de Mecklembourg, ancien gouverneur du Togo et frère du prince Henri des Pays-Bas, fut chargé, dès la fin de 1922, de demander au gouvernement des Indes néerlandaises, au nom d'une société privée fondée par lui mais dont les attaches gouvernementales étaient certaines, la concession, pour une durée de soixante-quinze ans, de la partie septentrionale et occidentale de la Nouvelle-Guinée hollandaise, à savoir la région autonome de Tidore.

Cette société, la *Nederlandsch-Deutsch Nieuw Guinea Maatschappy*, offrait de coloniser le territoire aux conditions suivantes : octroi du monopole des exploitations minières, des pêcheries, des cultures et du commerce ; possibilité de recruter librement des travailleurs étrangers, d'entretenir des forces de police suffisantes pour faire respecter ses droits, d'appliquer des sanctions pénales pour la sauvegarde des avantages qui lui auraient été accordés. En retour, les concessionnaires se seraient engagés à verser au gouvernement des Indes néerlandaises 10 pour 100 des bénéfices réalisés.

Le simple énoncé de ces conditions suffit à prouver qu'il ne s'agissait pas, comme on le prétendait à Berlin, de créer une société d'entreprise agricole, commerciale et financière, mais bien de faire de la Nouvelle-Guinée hollandaise une véritable colonie allemande. Lorsqu'un organisme jouit sur un territoire de tous les monopoles essentiels, quand il dispose de la force armée et de la justice, il détient les prérogatives de la souveraineté. La clause qui prévoyait le versement de 10 pour 100 des bénéfices aux propriétaires légitimes du sol n'eût point suffi à masquer la prise de possession par l'Allemagne d'un territoire qui ne lui appartenait pas. Quand on lit dans un prospectus destiné au lancement de

la future société que, « pour le personnel, on prendra surtout des Allemands de l'ancienne Nouvelle-Guinée allemande, parce que ces personnes sont au courant de la façon de traiter les Papous », on n'apprend rien, du moins dans la première partie de la phrase ; la clause du projet de pacte qui donnait aux concessionnaires le droit de recruter comme bon leur semblerait des travailleurs étrangers était assez explicite.

On put croire un moment que l'Allemagne obtiendrait satisfaction. L'affaire fut soumise aux Chambres des Pays-Bas ; mais l'opposition adressa de violentes critiques au gouvernement ; elle s'éleva de façon générale contre l'octroi de concessions trop vastes et surtout contre la dévolution de l'exercice de pouvoirs publics à des sociétés. Les Chambres rejetèrent, en 1924, le projet du duc de Mecklembourg.

On a signalé, depuis, que le gouvernement de Berlin aurait l'intention de reprendre à son compte le même plan, mais il y a tout lieu de penser que la Hollande, malgré les bonnes relations qu'elle entretient avec le Reich, ne consentira pas, demain plus qu'hier, à se dépouiller d'une de ses colonies.

Ainsi, les projets ne manquent pas à l'Allemagne pour recouvrer ses possesions d'outre-mer ou pour en acquérir de nouvelles. Il est évident qu'à l'heure actuelle nos anciens ennemis ont assez à faire sur le continent pour ne pas se dépenser ailleurs, mais, s'il leur arrivait, dans un avenir plus ou moins lointain, d'avoir satisfait leurs désirs immédiats, il est certain qu'ils songeraient alors activement à reconquérir leurs colonies. Sans doute, ils n'ignorent pas que la plupart de leurs projets sont en ce moment irréalisables, mais en les exposant ils ont un double but : sonder l'étranger et maintenir en haleine l'opinion allemande. Il ne faut donc pas que les puissances attendent le dernier moment pour réagir.

Les raisons invoquées par les Allemands en faveur de la restitution de leurs anciennes colonies.

Les juristes d'outre-Rhin furent fort en peine lorsqu'on leur demanda de trouver des arguments en faveur de la restitution à l'Allemagne de ses anciennes colonies. Ils eurent

beau lire et relire le traité de Versailles, ils n'y trouvèrent que cet article 119, sec comme un couperet : « *L'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous ses droits et titres sur ses possessions d'outremer.* » Le texte était formel ; aussi longtemps qu'il subsisterait, le Reich ne pourrait songer à recouvrer ses colonies. Il n'était qu'un remède : mener campagne en vue de la revision ou de la suppression de ce fâcheux article. L'Allemagne avait été dépouillée de ses colonies parce que les Alliés l'avaient reconnue indigne et incapable de coloniser ; il fallait prouver que c'était là un pur mensonge. Les juristes cédèrent la parole aux coloniaux, aux voyageurs, aux polémistes.

Le docteur Schnee, ancien gouverneur de l'Est africain, aujourd'hui membre du Reichstag où il est inscrit au groupe populiste dont le chef est M. Stresemann, a essayé de réhabiliter son pays dans un ouvrage qu'il a fait paraître en 1926 : *la Colonisation allemande passée et future; la vérité sur les colonies allemandes*. Les documents écrasants qui ont été publiés par les Alliés sur la manière dont les sujets de l'empereur se comportèrent aux colonies ne seraient que de vulgaires faux (1). Les Allemands, assure l'auteur, ont toujours cherché le développement économique de leurs possessions lointaines, le progrès physique et moral des indigènes. Ceux-ci se seraient toujours montrés enchantés de la façon dont ils étaient traités et ils auraient combattu loyalement pendant la guerre à côté des troupes régulières du Reich ; c'est avec peine qu'ils seraient passés sous la domination des Alliés. M. Schnee assure beaucoup plus qu'il ne prouve ; lorsqu'il aura fourni, sur l'attachement des indigènes à ses compatriotes, des documents aussi probants que ceux qui ont été donnés sur leurs crimes, alors nous nous inclinerons.

Mais il ne suffisait pas aux Allemands de s'efforcer de se disculper ; il leur fallait encore essayer de prouver que les Alliés étaient eux-mêmes incapables de faire œuvre colonisatrice, qu'ils se conduisaient indignement envers les indigènes, se désintéressant de leur hygiène et de leur éducation,

(1) Le gouvernement britannique a publié un recueil officiel de documents relatifs aux atrocités et aux violations du droit des gens commises par les Allemands pendant la guerre. Divers rapports français et belges ont confirmé l'enquête britannique.

de leur bien-être matériel et social. A ces affirmations, nous répondrons par des chiffres puisés dans les statisques officielles relatives aux deux territoires sous mandat qui ont été dévolus à la France en Afrique : le Cameroun et le Togo (1).

Le commerce total du Cameroun, qui était en 1913 de 52 500 000 marks, a atteint en 1926, pour le seul Cameroun sous mandat français, la somme de 347 200 000 francs. Le commerce du Togo passait, pour les mêmes années, de 19 700 000 marks à 178 500 000 francs (pour le seul Togo sous mandat français). Ce qui prouve bien, malgré la dépréciation de la monnaie, que les anciennes colonies allemandes placées sous notre mandat n'ont pas dépéri (2).

Sur le terrain social, où les Allemands se plaisent particulièrement à nous attaquer, que voyons-nous? Au budget du Togo pour l'année 1913, l'Allemagne avait affecté à l'assistance médicale et à l'hygiène 331 285 marks ; au budget de 1928, pour le seul Togo sous mandat français, sont inscrits des crédits s'élevant à la somme de 6 200 000 francs. On pourrait établir les mêmes comparaisons pour le Cameroun ; mais voici quelques chiffres qui permettront d'apprécier, dans ce domaine, l'effort progressif de la puissance mandataire : en 1921, nous avons consacré 889 015 francs à l'assistance médicale indigène ; en 1924, 2 609 299 francs ; au budget de 1928, c'est bien 9 340 223 francs qui y sont inscrits. Ces chiffres dispenseraient de tout commentaire s'il n'était nécessaire de faire plus spécialement ressortir l'œuvre de la France dans la lutte contre la maladie du sommeil. Sans doute, malgré tout le dévouement de notre corps médical, nous ne sommes pas parvenus — pas plus que les Allemands avant la guerre (3) — à supprimer la terrible

(1) Il faut se souvenir que le Cameroun allemand s'étendait sur 790 000 kilomètres carrés et le Togo sur 87 000 kilomètres carrés, tandis que le Cameroun et le Togo sous mandat français ne s'étendent respectivement que sur 431 000 et 53 000 kilomètres carrés. L'Angleterre reçut au Cameroun 81 000 kilomètres carrés et au Togo 34 000 ; les territoires qui avaient été enlevés à notre Congo le 4 novembre 1911 et qui avaient été rattachés au Cameroun allemand, soit 278 000 kilomètres carrés, firent retour à l'Afrique équatoriale française.

(2) Les chiffres des balances commerciales pour 1927 n'ont pas encore été publiés. Nous savons cependant qu'ils sont bien supérieurs à ceux de 1926.

(3) Dans l'exposé du budget des colonies pour 1914, l'Allemagne précisait la nécessité « d'activer l'organisation du service de santé au Cameroun, en raison des régressions démographiques dues aux endémies locales et spécialement à la

maladie ; mais nous ne cessons de lutter de toute notre énergie. C'est ainsi qu'un arrêté ministériel du 8 juillet 1926 a institué au Cameroun une mission spéciale et permanente de la trypanosomiase qui agira de concert avec le service de santé du territoire. Cette mission a à sa tête un officier supérieur du corps de santé des troupes coloniales spécialisé dans les questions concernant la maladie du sommeil ; il a sous ses ordres un personnel technique comprenant 10 médecins, 20 assistants sanitaires européens et 150 infirmiers. La mission dispose pour 1928 de crédits s'élevant à 4 262 636 francs. Peut-être est-il utile, à ce propos, de rappeler la phrase d'une circulaire que M. Marchand, commissaire de la République au Cameroun, adressait aux chefs de circonscriptions : « La bonne tenue des subdivisions contaminées se marquera, à mes yeux, non point aux perceptions des taxes, mais aux résultats prophylactiques ; l'apurement des listes de sommeilleux primera l'apurement des rôles d'impôts. » Avec une telle conception de notre devoir dans le domaine sanitaire, on peut espérer que la maladie du sommeil sera bientôt définitivement vaincue (1).

La France a également fourni un effort très considérable dans le domaine de l'enseignement ; au budget du Cameroun pour 1928 est inscrite une somme de 1 172 776 francs pour l'instruction des indigènes, contre 33 500 marks en 1913 pour tout le Cameroun allemand (2). En 1927, 79 écoles officielles ont fonctionné avec 6 018 élèves, contre 4 écoles et 833 élèves en 1913. L'enseignement privé a vu le nombre des enfants s'élever de 40 000 à 60 000. Maîtres et moniteurs français s'efforcent de donner aux indigènes une instruction pratique ; à côté de l'étude rudimentaire des sciences, ils leur enseignent l'exercice de métiers, ils leur apprennent à mieux cultiver leurs terres, à mieux élever leur bétail, à mieux tirer parti de leurs ressources.

maladie du sommeil ». Les Allemands constataient eux-mêmes qu'ils avaient « beaucoup écrit et peu réalisé ».

(1) Au lieu de nous critiquer, nos anciens ennemis feraient mieux de s'observer eux-mêmes. Récemment, dans les plantations *allemandes* du Cameroun britannique, il n'y avait qu'un seul médecin pratiquant pour donner des soins à 136 Européens et à des indigènes dont le chiffre varie entre 7 000 et 10 000.

(2) Au Togo allemand, les crédits affectés au service de l'enseignement étaient de 72 650 marks en 1913 ; ils s'élèvent, au budget du Togo sous mandat français pour 1928, à 1 691 577 francs.

L'hygiène, l'instruction, ce sont les deux domaines essentiels où notre activité s'emploie. Mais il en est d'autres que nous ne saurions négliger. Il faut veiller à ce que la justice soit exactement rendue ; il faut assurer aux indigènes la sécurité et le bien-être. On ne peut s'étendre ici sur tout ce qui a été fait dans ce sens par la France. Indiquons seulement que le Cameroun et le Togo, qui, avant la guerre, étaient confiés à des gouverneurs militaires jouissant des pouvoirs les plus absolus, sont aujourd'hui entre les mains de Commissaires civils assistés de Conseils. Nous faisons participer, autant que faire se peut, les indigènes à l'administration des territoires : ils sont représentés dans des Conseils de notables qui sont appelés à se prononcer sur les impôts et les taxes à créer et les travaux à exécuter ; dans des Chambres de commerce et des Commissions agricoles, dans des Conseils économiques et financiers, dans des Conseils d'arbitrage ; ils siègent dans certains tribunaux et participent à diverses fonctions publiques. Comme on le voit, l'administration directe que nous serions en droit d'exercer est fort tempérée.

Dans son bel ouvrage sur *la Mise en valeur des colonies françaises*, M. Albert Sarraut a écrit, à propos de notre politique coloniale, cette phrase fort juste : « La France n'opprime pas, elle libère ; elle n'épuise pas, elle féconde ; elle n'exploite pas, elle partage. » Dans les territoires sous mandat, elle fait mieux encore : elle donne sans rien garder.

Ce qui est vrai de la France est vrai des autres puissances qui exercent leur tutelle sur les anciennes possessions allemandes. Nous aurions pu aussi bien en faire la preuve. Rappelons seulement que la Commission des mandats de la Société des Nations, négligeant de fausses dénonciations allemandes, s'est plu maintes fois à louer de leur œuvre les puissances mandataires.

*
* *

On comprend que l'Allemagne ne se soit pas contentée d'invoquer, en faveur du retour de ses anciennes colonies, les arguments que nous venons d'examiner : mensonge de l'incapacité coloniale et de l'indignité allemande, indignité et incapacité coloniale des Alliés. Elle en a invoqué d'autres qui n'ont pas manqué d'impressionner certaines personnes

insuffisamment informées. Les colonies seraient au Reich d'une nécessité vitale pour se procurer des matières premières et déverser le produit de ses industries, et aussi pour permettre à sa trop nombreuse population d'émigrer. Quelques chiffres suffiront pour montrer l'inanité de tels arguments.

Avant la guerre, sur un total de 20 milliards auxquels s'élevait le commerce extérieur de l'Allemagne, les importations en provenance de ses colonies n'entraient que pour 53 millions et les exportations pour 57 millions ; le commerce de la métropole avec ses possessions ne constituait guère que 0,5 pour 100 de l'ensemble de ses échanges. On peut donc dire que les colonies eurent peu de part dans le développement de la puissance économique du Reich. « Les vraies colonies allemandes, écrivait l'auteur de *J'accuse*, se trouvaient là où l'Allemagne ne possédait pas un mètre carré de territoire. »

La pénétration « pacifique » fut employée avec trop de succès par les Allemands avant la guerre pour qu'ils médisent aujourd'hui de ce procédé si commode pour s'implanter chez les autres et qui, selon l'expression de E. Zimmermann, consiste à « se coucher dans des lits tout faits ». Qu'on soit sans crainte, ils continuent d'en user largement et surtout pour leurs anciennes colonies ! Ils ont racheté leurs plantations dans le Cameroun britannique ; ils sont retournés dans le Sud-Ouest africain où ils ont obtenu du gouvernement de l'Union une constitution fort libérale (23 octobre 1923) ; ils disposent aujourd'hui de la majorité dans l'élément élu de l'Assemblée législative. Le Tanganyika a vu revenir plus de douze cents Allemands qui mènent une active propagande auprès des indigènes (1). Il en est de même pour les autres territoires sous mandat.

Qu'on ne prétende pas à Berlin que les Alliés sont peu généreux. L'article 122 du traité de Versailles leur avait permis de fermer aux Allemands leurs anciennes colonies ; or, en fait, ils n'ont usé de cette défense que peu de temps. L'accord commercial provisoire franco-allemand du 5 août 1926 autorisait nos voisins à commercer librement

(1) On comprend difficilement qu'une mission allemande ait été autorisée à se rendre dans l'ancienne Afrique orientale pour y payer les soldats indigènes du général von Lettow-Vorbek qui tint campagne jusqu'à la fin de la guerre contre les troupes alliées.

avec le Togo et le Cameroun. Bien mieux, ce qui n'était qu'une faveur est devenu un droit ; depuis que le Reich a été admis dans la Société des Nations, ses nationaux bénéficient dans les territoires placés sous mandat de l'entière égalité économique due à tous les membres de la Ligue. Et voici que l'accord commercial franco-allemand du 17 août 1927 leur permet de commercer régulièrement avec nos propres colonies et protectorats, y compris le Maroc. Donc, au point de vue économique, des possessions extra-européennes ne sont pas pour l'Allemagne aussi indispensables qu'on veut bien le dire parfois. C'est tellement vrai que le port de Hambourg approvisionne en produits coloniaux, non seulement son hinterland, mais des pays étrangers tels que la Tchécoslovaquie.

Des colonies ne seraient pas plus utiles au Reich pour l'émigration. Les anciens territoires allemands ne furent jamais des centres de peuplement. « Dix millions de mouches tsé-tsé ! », disait avec mépris Reventlow lorsque, en 1911, l'Allemagne reçut une partie de notre Congo. En 1914, il n'y avait dans les colonies allemandes, à côté de 14 millions d'indigènes, que 24 389 sujets de l'empereur, dont la plupart étaient des fonctionnaires et des militaires.

La vérité, c'est que nos voisins émigraient, non en Afrique ou en Océanie, mais en Amérique et dans les divers pays d'Europe où ils pouvaient utilement s'employer sous un climat favorable.

Ainsi, il ne reste rien des arguments que nos anciens ennemis invoquent en faveur du retour de leurs possessions. Ce que l'Allemagne veut, c'est acquérir des bases solides qui lui permettraient de s'étendre. Le vieux rêve germanique n'est point mort.

La campagne coloniale de l'Allemagne. Le Reich à la Commission des mandats.

C'est par une active propagande intérieure, parfois officielle, le plus souvent officieuse ou privée, ainsi que par une habile campagne diplomatique, que l'Allemagne maintient chez elle la flamme coloniale et s'efforce d'obtenir des puissances alliées le retour de ses possessions lointaines.

Pour remplacer l'ancien ministère des Colonies, il a été créé à la Wilhelmstrasse, le 1er avril 1924, une section coloniale composée de quinze fonctionnaires et pourvue de larges crédits. Cette section a aussitôt repris, sous une forme à peine changée, la publication d'une revue d'avant-guerre consacrée à l'action allemande d'outre-mer et que dirigeait le ministère des Colonies défunt.

Le 9 mai 1925, a été constituée au Reichstag une *Interfraktionnelle Koloniale Vereinigung* où sont entrés des députés appartenant à tous les partis, y compris les socialistes. Ce groupement s'est donné pour mission d'examiner les possibilités de restitution à l'Allemagne de ses colonies. A sa tête est un *Vorstand* de cinq députés dont le docteur Bell et le docteur Schnee.

Dans l'édition du manuel de la Reichswehr parue en 1926, et qui a fait quelque tapage, on pouvait lire, après diverses attaques dirigées contre le traité de Versailles, cette phrase : « Aucun soldat allemand ne doit jamais oublier que la tâche principale de l'armée allemande est de récupérer les provinces perdues et les colonies. »

Ce sont là des preuves — et nous pourrions en fournir d'autres — que les pouvoirs officiels allemands ne sont pas indifférents au sort de leurs anciens territoires. On ne connaît cependant de leurs pensées que ce qu'ils veulent bien en dire...

Pour comprendre la mentalité de l'Allemand, il faut le voir agir dans ses sociétés et ses congrès, dans sa vie quotidienne. Ici il est nécessaire de se limiter, car il faudrait une étude spéciale pour indiquer l'activité de tous les groupements qui s'intéressent aux colonies.

Le mouvement colonial allemand a à sa tête, depuis 1924, un vaste groupement, le *Kolonial Reichsarbeitsgemeinschaft* (Communauté allemande de travail dans le domaine colonial), plus connu sous le nom de *Korag*, qui a pour mission de coordonner l'activité de toutes les sociétés coloniales ; il ne compte pas moins de 400 000 membres, soit trente fois plus que le Royal Colonial Institute de Londres ; son président est le docteur Seitz, ancien gouverneur du Sud-Ouest africain. Véritable État dans l'État, ce groupement fait songer à l'ancienne Ligue navale allemande qui sut jadis imposer ses revendications au gouvernement impérial.

La société la plus importante et la plus ancienne est sans conteste la *Deutsche Kolonialgesellschaft* (Société coloniale

allemande). Fondée en 1887, elle eut à sa tête le prince de Hohenlohe-Langenburg ; elle est actuellement dirigée par le docteur Seitz. Cette société a de nombreuses filiales en province ; les plus importantes sont celles de Munich, Nuremberg, Hambourg, Hanovre et Cologne. Elle publie une revue mensuelle très suivie, *Der Kolonial Deutsche*.

Citons encore le *Deutsche Kolonialverein* (Union coloniale allemande), la *Kolonial Kriegerdank und Kriegerbund* (Union des combattants coloniaux), le *Reichsverband der Kolonial Deutschen* (Union des coloniaux allemands), le *Bund der Kolonialfreunde* (Ligue des amis des colonies), le *Kolonialverein* (Ligue coloniale), etc..., etc...

Ces groupements manifestent leur activité par de nombreux congrès et expositions, par des conférences qui s'adressent à tous les milieux, mais plus particulièrement à la jeunesse des écoles, par des publications, par des adresses au gouvernement et appels à la Société des Nations, par une propagande des plus diverses. Ils sont à l'affût de la moindre occasion pour servir la cause qu'ils défendent. Ainsi, la *Deutsche Kolonialgesellschaft* fournit sur demande des textes de conférences, la documentation nécessaire à ceux qui désirent les préparer, au besoin des conférenciers. Voici quelques titres de causeries destinées à la jeunesse : « le Mensonge colonial », « Une journée dans une plantation de l'Est africain allemand », « Sous les drapeaux de Lettow-Vorbeck », « la Vie dans nos colonies : l'Afrique orientale allemande », « la Femme allemande aux colonies : dans l'Est africain allemand », etc... Des brochures destinées aux divers milieux sociaux sont distribuées, qui ont pour titre : « Que signifient les colonies pour l'industriel, pour l'ouvrier, pour l'agriculteur... »

Les compagnies de navigation allemande répandent en Angleterre des cartes où les anciennes possessions de leur pays figurent toujours ; il en est de même des *handbooks* de ces compagnies publiés en anglais.

Dans les limites du Reich, on peut voir, posés sur les murs, collés sur les lettres, des papillons portant la formule : *Deutschland, hole deine Kolonien!* (Allemagne, reprend tes colonies !) Cette formule a autant de succès que celle en vogue à la fin du siècle dernier : « l'Avenir de l'Allemagne est sur l'eau », ou celle du début de la guerre : « Que Dieu punisse l'Angleterre ! »

Ces simples détails qui, par eux-mêmes, n'ont pas une importance capitale, montrent cependant fort bien l'activité des sociétés coloniales allemandes qui ne négligent rien de ce qui peut maintenir en haleine l'opinion publique. C'est là leur rôle essentiel.

*
* *

Les diplomates font le reste, silencieusement, mais avec une habile ténacité. C'est à eux qu'il incombe de sonder l'opinion des gouvernements étrangers et de la rendre favorable à leur cause. S'ils n'y sont point parvenus, ce n'est pas faute de s'y être essayés.

Dès le lendemain de la guerre, le 20 novembre 1920, le Reich adressait au secrétaire général de la Société des Nations un mémorandum relatif au sort de ses anciennes colonies, dans lequel il reprochait aux Alliés de s'être réparti les territoires sous mandat sans l'intervention du Conseil et de l'Assemblée de Genève. C'était cependant leur droit. Ce qui n'empêchait pas l'Allemagne de déclarer avec arrogance qu'elle « considérait une telle solution de la question coloniale comme une violation du traité de Versailles ». Sans doute, avait-elle encore l'espoir qu'un mandat lui serait attribué, mais sa pétition, qui n'était pas fondée, ne fut pas retenue.

La leçon porta, car les dirigeants du Reich, pendant quelques années, se tinrent tranquilles. Ce n'est qu'en octobre 1925, à Locarno, que M. Stresemann demanda pour son pays des satisfactions coloniales. Les Alliés répondirent que, du jour où le Reich serait admis à Genève, il pourrait, comme tous les membres de la Ligue, — ce qui est d'ailleurs fort discutable, — briguer un siège à la Commission des mandats et, éventuellement, un mandat lui-même. Mais ils ne prétendirent pas que l'Allemagne, du fait de son admission dans la Société des Nations, obtiendrait nécessairement ce qu'elle souhaitait. Les gouvernements de France, d'Angleterre et de Belgique firent des déclarations dans ce sens, à la suite du bruit qui avait couru outre-Rhin avec persistance qu'un mandat colonial aurait été promis au Reich. « On déclare dans les milieux autorisés, disait un communiqué officieux français du 17 mars 1926, qu'il n'a jamais été question d'attribuer maintenant un mandat colonial à l'Allemagne. M. Briand a simplement indiqué que l'Alle-

magne, en entrant dans la Société des Nations, jouit du droit reconnu à tous les membres de la Société de recevoir éventuellement un mandat colonial. »

Grande déception outre-Rhin. Le coup de Locarno était manqué. Il fallait trouver autre chose. A ce moment fut amorcée une vive campagne destinée à faire croire que le Reich refuserait d'entrer dans la Société des Nations s'il ne recevait pas de promesses au sujet de ses anciennes colonies. Le *Korag* et ses 400 000 membres votèrent dans ce sens un vœu retentissant, tant et si bien que le gouvernement de Berlin, dans un mémorandum relatif à l'admission éventuelle de l'Allemagne à Genève, posait, entre autres conditions, la participation du Reich aux mandats coloniaux. Mais l'attitude des Alliés resta ferme et nos anciens ennemis entrèrent, en septembre 1926, dans la Ligue sans avoir obtenu l'assurance qu'ils souhaitaient.

L'Allemand, on le sait, s'avoue difficilement vaincu. A peine M. Stresemann avait-il été reçu dans la salle de la Réformation, qu'il prononçait, le 21 septembre, au cours d'une réception organisée en son honneur par la colonie allemande de Genève, une allocution dans laquelle il se portait garant de la fidélité des indigènes envers l'Allemagne, preuve nouvelle que le Reich serait parfaitement capable d'administrer des territoires coloniaux. « On peut donc dire aujourd'hui en toute tranquillité, déclarait M. Stresemann, que l'Allemagne a les mêmes droits aux colonies que n'importe quel autre peuple possédant des territoires coloniaux. » Cette déclaration, qu'une indiscrétion rendit publique, provoqua quelque émoi dans les milieux diplomatiques, mais l'incident fut bientôt oublié.

L'Allemagne avait fait un premier pas. Elle était admise à Genève où elle avait obtenu un siège permanent au Conseil. Elle était dans la place, mais ce n'était pas suffisant. Il lui fallait, en attendant mieux, siéger à la Commission permanente des mandats (1). L'affaire fut rapidement menée, sans d'ailleurs qu'on sache trop comment. Au cours d'une réunion privée tenue à Genève, le 13 juin 1927, par les représentants de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, de l'Italie, du

(1) La Commission des mandats fut composée primitivement de neuf membres : un Anglais, un Belge, un Espagnol, un Français, un Hollandais, un Italien, un Japonais, un Portugais et un Suédois. Par la suite, un Suisse leur a été adjoint à cause de sa compétence particulière dans la question des mandats.

Japon et de l'Allemagne, sir Austen Chamberlain fit savoir que M. Stresemann avait attiré son attention sur certains crédits inscrits dans le budget de la Société des Nations, qui impliquaient l'admission de l'Allemagne dans la Commission des mandats. Aucun des délégués ne protesta. Et, le 16 juin, au cours d'une séance privée du Conseil, le secrétaire général de la Société des Nations, sir Eric Drummond, proposa formellement l'utilisation des crédits ; sir Austen Chamberlain, qui présidait, déclara qu'il n'y voyait aucun inconvénient, mais qu'il convenait, avant de se prononcer, de consulter la Commission des mandats.

Celle-ci fut fort gênée ; elle n'avait aucune qualité pour émettre un avis sur le côté politique de la question ; elle répondit donc assez habilement, par six voix contre quatre abstentions, qu'il n'existait aucun empêchement technique à ce que le nombre de ses membres fût augmenté.

Il restait au Conseil à se prononcer. C'est ce qu'il fit au cours de sa plus prochaine session ; le 8 septembre dernier, il décida de porter de dix à onze le nombre des membres de la Commission des mandats, et, le 9, il agréa la candidature du conseiller intime allemand Ludwig Kastl.

On peut regretter que cette affaire ait été menée de la sorte. Comment se fait-il que de nouveaux crédits aient été inscrits au budget de la Société des Nations, après l'admission de l'Allemagne et avec une affectation spéciale, sans que l'attention des membres du Conseil ait été spécialement attirée sur ce fait? Rien d'ailleurs n'obligeait à utiliser ces crédits ; il existe sur ce point des précédents nombreux. Le Conseil avait, au contraire, de sérieuses raisons pour les rejeter ; il suffisait de se rappeler que, si le nombre des membres de la Commission des mandats — institution technique et non politique — peut, à la rigueur, être augmenté en faveur d'une personnalité particulièrement compétente dans les questions coloniales, ainsi que cela a eu lieu, il ne peut l'être en faveur d'une puissance déterminée. Or, en septembre dernier, cette augmentation eut lieu expressément « en vue de la nomination d'un membre de nationalité allemande », ainsi qu'il ressort de la lettre adressée par le secrétaire général de la Société des Nations à la Commission des mandats en date du 18 juin. De plus, comment se fait-il que ce soit le secrétaire général de la Société des Nations qui ait pris l'initiative, lourde de conséquences, de demander

au Conseil l'utilisation de ces crédits? Il est évident qu'il avait reçu des ordres pour agir ainsi, mais il n'avait pas à en recevoir. Quant à consulter la Commission des mandats, on peut se demander si c'était bien utile. Cet organisme est composé de personnalités qui ne peuvent s'occuper de politique ; leur rôle est uniquement de veiller à ce que les puissances qui exercent un mandat sur les anciennes possessions allemandes et ottomanes respectent les prescriptions du pacte de la Société des Nations. Que leur importe, théoriquement, que leur nombre soit porté de dix à onze et qu'un Allemand siège parmi eux? Leur caractère leur interdisait de dire ce que beaucoup ont pensé : que leur travail ne serait pas facilité par la présence d'un Allemand dans la Commission. La liberté du Conseil restait donc entière, ainsi que sa responsabilité.

Ce qui paraît certain, c'est que les délégués de la Grande-Bretagne, de la France et de la Belgique étaient plus ou moins engagés envers l'Allemagne lorsque l'affaire vint devant le Conseil. Mais, s'ils avaient voulu admettre un délégué du Reich à la Commission des mandats, peut-être auraient-ils pu trouver un procédé qui ne donnât point à penser qu'ils prirent cette mesure à la suite de circonstances fortuites, mais délibérément, faisant ainsi à l'Allemagne une concession volontaire.

Cette concession a-t-elle été opportune? Nous ne le pensons pas. Elle aura comme première conséquence de porter une atteinte grave à l'esprit qui a présidé à l'élaboration du pacte de la Société des Nations ; l'Allemagne avait été privée de ses colonies pour cause d'incapacité et d'indignité ; or, par une étrange ironie, elle va être appelée à demander des comptes aux puissances qui l'ont suppléée ; suivant une forte expression, « le failli va juger l'œuvre de sauvetage et de réparation du syndic de faillite ». Une mesure semblable, quoique de moindre importance, a été prise par le Bureau international du travail qui a admis le baron de Rechenberg, ancien gouverneur de l'Afrique orientale allemande, à siéger dans une commission du travail indigène ; il se pourrait que ce dernier représentât le B. I. T. aux séances de la Commission des mandats et adressât des recommandations aux puissances mandataires sur la suppression du travail obligatoire ; on peut se demander si, en l'espèce, un Allemand est bien compétent...

Une seconde conséquence de l'admission de l'Allemagne dans la Commission des mandats, c'est que cet organisme, qui avait été jusqu'à présent à l'écart de la politique, va devenir le théâtre d'intrigues, si ce n'est de rivalités ouvertes. On ne peut dire d'avance quelle sera l'attitude du représentant du Reich au sein de cette Commission ; mais on peut douter qu'il s'efforce de soutenir et de fortifier le système des mandats. Un membre de la Commission permanente déclarait fort justement : « Un Allemand ne pourra s'acquitter de ses fonctions dans l'esprit qui s'impose qu'au prix d'une victoire sans cesse renouvelée sur ses sentiments personnels et nationaux » ; et il ajoutait : « De tels hommes n'entreront dans cette organisation que pour la ruiner ». Le délégué du Reich sera à l'affût des moindres incidents dont les anciens territoires allemands seront le théâtre, il appréciera tout le parti que Berlin peut tirer d'une habile propagande coloniale, il jugera de l'endroit et du moment préférable pour agir auprès des indigènes, il ne manquera pas de critiquer l'œuvre poursuivie par les puissances mandataires et, se posant en champion de la civilisation, il essaiera de réhabiliter son pays.

Plus tard, il se pourrait fort que l'Allemagne sollicitât de la Société des Nations l'octroi d'un mandat colonial. M. Stresemann lui-même a déclaré au Reichstag, le 12 août 1925, dans un discours par ailleurs assez modéré : « L'Allemagne exerçant sa critique sur les mandataires peut espérer leur forcer la main à la faveur d'une occasion favorable. » Ce pourrait être une autre conséquence de la concession que les Alliés ont faite à leurs anciens ennemis, à moins que ceux-ci ne demandent purement et simplement, en vertu de l'article 19 du pacte, la revision d'un traité devenu inapplicable...

L'attitude des anciennes puissances alliées devant les revendications coloniales de l'Allemagne.

Il ne faut pas conclure, de ce que les puissances ont consenti à admettre l'Allemagne dans la Commission des mandats, qu'elles seraient disposées à lui rendre ses anciennes colonies ou à lui confier l'administration de certaines d'entre elles. Leur attitude sur ce point est très nette : ni la France,

ni l'Angleterre, ni les Dominions, ni la Belgique, ni le Japon ne consentiraient à abandonner les territoires qu'ils occupent.

Nous savons de source certaine que le gouvernement français n'a jamais envisagé la rétrocession à l'Allemagne du Cameroun et du Togo, et qu'il n'est pas disposé à l'envisager. On souhaiterait cependant que quelque déclaration formelle mît fin, une fois pour toutes, à des bruits tendancieux qui, de temps à autre, jettent le trouble dans l'opinion publique.

L'Angleterre, elle, ne se fait point faute d'avertir le Reich que sa campagne est peine perdue. Le 11 juin 1926, le secrétaire d'État aux Colonies, M. Amery, déclarait au cours d'un banquet que les mandats exercés par la Grande-Bretagne ne doivent pas être considérés comme temporaires, et cette déclaration était confirmée à la Chambre des communes, le 6 juillet de la même année, par le premier ministre, M. Baldwin. Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, sir Austen Chamberlain, s'est prononcé également dans le même sens. Et le gouverneur du Tanganyika ne craignait pas de dire devant la Commission des mandats, le 24 juin 1927, que le territoire qu'il administre, quoique n'étant pas une colonie britannique, est compris dans le cadre de l'Empire britannique. Cette distinction nous paraît fort juste.

Le gouvernement de l'Union Sud-Africaine s'est montré tout aussi catégorique, ainsi que l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Nous pourrions enfin citer des déclarations d'hommes politiques belges et japonais qui prouvent que les gouvernements de Bruxelles et de Tokio ne sont pas disposés à céder à l'Allemagne les territoires sous mandat qu'ils administrent.

L'attitude des Alliés est pleinement justifiée. Le pacte de Versailles a privé de ses colonies, pour cause d'indignité, l'Allemagne vaincue : on ne pourrait songer à revenir sur cet arrêt, de quelque façon que ce fût, sans porter une atteinte, cette fois irrémédiable, au traité de paix. De plus, les puissances mandataires, ainsi qu'on l'a vu, n'ont nullement démérité et il n'a pas été dans l'intention des Alliés de faire des mandats un objet de troc diplomatique.

Sans doute, on a prétendu que ces puissances n'ont pas la souveraineté sur les territoires sous mandat, mais bien la Société des Nations, et que, partant, celle-ci demeure libre de disposer à son gré desdits territoires. Mais cette thèse est

absolument fausse. L'Allemagne s'est dessaisie de ses possessions en faveur des États alliés et associés (article 119 du traité de Versailles). Depuis lors, jamais, ainsi qu'on l'a prétendu à tort, en se fondant peut-être sur un paragraphe mal rédigé de l'article 22 du Pacte ou sur le terme assez impropre de « mandat », les Alliés n'ont transféré à quiconque leurs droits et titres. Ils se sont simplement répartis entre eux l'exercice d'une souveraineté commune ; et ils se sont engagés devant la Société des Nations à renoncer à l'exercice de cette souveraineté du jour, plus ou moins lointain, où les peuples sous mandat pourront se diriger eux-mêmes ; en attendant, ils observeront certaines règles de gestion. On peut donc dire qu'ils ont volontairement renoncé, en faveur des indigènes, à la souveraineté virtuelle sur les anciennes colonies allemandes, mais ils n'en ont pas moins conservé, avec quelques servitudes, la souveraineté exercée. La Société des Nations ne peut donc disposer de ce qui ne lui appartient pas et priver une puissance de son mandat pour en faire bénéficier une autre.

Mais, dira-t-on, à quoi bon avoir dévolu à l'institution de Genève un contrôle qui ne comporte point de sanctions? Si, par hypothèse invraisemblable, un mandataire s'était rendu notoirement indigne de coloniser, la Société des Nations ne pourrait pas le priver de son mandat?... Elle ne le pourrait pas pour deux raisons : d'abord parce qu'il n'a pas été prévu qu'elle disposerait elle-même des territoires sous mandat, en second lieu parce qu'il suffirait que l'État coupable ou une puissance amie s'opposât à cette mesure pour que le Conseil ne pût se prononcer à l'unanimité requise. Mais qu'on se rassure, le coupable ne resterait pas impuni. Il est prévu dans les termes des mandats que tout différend relatif aux territoires placés sous tutelle sera soumis à la Cour permanente de Justice internationale de La Haye. Dans l'hypothèse envisagée, la Société des Nations ne manquerait pas de saisir de l'affaire ladite Cour. Et celle-ci prononcerait un jugement auquel les mandataires sont convenus d'avance de se soumettre. Ce seraient ensuite les anciennes puissances alliées et associées, et non le Conseil de la S.D.N., qui devraient intervenir, s'il était nécessaire, pour confier le territoire vacant à *l'une d'entre elles*, à la place de la puissance déchue. Mais pour qu'une telle éventualité se produisît, il faudrait qu'un manquement grave eût été commis à la lettre

et à l'esprit de l'article 22 du pacte, qui vise à assurer aux indigènes le bien-être moral, social et matériel.

Un autre cas, on le sait, pourrait se présenter qui mettrait fin au pacte de tutelle et serait soumis, s'il était nécessaire, à la cour de La Haye : c'est l'émancipation des peuples sous mandat. Du jour où les indigènes seraient devenus aptes à se diriger eux-mêmes, le système qui fonctionne actuellement n'aurait plus sa raison d'être.

Est-ce à dire, par exemple, que les indigènes du Cameroun et du Togo seront bientôt capables de se gouverner librement dans les conditions difficiles du monde moderne? Certainement non ; on peut même douter qu'ils y parviennent jamais et craindre qu'ils ne demeurent toujours des peuples enfants auxquels une tutelle est nécessaire ; l'expérience seule dira s'il est possible de les mener à ce degré de maturité où ils se détacheront volontairement de nous, à moins qu'ils ne demandent à devenir nos sujets.

James Donnadieu.

Le Rire

Depuis vingt ans, le livre que nous voudrions écrire, nous n'avons pas eu le temps de l'écrire parce qu'il ne serait bon que s'il était court — et c'est si long de faire court ! Ce livre que nous rêvons, non point un traité, à peine un *Discours sur les fondements de toute psychologie*, on en trouvera ici les éléments principaux. Nous considérons que les choses essentielles n'ont pas encore été dites en pareille matière. Un *Discours sur les fondements de toute psychologie* nous est pourtant aussi nécessaire qu'un *Discours sur la méthode*. Au fond, ce qui nous manque, ce n'est pas un critérium de la certitude, c'est la connaissance du dernier asile de la certitude, c'est l'accord sur l'opérateur mystérieux dont l'adhésion est nécessaire à tous nos actes et qui est à la fois leur secret mobile et leur toujours actif et toujours présent témoin : l'instinct de conservation. Qu'on le veuille ou non, tout doit passer par lui, toute psychologie devra en quelque sorte à un moment donné devenir sa proie. Ne voit-on pas d'ailleurs, dès à présent, la psychologie rationnelle et la psychologie scientifique se fondre peu à peu en une psychologie biologique? Psychologie biologique qui rencontre l'assentiment de toutes les écoles parce qu'elle ne se satisfait que des explications qui remontent aux sources les plus éloignées dans notre vie profonde ; psychologie biologique dont nous prophétisons : qu'il ne lui restera plus bientôt qu'à en venir à sa der-

nière analyse ; que par un phénomène à première vue miraculeux et pourtant rationnel, elle n'y sacrifiera rien des droits de l'intelligence ; que le point final de cette dernière analyse se fera à la dernière des dernières parois qui nous séparent de notre essence et qui ne peut être brisée sans que s'évapore cette essence ; à cette paroi cristalline mais infranchissable dont l'existence distingue l'homme de l'ange : à l'instinct ; c'est-à-dire à l'instinct de conservation qui contient et résume tous les instincts.

En effet, nous ne sommes assurés de rien, tant que notre intelligence n'a pas obtenu de l'instinct de conservation une adhésion confiante — ni réciproquement, tant que notre instinct de conservation n'a pas obtenu de l'intelligence les lumières auxquelles se contrôlent et se perfectionnent infatigablement ses réflexes protecteurs. Ce double jeu de la raison et de l'instinct constitue notre activité psychologique fondamentale et l'élaboration de nos certitudes. *Être assuré, c'est être rassuré.* Et toute explication est incomplète si elle n'aboutit pas à l'instinct de conservation. Et si elle aboutit à cet instinct, il est inutile d'aller plus loin, puisqu'elle nous confère le sentiment de la certitude, seule forme du goût de la vérité que nous puissions connaître ; la vérité en soi, la réalité absolue ne nous étant pas accessible... Rappelons-nous à ce propos que l'École la réserve justement à ces anges qui n'ont pas d'instinct.

* * *

Philosopher est le propre de l'homme. Quelques autres caractères lui sont encore spécifiques. Et, par exemple, il est capable et seul capable parmi les êtres vivants de morale, de génie, de science, de rire... C'est pourquoi nous avons choisi ces sujets et, depuis dix ans, la publication de leurs chapitres dans les revues montre combien leur étude fut patiemment, continûment et passionnément poursuivie. Avant de faire, dans le présent ouvrage, la synthèse de nos observations sur le rire, nous avons étudié tous les Charlot, les Hyspa, les Courteline... remontant jusqu'à Molière et Rabelais. Avant de faire sur le génie l'ouvrage que nous projetons, nous avons publié une partie de ses éléments, les analyses des démarches intellectuelles des Copernic, des Pasteur, des Pascal, des Newton, des J.-H. Fabre, des

H. Poincaré, des Valéry... Et de même avons-nous confronté l'homme avec la morale et la science dans toutes leurs rencontres, pour préparer nos conclusions futures.

La première de ces conclusions est que le rire, en tant qu'il est le propre de l'homme, le rire, en tant qu'il nous permet de vérifier que nous tenons dans l'instinct de conservation, la cause et l'effet, la serrure et la clef, d'une véritable certitude, le rire, en tant qu'il ne sera plus désormais, parmi les phénomènes psycho-physiologiques, le seul énigmatique où se bute vainement une curiosité qui n'a plus rien à demander sur la peur, sur la douleur, sur la joie, etc., le rire, en tant que connu de tous et que l'explication qu'on en propose doit enlever l'assentiment de tous, constitue un problème d'une importance capitale. A notre avis, cette importance l'emporte de beaucoup sur celle d'autres problèmes plus ambitieux, en raison de la facilité où nous sommes d'en contrôler les solutions. Si notre solution est bonne, si on peut réduire le rire, le génie, la science, etc., à des certitudes, dont le fond, la cause et le but humainement connaissables en dehors des lumières d'une métaphysique ou d'une révélation sont l'instinct de conservation, le *Discours sur les fondements de toute psychologie* n'aura plus à être écrit. Il l'est déjà. Et sa thèse est démontrée avant que d'être lue.

L'énigme du rire devant les hommes d'autrefois (Les théories classiques).

Absurdité, triomphe, moquerie, obscénité, ignorance, maladresse, désharmonie, exotisme, — sources du rire... Un bossu passe, un glouton engoule sa pitance, un monsieur sérieux esquisse une grimace, une grosse dame tombe et rebondit, — sources de rire...

Et maintenant, qu'au suspens des foudres célestes, entre deux prosopopées tonnantes, un ronflement modeste et ménager s'élève dans l'auditoire d'un prédicateur ; — qu'un clown sous l'averse des gifles s'écroule sur son fondement ; — qu'un agrégé d'histoire annonce une thèse sur *Dieu et son temps ;* — qu'une princesse de feuilleton se prépare à parler « lorsqu'une porte s'ouvre et lui ferme la bouche » ; — qu'un barbet broussailleux, même sans vanité et d'un air débon-

naire, inspecte, en tricotant des quatre, les troupes alignées pour un maréchal de France ; — que, devant nous, deux obèses véhéments se congratulent en trinquant du nombril ; — qu'au lieu des couleurs de son rotin, Danton, par un déplorable lapsus, menace ses adversaires des rouleurs de son crottin ; — qu'à Mirabeau qui veut les enfermer dans un cercle vicieux, Rivarol défende de l'embrasser ; — que dans le *Temps*, qui se pique de lettres, on lise de tel bulletin de santé de François-Joseph : « Le mieux persiste » une traduction exacte, sans doute, quant au fond, mais combien gravement erronée quant à la forme : « Le vieux persiste »... — disconvenance, anomalie, baroque, cocasserie, sottise, erreur, esprit, humour... — sources de rires, sources de rire aussi mystérieuses par leur nombre et leur diversité propres que par leur universalité, c'est-à-dire par le nombre et la diversité des rieurs.

Or, l'homme est ainsi fait qu'il tâche toujours de ramener au simple le complexe, à l'unique le multiple, à l'uniforme le varié : c'est ainsi que sur les nombreux philosophes qui ont étudié le rire, il n'en est guère qui ne soient parvenus à une formule prétendument unique et générale, formule susceptible de déceler ou de recréer par déductions subtiles toutes les variétés et toutes les causes secondes du rire.

Il est plus utile ici qu'ailleurs, il est même indispensable de connaître les principaux travaux antérieurs.

En premier lieu, en effet, le problème n'est pas facilement circonscrit. D'une part, il intéresse certainement et la psychologie, et la physiologie, et la médecine, et l'esthétique, et la morale, voire la sociologie ; nul ne peut se targuer de connaître parfaitement des domaines si étendus et si différents et il faut bien, avant de soumettre à son propre bon sens les éléments rigoureux de la question, s'éclairer des analyses antérieures de spécialistes. C'est s'assurer que les carrefours où on abandonnera les prédécesseurs pour tracer soi-même sa propre voie sont bien situés sur cette route royale que l'on veut retrouver, invisible mais réelle, et dont des repères fournis par l'expérience nous permettent, sans en déceler toutes les sinuosités, d'établir la direction générale tout au moins approchée.

D'autre part, non seulement le problème peut s'offrir aux points de vue que nous venons de signaler et prendre ainsi une couleur à chaque fois nouvelle, mais il est tel qu'on

s'expose à méconnaître ou à omettre une quantité de ses aspects. Nombre de philosophes, par information insuffisante, ont ignoré des catégories entières de faits risibles et triomphalement proposé des explications « générales » dont un seul de ces faits suffisait à démontrer l'inanité.

En second lieu, l'étude de nos prédécesseurs peut beaucoup nous apprendre sur la qualité du rire, nous voulons dire sur les variations de la vertu risible d'un fait plaisant. Schopenhauer, par exemple, ne pouvait songer à la définition de la tangente au cercle, sans éprouver les bienfaits d'une douce hilarité que peu de gens, même sortis de l'École polytechnique, ne se trouveraient tentés de partager.

Enfin, et pour conclure sur ce point, il y a un grand intiérêt à confronter ou à juxtaposer les diverses théories du r're pour en tirer les leçons générales qui nous permettront d établir à quelles conditions une théorie, qui se piquerait de survivre à ses sœurs défuntes, aurait quelque chance de subsister.

*
* *

Le problème du rire se pose, à notre sens, de la manière suivante : constater le rire tout simplement et bonnement dans son aspect physiologique, dans les déformations passagères qu'il introduit dans l'anatomie — déterminer les phénomènes qui l'ont précédé et vraisemblablement causé, phénomènes purement physiologiques qui définissent l'état premier, ce qui permettra d'établir, probablement, par quel mécanisme on est passé de l'un à l'autre de ces états — déterminer les animateurs du mécanisme : animateurs d'ordre physiologique (la chaleur communicative des banquets), d'ordre psychologique (esprit, humour, comique, bouffonnerie), d'ordre moral (retour d'une personne chère), etc., — établir s'il existe un but, une finalité du rire et, le cas échéant, ce qu'ils sont.

Ces quatre problèmes n'ont pas, en général, été bien distingués par les philosophes, lesquels se sont montrés trop souvent plus fantaisistes que leur sujet. Il ne nous sera donc pas possible de diviser le sujet de la manière la plus rationnelle, et nous devrons nous contenter de montrer ce que chacun de nos prédécesseurs a vu dans la question...

...L'une des explications, depuis longtemps proposée, est la disconvenance, l'incongruité. Spencer s'arrêtera, lui aussi

à cette explication pour la réfuter : « Nous lisons, dit-il, que le gros Gibbon, venant d'achever une déclaration d'amour à genoux, ne put se relever ; cela nous fait rire : pourquoi?... Un enfant met sur sa tête un chapeau d'homme, nous sourions : pourquoi? » A la vérité, cette condition du rire, l'incongruité, n'est ni nécessaire, ni suffisante. Réunissez deux choses ou qualités qui sont plus ou moins opposées de nature entre elles et vous n'obtiendrez pas infailliblement le rire, mais, souvent, la pitié, la crainte, la colère, la tristesse, témoins les exemples que nous donne Bain : un homme décrépit, courbé sous un pesant fardeau ; un pain et deux poissons pour nourrir une foule ; un instrument désaccordé ; une mouche dans un onguent ; de la neige en mai ; Archimède faisant de la géométrie pendant le siège de Syracuse, tout ce qui est contre nature, le catalogue entier des vanités dressé par Salomon...

L'incongruité n'est donc point une condition suffisante. D'autre part, comme le remarque justement Spencer, on rit aussi par l'effet d'un plaisir extrême ou par surabondance de vie. C'est, en effet, quelquefois la convenance même, l'adaptation parfaite, le contraire absolu de l'incongruité qui nous fait rire. C'est le cas notamment de toutes les manifestations classées sous la dénomination d'*esprit d'à-propos*, de réponses ingénieuses. Lorsqu'aux forcenés qui lui crient : « A la lanterne ! » l'abbé Maury répond : « Y verrez-vous plus clair? », le sourire des énergumènes marque la parfaite convenance de la réaction à l'action.

Même convenance est signifiée dans les formes élémentaires du rire par le rire de plaisir que fait l'enfant, le jeune sportif ou le simple amateur bien portant devant un exploit physique réalisé par des moyens manifestement appropriés à leur but.

Puisque l'explication d'intellectualité est insuffisante, peut-être la vérité nous sera-t-elle donnée par une explication morale. C'est ce que s'est demandé Bain qui a exhumé la vieille théorie pessimiste dont il semble bien que Platon, dans le *Philèbe*, et Aristote, dans sa *Poétique*, aient été les premiers énonciateurs. C'est à cette théorie qu'on a donné le nom, qui a fait fortune, de *Théorie de la dégradation*. Pour Aristote, « la comédie est une imitation des caractères d'un type bas. » Sous cette forme la théorie d'Aristote ne résiste pas à l'examen. Sans parler de comédies fort gaies, comme

les Précieuses ridicules dont l'objet est plaisant sans être bas, il en est qui font rire — et d'un rire sympathique — aux dépens de braves gens dont le travers est quelquefois une indulgence ou une faiblesse qui, loin de représenter la bassesse, ne sont que l'excès de la candeur ou de la bonté.

Toutefois, il faut arriver jusqu'à Hobbes et à Lamennais, pour avoir de la théorie de la dégradation l'exposé le plus amer. Pour Hobbes « la *Passion* (remarquez ce mot : *la passion*) du rire n'est pas autre chose qu'un sentiment soudain de triomphe qui naît de la conception subite de quelque supériorité en nous, par comparaison avec l'infériorité d'autrui ou avec notre infériorité antérieure. » C'est ce que nous appellerons une conception pharisaïque du rire. Mais Lamennais est plus attristant encore et plus cruel pour notre pauvre humanité. Comme Hobbes, il conçoit le rire comme un signe de triomphe, mais en sus, il l'interprète comme un signe de mépris à l'égard d'autrui : « *Quelle que soit la cause qui le provoque*, allez au fond, vous le trouverez constamment accompagné, qu'on se l'avoue ou non, d'une secrète satisfaction d'amour-propre, de je ne sais quel plaisir malin... Le rire fait grimacer les visages les plus harmonieux, efface la beauté ; *il est une des images du mal* (!!!) ; s'il ne l'exprime pas directement, il en indique le siège. »

On ne saurait nier qu'il y ait, mais dans certains rires seulement, cette part de mépris que signalent nos auteurs. Nous trouvons dans la *Onzième Provinciale* de Pascal qu'on relit toujours avec tant de profit, le cours le plus subtil et le plus complet sur ce sujet dans ses rapports avec la religion : « En vérité, mes Pères, il y a bien de la différence entre rire de la religion et rire de ceux qui la profanent par des opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect pour les vérités que l'Esprit de Dieu a révélées ; mais ce serait une autre impiété de manquer de mépris pour les faussetés que l'esprit de l'homme leur oppose. »

Et il met en scène Dieu et les saints : « C'est pourquoi, comme les saints ont toujours pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de crainte, et que leur sagesse est toute comprise entre la crainte qui en est le principe et l'amour qui en est la fin, les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentiments de haine et de mépris, et leur zèle s'emploie également à repousser avec force la malice des impies et à

confondre *avec risée* leur égarement et leur folie... » Jusqu'à l'heure de la mort des pécheurs la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels : *In interitu vestro ridebo et subsannabo*? Et les saints « en trembleront et en riront en même temps : *videbunt justi et timebunt : et super eum ridebunt*. Et Job en parle de même : *Innocens subsannabit eos*. » Après la chute d'Adam, Dieu se moque de lui en cet état par ces paroles de risée : Voilà l'homme qui est devenu comme l'un de nous ; *Ecce Adam quasi unus ex nobis*. Ce qui est *une ironie sanglante et sensible* dont Dieu le *piquait vivement*, selon saint Chrysostome et les interprètes tels que Rupert ou Hugues de Saint Victor.

Mais si Pascal sait trouver des autorités pour justifier ses satires, il n'ignore point que ce rire méprisant et vengeur n'est point le seul et même il indique son substrat intellectuel : quand on trouve dans les maximes des jésuites « qu'un prêtre qui a reçu de l'argent pour dire une messe peut, outre cela, en prendre d'autres personnes, en leur cédant toute la part qu'il a au sacrifice ; qu'un religieux n'est pas encore excommunié pour quitter son habit lorsque c'est pour danser, pour filouter ou pour aller incognito en des lieux de débauche ; et qu'on satisfait au précepte d'ouïr la messe en entendant quatre quarts de messe à la fois de différents prêtres ; lors, dis-je, qu'on entend ces décisions et autres semblables, *il est impossible que cette surprise ne fasse rire, parce que rien n'y porte davantage qu'une disproportion surprenante entre ce qu'on entend et ce qu'on voit.* » Ceci nous représente toute une théorie intellectuelle et morale à la fois qui ne sera guère dépassée jusqu'à nos jours : tant il suffit qu'un maître pose quelque part sa griffe pour laisser après lui sa marque indélébile.

Pascal verrait donc une combinaison d'un jugement fondé sur des prémisses intellectuelles et morales et qui déclancherait le rire par la constatation d'une contradiction formelle dans les principes directeurs de la conscience et de l'esprit. Remarquons, en passant, que cette synthèse pascalienne suppose deux éléments que Th. Ribot devait plus tard considérer comme inconciliables et nettement et toujours distincts, deux rires dont l'un provient de la contradiction, l'autre de la malignité ou de l'orgueil.

Quoi qu'il en soit, l'orgueil ou la malignité, comme prin-

cipe unique du rire, sont insoutenables. Comment expliquer par eux cette sorte de rire si paisible que nous causent, dans leurs moments d'innocence, les Chamfort : « On disait à Delon, médecin mesmériste : « Eh bien, M. de B... est mort malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir? — Vous avez, dit-il, été absent, vous n'avez pas suivi les effets de la cure : il est mort guéri » ; les Sophie Arnould : « Et ce petit ruisseau alimenté par une pompe à feu ressemblait, ma foi, à une rivière, comme deux gouttes d'eau » ; les Rivarol : « Quand M. de Ségur, le plus jeune, lui demanda la bague qu'il lui avait prêtée et qui représentait la tête de César, il répondit : César ne se rend pas. »

Comment expliquer davantage la naïveté? Celle-ci, par exemple, que conte Béroalde de Varville : Une femme se mourait et le prêtre lui disait qu'elle allait en paradis où elle verrait les saints avec lesquels elle serait : « Ha ! Ha ! dit-elle, il n'est que d'être parmi le monde que l'on connaît. »

La théorie pessimiste est donc impuissante, sous la forme, en tout cas, que lui ont donnée ses créateurs. Aussi, l'a-t-on transformée. « Le risible, écrira Bain, c'est le déformé ou le vil, mais non poussés au point où ils seraient pénibles ou nuisibles... L'occasion du rire c'est la dégradation de quelque personne ou de quelque intérêt possédant une certaine dignité, dans des circonstances qui n'excitent pas d'autre émotion plus forte. » On voit combien, ici, la théorie s'atténue, se restreint et même change de visage. Désormais, Bain peut expliquer le rire causé par l'inanimé ou ce qui ressemble à l'inanimé ; et il n'a plus à expliquer l'absence de rire dans tous les cas où la dégradation s'accompagnera d'une « émotion plus forte » : la théorie est bien gardée. Elle n'en est pas, hélas ! plus universelle. Certes, elle nous donnera la clé de bien des drôleries ; elle nous expliquera le rire que soulève la chute d'un monsieur grave, la prétention d'un bossu, la suffisance d'un sot ; elle pourra paraître plausible au spectateur d'une comédie de caractère ou à l'amateur de grivoiseries, mais comment expliquera-t-elle le calembour, l'humour, l'esprit?

Descartes vient au secours de Bain en introduisant deux nouveaux éléments : celui de la surprise et celui de la sanction : « La dérision ou moquerie, dit-il, est une espèce de joie mêlée de haine qui vient de ce qu'on aperçoit quelque petit mal en une personne qu'on en pense être digne. On a

de la haine pour ce mal, on a de la joie de le voir en celui qui en est digne et, lorsque cela survient inopinément, la surprise est cause qu'on éclate de rire. Mais ce mal doit être petit, car s'il est grand on ne peut croire que celui qui l'a en soit digne, si ce n'est qu'on soit de fort mauvais naturel ou qu'on lui porte beaucoup de haine. »

La tendance moraliste du Français se rencontre ici, chez Descartes comme chez Pascal ; l'un comme l'autre font synthèse de deux éléments, l'intellectuel et le moral.

Il est certain que la surprise intervient toujours dans le calembour, l'humour, l'esprit (cela n'explique d'ailleurs pas le rire et ne fait que reculer d'un degré la difficulté). Mais. combien on pourrait donner d'exemples qui, satisfaisant aux conditions cartésiennes, ne font rire nullement ! Quant au mal dont souffre la victime du rire (puisque ces théories prévoient toujours une victime), il faut comprendre qu'il est tout relatif à la sensibilité du rieur et qu'un sauvage ou un enfant, inaccessibles à la pitié, trouveront motif à rire là où tout autre être humain ne saura que compatir.

Mais puisque la théorie s'épuise en vains efforts, voyons comment Bain va la modifier encore. Ce sera d'une façon assez ingénieuse pour qu'il réussisse à son tour une synthèse fort difficile, celle des activités philosophique et intellectuelle. Il lui suffira de remarquer que la dégradation risible est une délivrance de contrainte. (Et ici, une observation très profonde : sous ce point de vue, le comique est la réaction du sérieux). Le rire est une détente nerveuse et psychique. Il se produit à la suite d'une dépression morale, d'une crise de tristesse, de larmes, d'une contrainte quelconque. Transposons dans le monde intellectuel : « Les attributs dignes, solennels, stables des choses exigent de nous une certaine rigidité, une certaine contrainte ; si nous sommes brusquement délivrés de cette contrainte, la réaction, l'hilarité s'ensuit : c'est le cas des enfants à leur sortie de l'école. » Et Bain poursuit par une analyse très fine de la variabilité du risible selon que le sujet est par nature intimement respectueux ou non des institutions, des coutumes, des déités généralement reconnues et par conséquent ne souffre point ou souffre de leur contrainte et ne jouit pas, ou jouit, par l'éclat de rire, d'en être subitement débarrassé.

On le voit : contrainte morale, contrainte physique et, on

pourrait le dire aussi, contrainte intellectuelle se joignent ici. Il ne faudrait plus qu'un pas pour expliquer par la même théorie le fou rire, le rire du chatouillement, le rire du calembour, etc. L'explication de Bain, comme toute explication physiologique, nous touche profondément ; nous *sentons* que la vérité, même s'il ne l'a point trouvée, n'est pas loin ; son parfum en trahit le voisinage...

Les théories philosophiques portent, au moins autant que le style, la marque des tempéraments. Que Spencer et Lamennais aient été enclins à étudier le rire, l'un comme un fait philosophique, l'autre comme un sentiment, il n'y a là rien de surprenant. Mais supposons que Kant s'empare à son tour de la question : il y a gros à parier qu'il considérera le rire comme un phénomène d'ordre intellectuel relevant directement de la logique. Et il y a également gros à parier que la plupart des Français qui étudieront le problème le verront de ce même point de vue. Voyons donc comment Kant et, à sa suite, nos contemporains, ont envisagé le problème qui fait l'objet du présent débat.

L'énigme du rire devant les hommes d'hier. (Les théories intellectualistes.)

Il est bien remarquable que toutes, ou presque toutes les théories contemporaines du rire soient des théories intellectualistes. A première vue, cela peut sembler surprenant. Ce le sera moins si on considère que nos philosophes contemporains semblent avoir délibérément triomphé du nœud gordien en le tranchant. Expliquons-nous.

La première difficulté à résoudre dans le problème du rire vient de son extrême diversité. Comment trouver une théorie qui puisse à la fois expliquer le rire de la joie, le rire du chatouillement, le rire du plaisir, le rire de l'humour, le rire du comique? En vain, l'honnête Spencer a-t-il, comme nous l'avons vu, remonté au fait physiologique et tenté l'escalade des causes ; on trouve toujours plusieurs sources au Nil. Dès lors, nos contemporains ont décrété sans intérêt le rire qui ne se rapporte pas directement soit au comique, soit à l'esprit. Et encore ont-ils eu très souvent beaucoup de peine à donner une explication valable pour les deux.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que les théories nouvelles soient, pour la plupart, intellectualistes, ces deux sources du rire étant, de toute évidence, de nature intellectuelle. Or, quelle est la sorte de rire qui peut sourdre de l'intelligence? C'est celle qui émeut celle-ci par une surprise aussitôt réprimée et généralement produite par la contradiction.

Kant ne s'y est pas trompé ; et ici, comme pour Pascal et pour Descartes, il faut bien que nous saluions le génie au passage ; ces trois hommes, qui n'ont fait qu'effleurer incidemment le sujet (tout ce qu'en dit Kant est renfermé dans les quelques lignes d'une *Remarque de la critique du jugement*) n'ont dit sur lui que des choses, incomplètes je le veux bien, mais des choses certaines et définitives.

Pour Kant, le rire est « une affection naissant de la soudaine réduction à rien d'une expectative intense ». Kant a raison, il n'y a point de doute là-dessus. Nul rieur qui n'ait remarqué sur soi-même le double mouvement de surprise et de détente qui précède le rire. Mais la théorie de Kant n'est ni nécessaire, ni suffisante, ainsi que nous l'allons montrer. Elle n'est pas non plus admissible en ce sens que, même nécessaire et suffisante, même si elle peut permettre de prédire ou de provoquer le rire, elle ne *l'explique pas*.

Remarquons d'abord que le rire n'est pas *toujours* la réduction à rien d'une expectative intense. Lorsque dans le *Napus*, Léon Daudet fait disparaître le grand-père avec accompagnement d'un petit *crac* cocasse, le rire ne provient pas d'une expectative réduite à rien. Lorsque la petite fille, après cette disparition, déclare : « A parti grand-père, N'a pus, » la drôlerie n'est point non plus causée par l'annihilation d'une expectative.

Par contre, il est des annihilations d'expectatives intenses qui ne provoquent point le rire, ainsi la lecture de certains communiqués de guerre, fiévreusement attendus, dont on escomptait le sentiment soudain des grands désastres ou des grandes victoires (se rappeler les luttes autour de Douaumont) et qui n'apportaient ni l'un, ni l'autre.

Supposons maintenant que la théorie de Kant fût vraie ; en serions-nous plus avancés? Certes, il serait intéressant de pouvoir réduire tous les faits risibles à une certaine et unique opération intellectuelle qui les traduisît tous ; mais cela satisfait-il notre curiosité? Ne demanderions-nous pas

aussitôt *pourquoi* cette opération intellectuelle fait rire et non une autre?

Tels sont les vices de la théorie de Kant, vices que tenteront quelquefois d'éviter ses successeurs.

Schopenhauer en a bien compris un et il a cherché à l'éviter. « Dans tous les exemples, dit-il, le phénomène du rire indique la perception soudaine d'un désaccord entre un concept et d'un objet réel qui devait être compris ou imaginé par le moyen de ce concept. » Indépendamment du fameux exemple de la tangente comique que nous avons déjà signalé, Schopenhauer invoque à l'appui de sa thèse l'histoire du prisonnier que ses geôliers mettent hors de la prison pour le punir de les avoir volés aux cartes. Il est certain que nous échappons ici à l'attente annoncée comme obligatoire par Kant. Mais il n'en est pas moins vrai que la thèse est pseudométaphysique, présumant la représentation générale implicite d'une loi : « Tout tricheur doit être mis dehors. »

Cet exemple a fait couler beaucoup d'encre et les empiristes eux-mêmes ont emboîté le pas aux métaphysiciens. Ils contestent la thèse de Schopenhauer en donnant comme explication que la vraie cause du rire est en ce cas l'interférence mutuelle des deux règles différentes et ici contradictoires : « Tout tricheur doit être mis dehors » et « Tout prisonnier doit être soigneusement tenu dedans. »

Sans doute, en réalité, l'esprit ne s'embarrasse pas de tant de concepts. Le bon sens est ici seul juge. Il conclut immédiatement à l'absurdité des geôliers et c'est là la vraie cause du rire. Comment opère-t-elle? C'est une autre question que nous résoudrons. En définitive, il ne s'agit pas de deux règles différentes. Dans l'un des cas, il s'agit bien d'une règle; dans l'autre, il s'agit d'un mouvement d'humeur. L'absurdité ne naît pas de l'inconciliabilité de deux règles de valeur inégale dont la moins importante serait prise pour guide contre tout bon sens; elle réside dans l'irrationalité d'une conduite qui soumet le devoir essentiel et permanent du geôlier à l'humeur momentanée issue d'un passe-temps rare et même interdit.

Si nous avons rappelé ici les théories de Kant et de Schopenhauer, c'est parce qu'elles sont essentielles par la systématisation qu'elles impliquent, de la contradiction et de la surprise, considérées comme éléments fondamentaux dans les causes du rire. On les retrouve dans toutes les théo-

ries intellectualistes contemporaines sous une forme plus ou moins avouée.

M. Lucien Fabre examine ici un certain nombre de théories intellectualistes.

Pour M. Mélinand, le rire naît de l'objet qui présente à l'esprit un côté absurde et un côté familier.

M. Penjon ne voit dans le rire que « l'expression de la liberté ressentie ou de notre sympathie pour certaines manifestations réelles ou imaginaires d'une liberté étrangère ».

M. Dumont pense que nous rions toutes les fois que se présente à notre esprit une violation des principes rationnels.

Enfin M. Lacombe attribue à *l'inconvenant* l'origine du rire.

Particulièrement ingénieuse et fouillée est la théorie de M. Philbert que M. Fabre nous expose d'une manière détaillée :

Une erreur aussitôt rectifiée, voilà, en gros, toutes les causes du rire telles que les voit M. Philbert qui a écrit sur le sujet un gros volume un peu mêlé, mais plein de richesses et que nous devons analyser.

Les deux sources du plaisant sont, d'après l'auteur, l'esprit et le comique. Qu'est-ce que l'esprit? « Ce qu'on appelle esprit, dit Voltaire, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; c'est l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre ; le rapport délicat entre deux idées peu communes ; c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un mot ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art de réunir des choses éloignées ou de diviser les choses qui paraissent se joindre et de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner... » Voltaire oublie l'ironie et l'hyberbole et, de plus, il donne les recettes ou les variétés de l'esprit en action sans le définir. Cette définition est-elle possible? L'auteur ne le croit pas. Mais alors une classification des finesses spirituelles est peut-être possible ! Prenons trois exemples.

Dans le mot de Boufflers : « Il court après l'esprit — Je parie pour l'esprit, » l'effet provient du retour inattendu qui se fait du figuré au propre.

Dans l'épigramme :

Le maréchal de Luxembourg
Allait secourir Philisbourg,

Car on le sait grand capitaine.
Mais lorsqu'il fut près de donner,
Il survint un bois dans la plaine
Qui l'empêcha de dégaîner,

l'effet vient de l'objectivation d'un fait subjectif. Le maréchal n'a *vu* le bois qu'au moment de dégainer et le conteur perfide déclare avec bonhomie que c'est à ce moment-là, en effet, que le bois *survint*.

Dans le mot de Rossi sur Galilée dont la condamnation n'empêche pas la terre de tourner *même à Rome*, l'effet vient de la forme logique donnée à l'absurde ou, si l'on préfère, de l'aide prêtée par l'absurde à la logique.

Voilà trois mots, trois procédés différents de l'intellect. Il y en a quantité d'autres dont on s'apercevra, si on veut bien analyser tous les cas la plume à la main. Peut-on les classifier? Oui, si on peut classifier les sophismes, — autant dire non. Alors comment faire? Renoncer à classer les finesses en se fondant sur l'analyse de leurs mécanismes, mais classer en considérant la matière même du bon mot dans sa diversité. En tous cas, notons qu'il y a toujours et partout en cette matière un sophisme — quelque chose de faux, de précieux, de paradoxal, d'excessif, — un jeu, une tromperie, une spéculation sur un effet de surprise et d'étrangeté — une représentation différente de l'idée coutumière et aussi de la réalité, — une moquerie de l'auditeur, un mensonge, une supercherie.

Nous dirons donc que l'esprit (faculté) est une adresse agréable de l'intelligence et que l'esprit (produit *particulier* de cette faculté) est le résultat de cette adresse alliée à la ruse, une espèce de jeu innocemment et joyeusement dolosif.

Quelles sont donc les conditions nécessaires à l'idée plaisante pour être de l'esprit? Elles sont au nombre de trois : l'intention, la justesse et l'agrément.

L'intention. Et c'est naturel puisqu'il s'agit de tromperie ou de surprise voulue. Ce sera d'ailleurs une des distinctions entre l'esprit et le comique ou le simple plaisant.

La justesse. Car la drôlerie extravagante n'excite qu'une gaieté frustratoire. Témoin celle-ci : « Les deux jumeaux se ressemblent fort. — Oui, surtout l'aîné. »

L'agrément. Il doit suggérer, être discret, subtil, affiné. Quel agréable mot que celui-ci, de Bussy-Rabutin : « Je sens comme lui son mérite, mais j'en suis moins aveuglé. »

Passons maintenant au domaine autrement important et vaste du comique.

L'élément moral, voilà ce qui, au premier chef, le constitue ; il n'est pas dans les désordres causés par la passion ; il nous cause d'abord une secousse de surprise, puis des réflexions intéressantes et fructueuses où l'on se repose avec délectation. Hors cela vous n'aurez que bouffonneries, travestissements, coq-à-l'âne, ou contes étranges, excentricités qui peuvent surprendre votre hilarité, mais, c'est là le critérium, ils ne donnent pas lieu au second temps : le comique ne fait pas seulement rire, il fait penser.

Le comique est donc un des aspects de la passion ; on y trouve le mal qui révolte et la sottise qui égaie. L'entraînement de la passion a deux phases possibles : d'abord un aveuglement et un total abandon sans malice ; puis la clairvoyance et le jugement viennent : on essaie de repousser le monstre qui vous maîtrise et si on ne le peut, on finit par se donner une explication flatteuse ou atténuante et même par mentir pour cacher sa passion et égarer l'opinion.

Le premier temps correspond au comique naïf, c'est celui de la mouche du coche, tout imbue, et de totale bonne foi, de son importance ; le second correspond au comique d'imposture, c'est celui du renard aux raisins. Le premier est Orgon. Le second est Tartuffe. Arnolphe et Chrysale, par la nécessité même de leur caractère, sont l'un et l'autre tour à tour.

Insistons maintenant sur le fait que les comiques naïf et d'imposture sont tous deux une *erreur* qui présente les circonstances suivantes :

1° Elle a une cause morale ;
2° Elle est énorme ;
3° Elle donne un plaisir d'intelligence ;
4° Elle donne un plaisir de malice ;
5° Elle donne un plaisir de justice.

Le premier caractère, la cause morale, est rendu évident par la nature même de l'aveuglement particulier au comique. Cet aveuglement ne peut être que celui de la passion. Celle-ci empêche les impressions ou les altère. Quand elle les empêche, elle produit ces sortes de distractions qui font Orgon aveugle devant Tartuffe. (Remarquer, d'ailleurs, que seules sont comiques les distractions dont la cause est morale ; le distrait de Régnard ou de La Bruyère est à peine drôla-

tique ; de même Ampère ou Newton dans les historiettes où ils nous apparaissent tels.) Quand la passion altère les impressions, elle provoque plusieurs sortes d'erreurs : erreurs spontanées, erreurs amenées, erreurs plus particulièrement morales : les premières, celles d'*Orgon;* les deuxièmes, celles du *Menteur;* les dernières, celles d'*Harpagon.*

Le deuxième caractère de l'erreur comique est l'énormité. Car c'est elle qui donne l'évidence nécessaire à la production du rire. C'est ce qu'on trouve de préférence dans les absurdités quelles qu'elles soient : morales, métaphysiques, mathématiques, naïvetés, sottises. Et cette énormité peut être mise en œuvre par divers procédés dont le plus fréquent est le contraste.

Le troisième caractère est le plaisir de l'intelligence. Il réside d'abord dans cet exercice de l'induction que nous donne le texte comique, dans les révélations et les découvertes qu'y fait notre intellect. Le soufflet de Mme Pernelle à Flipotte,

Allons, gaupe, marchons...

nous en dit plus long que bien des discours sur son caractère et son humeur ; la surprise qu'il nous cause, suivie de cette divination qui est le résultat de l'exercice rapide de l'intelligence, nous occasionne un vrai plaisir.

Passons maintenant au plaisir de malice, en remarquant tout de suite qu'il représente la partie la plus aiguë de l'émotion suscitée par le comique. Au jugement de Philbert, la malice n'est qu'une sorte de méchanceté envieuse ayant pour cause et pour limite l'intérêt ; c'est un égoïsme envieux, un sentiment de rivalité ; c'est le sentiment qui fait que votre confrère homme de lettres éprouve, s'il vous aime, la même tristesse à vous voir réussir votre livre ou à vous voir perdre un être cher.

Mais la malice du comique est déjà beaucoup plus atténuée. C'est celle qui ne se réjouit véritablement que de vos petits malheurs et, plus spécialement, des blessures de votre amour-propre. Qu'un homme soit atteint dans sa fortune par une sotte spéculation et la malice comique, laissant à l'envie la basse jouissance de compter l'argent qu'il perd, rit seulement d'une vanité qui peste sans recours. Cette malice excelle à relever ce qu'il y a de piquant, de déçu, de décontenancé dans une attitude qu'elle constate, qu'elle

imagine ou qu'elle prévoit. Quand M. de Saint-Géran, ayant vainement intrigué pour faire partie de la Maison de la Dauphine, la *Gazette de Hollande* publie les nominations ainsi :

« *M. de Richelieu, chevalier d'honneur;*
« *M. le maréchal de Bellefonds, premier écuyer;*
« *M. de Saint-Géran, rien.* »

la façon ingénieuse d'opposer l'effort de la recherche au néant du résultat, combinée à la pompe solennelle dont est présentée la fausse nomination et qui rappelle à quel amour-propre a obéi Saint-Géran, sont les vraies sources du comique.

Observons que la malice est plus grande dans le comique d'imposture que dans le comique naïf. Dans celui-ci, en effet, il y a sottise, ou ignorance, ou maladresse ; dans celui-là, il y a aussi maladresse, mais comme effet d'une ruse qui a raté.

Il y a donc dans ce dernier comique deux effets accompagnés souvent d'un troisième lequel est dû au fait que l'imposteur a ressenti son ridicule et redoublé ainsi notre joie : c'est l'expiation — satisfaction donnée à la dernière des conditions que nous avons assignées au comique, le sentiment de la justice.

Ce plaisir de justice, déjà signalé par Descartes, comme nous l'avons dit plus haut, ne se contente qu'aux trois conditions suivantes :

1° La peine doit être exemplaire : redressement public, puisqu'il y a eu scandale. Pour cela, une espèce de réflexe immédiat est nécessaire. La justice est le rétablissement de l'ordre, la détente du ressort comprimé par le désordre. Le rire, par ce qu'il a de bruyant, d'immédiat, d'instinctif, d'irrépréhensible, répond bien à cette exigence.

2° La peine doit être naturelle. Le ressort doit se détendre sans intervention étrangère. Le comique doit jaillir de la situation : l'écrivain ne peut que le mettre en lumière. Comment? par exemple, un personnage apporte le pavé de l'ours (il s'attire généralement de la victime furieuse et d'autant plus comique, l'épithète de *traître* et de *bourreau* qui, dans le répertoire de Régnard et de Molière répondent la première aux plaisirs de l'intelligence, la seconde aux plaisirs de la justice) en disant innocemment une chose cruelle, une louange à rebours.

3° La peine doit être réellement expiatoire ; le ressort doit meurtrir la main même qui l'a comprimé.

Il faut que le vice ou le travers soit le *bourreau* (dans le sens de Molière) de soi-même, l'*héautontimoroumenos ;* que *l'on soit puni par où l'on a péché.* C'est le cas de Tartuffe, c'est le cas d'Arnolphe qui tirent leurs peines des manœuvres mêmes dont ils se promettaient le plus de félicités. Mais là où le rire appartient à la sphère des grandeurs de l'homme, c'est lorsqu'il devient le témoin et le châtiment non plus de la vanité pure, non plus de la vanité simplement mêlée aux passions, mais des dessous les plus profonds, dont il accompagne la découverte en en soulignant cruellement le faux calcul ; il s'agit ici encore d'une vanité mais c'est d'une autre : c'est de la *vanité* prise au sens de l'Ecclésiaste. Souvent, d'ailleurs, ce comique apparaît mieux avec le secours du temps et c'est alors qu'il est de la plus haute moralité.

En effet, nous dit Philbert qui a fort bien souligné ce fait important, ce n'est pas dans les traits particuliers, dans quelques petits détails et dans ce qu'on aperçoit à un moment unique, qu'il faut chercher les satisfactions les plus relevées de la conscience ; on les trouve surtout dans la suite d'un caractère, dans le développement des passions, dans une vue d'ensemble ; là, rien n'est fortuit ni gratuit, si ce n'est l'occasion qui viendra toujours tôt ou tard ; nous assistons alors à une déduction dont la logique nous subjugue ; c'est là le domaine de la grande comédie qui, presque aussi bien que l'histoire, peut nous apprendre à connaître l'homme.

Dans la série de ces faits, continue Philbert, qui se succèdent et s'enchaînent sous l'impulsion continue des volontés, on voit tous les sophismes à l'œuvre, spécieux ou hardis, plus nombreux et plus variés que dans un traité de logique, et qui donc a inventé les sophismes et s'entend à les employer si ce n'est la passion? La passion, on la voit se roulant dans ce perpétuel dilemme : ou bien de se contredire, car elle ne peut aller jusqu'au bout de ses absurdités, ou, tant qu'elle se reste fidèle, d'être tristement féconde en conséquences funestes ou ridicules ; c'est alors que s'accomplit immanquablement et sans sortilège cette menace populaire qu'*un malheur ne vient jamais seul;* car le proverbe est l'évidence même quand ce malheur est une faute ou déjà

la suite d'une faute ; on voit, enfin, quelque chose de semblable, mais de supérieur à cette fatalité mystérieuse et aveugle qui faisait régner une terreur religieuse sur la scène antique ; on reconnaît une puissance aussi inflexible mais éclairée, intelligente et morale qui n'est autre chose que la loi de la responsabilité humaine et qui se résume dans ce mot : « Vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ! »

La contemplation de ces vérités, termine Philbert, et surtout des effets des formules morales, nous découvre de plus en plus une harmonie incomparable et singulièrement profonde dont l'admiration pourrait être rendue salutaire ; et celui qui, après une belle tragédie, demandait ce que cela prouve, n'aurait pas sans doute fait entendre cette saillie de géomètre en voyant une peinture agréable et juste des travers de l'humanité, tels qu'ils apparaissent dans une bonne comédie de mœurs ou de caractère.

Passons maintenant aux conclusions de Philbert qui sont de toute première importance. Remarquons d'abord que nous avons dans les phénomènes comiques une certaine facilité d'étude qui ne nous est pas offerte dans d'autres phénomènes. Le comique constitue une catégorie invariable, un amalgame de faits de diverses natures se présentant toujours ensemble et ayant une origine morale. C'est, dit Philbert, parce qu'il y a un désordre moral que notre intelligence en saisit, en mesure, en comprend le point de départ, les résultats et toutes les circonstances, et qu'elle approuve tout ce qu'elle croit conforme à la nature humaine ; c'est parce qu'il y a un mal que notre malice s'en réjouit ; c'est parce qu'il y a une faute que notre conscience applaudit au châtiment proportionné du coupable ; quant à l'énormité de l'erreur, elle provient de l'aveuglement de la passion et apparaît surtout au spectateur que cette passion ne trouble pas.

Le comique est donc une synthèse de six éléments : il est un fait, il a une cause morale, il est énorme ; voilà sa nature ; il cause un plaisir d'intelligence, un plaisir de malice et un plaisir de justice : voilà ses effets.

Et, bien entendu, on peut passer du comique à l'esprit par tous les intermédiaires du plaisant en faisant dégrader peu à peu le fait, qui n'est plus dans *l'esprit* qu'une simple erreur rectifiée. Que si nous discutons sur la hiérarchie,

sur le mérite des inventeurs, depuis le faiseur de calembours comme le marquis de Bièvre, jusqu'au grand poète comique comme Molière, en passant par le spirituel Chamfort et le verveux Régnard, nous dirons que la faculté qui trouve l'esprit est pure imagination ; la verve qui lui est bien supérieure par l'entrain, la chaleur a, en plus de l'imagination, la faculté de créer une fable qui paraît vivante ; le génie comique ajoute enfin à tout cela une profonde observation morale et le pouvoir de dresser des êtres possédant personnalité, passion et même libre arbitre.

En résumé, le plaisant consiste dans le caractère visiblement spécieux d'un désordre non pénible : l'esprit est le plaisant d'idée ; le comique est le plaisant moral ; la bouffonnerie est le plaisant matériel.

Donc, tout ce qui apportera une perturbation dans l'ordre physique, moral, rationnel, esthétique ou dans les ordres tout contingents de la coutume, du langage, de la mode, dans les habitudes individuelles de nos pensées, de nos imaginations, de nos sens, contient en soi tous les éléments nécessaires aux plaisants.

« *Mais quel est le savant, quel est le poète, quel est le génie qui sondera dans ses profondeurs ce mystère, que des désordres avérés produisent — en leur qualité même de désordres, des plaisirs esthétiques?*

« En attendant et tandis que, jetés dans le monde imparfait qui nous enveloppe et nous assujettit, nous sentons notre condition dépendante et que nous en souffrons, notre pensée s'efforce de dominer ces imperfections ; elles se montrent, il est vrai, presque aussi impuissantes à les détruire, souvent même à les comprendre, qu'elle est habile à les discerner, et elle ne sait guère, non plus, ou elle sait rarement, nous porter par cette vue vers le meilleur ; mais du moins elle réussit journellement à nous dédommager de quelques-unes de nos misères en nous y faisant trouver les jouissances du rire. »

*
* *

Tel est, résumé à grands traits, le travail de Philbert. Si nous lui avons accordé une place assez grande c'est que, par l'attention et le respect qu'il porte à son sujet, il a dit des choses définitives qu'on n'a fait que répéter après lui, sans d'ailleurs le citer jamais. Nous ne pensons pas qu'on

puisse mettre en lumière mieux qu'il ne l'a fait, certains aspects et certaines particularités du comique et de l'esprit.

Il resterait à apprécier, non plus les descriptions qui nous sont faites, mais les théories sur les origines du rire. Ici, il faut reconnaître que Philbert s'est contenté de peu et n'a pas creusé la matière. S'il est vrai que le plaisant réside dans une affirmation spécieuse immédiatement percée à jour, que de simples mensonges qui n'ont jamais fait rire personne devront désormais être qualifiés de comiques ! Même en admettant la théorie, déjà un peu différente, du désordre, où classera-t-on telle bévue, tel mot d'enfant, telle naïveté issue d'une candeur sans passion?

La vérité, c'est que Philbert a voulu surtout décrire les aspects du plaisant et constater des sources sans s'inquiéter de savoir si ces sources étaient seules et exclusives. Il s'est préoccupé de la condition *nécessaire* au comique et même sans se mettre martel en tête. Il n'arrive pas aisément à concilier la théorie du désordre et celle du spécieux qu'il affectionne tous deux ; c'est qu'il faudrait leur donner une commune mère — et cela, c'est plus difficile.

Lucien Fabre.

(A suivre.)

Janot-poète[1]

XI

Le songe ailé.

Janot devenait de jour en jour plus apte à saisir les grands poètes auxquels l'initiait, avec un amour digne de leur génie, son maître ès idées générales. Leurs œuvres donnaient une souplesse merveilleuse à son jeune esprit. Elles l'aidaient à pénétrer davantage dans les secrets de cette nature dont la beauté l'avait envahi dès l'enfance.

Et d'abord M. le curé en avait agi selon une grande sagesse. Avant que d'entreprendre, avec son élève, l'étude de quelques classiques qu'il lui avait révélés, Homère, Virgile, Ovide, Racine, La Fontaine, il l'avait élevé à la poésie qui est la source de toutes les autres. Janot aurait pu réciter par cœur bien des passages du Livre de Dieu, par exemple :

...Es-tu descendu jusqu'aux sources de la mer?...
...Es-tu entré dans les trésors de la neige?...
...Qui engendra les gouttes de rosée?...
...Est-ce toi qui serres les liens des Pléiades

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février, 1er mars 1928.

Ou pourrais-tu relâcher les chaînes d'Orion?
Est-ce toi qui fais lever les constellations en leur temps?
Qui conduis l'Ourse avec ses petits?
...Qui a donné l'intelligence au cœur de l'homme?
...Est-ce par ta sagesse que l'épervier prend son vol
Et déploie ses ailes vers le midi?

Toutes magnificences qui, reprises par M. Théodore Pain-Bénit, qui ne les avait certes pas ignorées, donnait prétexte en plein air à des cours de géologie, de météorologie, d'astronomie, de philosophie, de zoologie, les plus séduisants du monde.

— On a vraiment trop bafoué le système d'éducation de quelques romantiques ! En quoi, s'instruire, tout en cueillant des fraises sauvages et en écoutant le flageolet du pâtre, ce qui t'arrive avec moi, peut-il porter atteinte à l'intégrité de l'art, de la science ou de la vertu? Tel était le vœu de Bernardin de Saint-Pierre, que l'on utilisât sainement les récréations que Dieu nous a ménagées. Et n'eût-on pas mieux fait de mettre en pratique ce bon sens dont faisait preuve, en l'espèce, l'auteur de *Paul et Virginie*, que de s'obstiner à enseigner la jeunesse dans ces horribles prisons dont le meuble principal est un objet mortuaire : le tableau noir où se brisent les ossements de la craie? J'entends bien que l'on ne puisse vaquer toujours à l'école buissonnière, et que le *home* a du bon, mais que la salle d'étude s'ouvre alors, comme chez toi, sur un jardin, et se fasse l'écho de la voix de maîtres joyeux, et de chardonnerets, et non pas du nasillement sinistre de porteurs de férules !

Ainsi parlait le bon Théodore Pain-Bénit ; et, de même, la leçon continua d'être donnée, qui ne nuisit nullement au succès de Janot qui affronta la philosophie aussi bien qu'il avait fait la rhétorique l'année précédente. Il est vrai qu'il eut la chance de tomber sur un examinateur qui, pour être un vieillard, n'eut pas l'air moins distrait ni moins favorable que l'avait été M. Le Chouant de la Socière, mais pour d'autres motifs. Ce pédagogue venait d'être assuré tout à l'heure de sa promotion à l'ordre de la Légion d'honneur, à l'âge de soixante-neuf ans, alors qu'il en briguait le ruban depuis un quart de siècle. Aussi, ayant interrogé Janot sur l'impératif catégorique, il se déclara fort satisfait de la réponse, fit dévier la conversation sur les agréments de la campagne que le candidat lui dit habiter. Il conta que, tout jeune, il avait chassé la caille dans les environs de

Pau où « elles aiment de faire la sieste dans les champs de maïs, sous les feuilles des citrouilles. »

— La citrouille, mêlée au riz, est un bon rafraîchissant, prononça-t-il d'un air de gaga doux, en pointant un *très bien* sur sa feuille de note, en face du nom de Janot.

Celui-ci désormais était sacré plus qu'humaniste, à la large satisfaction tout d'abord de M. Pain-Bénit qui l'avait accompagné. Jean de Pèes s'était trouvé retenu par une indisposition de la grand'-mère d'Isturitz. Le bachelier se dispensa d'une visite à la parenté bordelaise, mais il remonta en hirondelle la Garonne jusqu'à Lormont. Son maître se souvint à propos d'avoir connu, à Paris, un officier de la marine marchande, natif de ce village aussi escarpé que pittoresque. M. Pain-Bénit cita deux vers qu'il avait retenus d'un poème que ce navigateur avait dédié à sa fiancée :

Laure, je donnerais pour un baiser de toi
Jusques au manuel du jeune capitaine.

— J'avais bien ri en moi-même, dit M. Pain-Bénit à Janot, de cette déclaration. Elle m'avait paru bien naïve à l'époque lointaine où le pauvre homme me la fit connaître. Car, enfin, qu'est-ce que l'offre d'un manuel des longitudes au regard de tous les trésors qu'ont offerts aux mortelles tant de mortels, trésors si nombreux que la terre et les cieux ne suffiraient point à les contenir? Mais j'ai compris, en avançant en âge, que même un si petit don n'est point à dédaigner, si l'on tient compte de toutes les cornes d'abondance que des soupirants ont promises et qu'ils n'ont point tenues. Vraiment le barême d'un pilotin, ne coûtât-il que quinze sous, n'est-il d'une valeur infiniment supérieure, s'il est la pierre de touche d'un amour candide et sincère, à ce domaine de soixante millions que s'était constitué en dot un prince de la finance, et qui n'existe pas?

Toujours judicieux, M. Théodore Pain-Bénit, dans ses moindres anecdotes, qu'il narrait au fur et à mesure qu'un souvenir se présentait, issu de n'importe qui, de n'importe quoi, de n'importe où! Encore le même système d'éducation, allant de la boule terrestre à la Chine ; de la Chine à Rosario ; de la perdrix aux dieux de l'Hellade et, de Lormont, au manuel du jeune capitaine.

Jean de Pèes avait bien recommandé à M. Pain-Bénit de profiter le plus possible du temps qu'ils passeraient à Bordeaux, lui et Janot.

Et, à cet effet, il lui avait remis un portefeuille s'ouvrant sur un large crédit. Le brave homme n'en abusa point, mais jugea, quand la « mention » fut proclamée, qu'il fallait traiter le lauréat en conséquence. Ils entendirent la messe à la cathédrale ; allèrent voir au musée l'un des plus beaux Corot du monde, qui donna à Janot le frisson même d'une plongée dans la Charmeuse. Ils s'attardèrent aux collections d'histoire naturelle du Jardin-Public, dont s'aviva la verve du vieux colonial, trouvant là prétexte à mille leçons de choses.

Ils prenaient leurs repas dans le restaurant d'un hôtel pyrénéen où ils étaient descendus, et dont la clientèle était surtout de vieilles dames comme il faut et de retraités. Mais, un soir, M. Pain-Bénit, qui jamais ne négligeait le point de vue éducatif, conduisit son élève dans l'une de ces brasseries du genre de celles que, forcément, il avait parfois fréquentées du temps de son austère jeunesse à la capitale. Il était assez tard, près d'onze heures. Des étudiants y menaient grand tapage, se distrayant avec deux femmes dont l'une était affalée sur un sopha rapé, soûle comme une grive. L'autre levait si haut la jambe en dansant que Janot n'en put croire ses yeux. Elle mit fin à son cancan lorsqu'elle vit entrer un vieillard qui ne parut point charmé de la rencontrer en aussi jeune et joyeuse compagnie. Elle le calma, lui passant la main sur l'échine, cependant que les autres s'esclaffaient en sourdine. Assise à son côté, elle lui faisait avaler de petits bouchées de fruits. Il se laissait faire si bien qu'elle s'amusa, sans qu'il s'en aperçût, à lui placer entre les gencives une lanière de peau de banane, et l'on eût dit d'un chien tirant la langue au cours d'une crise de jaunisse.

Tout en réglant le serveur, M. Pain-Bénit lui demanda qui pouvait bien être ce fantoche gâteux. Il s'entendit répondre :

— Le Ministre !

Ils allèrent, un jeudi, au théâtre. Janot dut, à la lettre, mordre son pouce pour ne pas y dormir. Son impression, qui résista dans la suite, fut d'une feuille de papier d'étain qui enveloppe le chocolat : sans doute fût-ce l'éclat mat des casques et cuirasses dont on avait affublé les acteurs, et la teinte marron d'un maillot qu'avait enfilé une pauvre figurante enceinte qui, ainsi dévoilée, prenait la forme d'un têtard.

— Quelle misère ! prononça M. Théodore Pain-Bénit : on ne respecte même plus l'enfant qui n'est pas né.

*
* *

Les deux amis rentrèrent au village où ils furent accueillis comme on pense. Mais l'état de l'aïeule s'était aggravé. Elle mourut peu de jours après. Janot en eut un gros chagrin. Tous les Espagnols assistèrent aux obsèques.

A la suite, Janot éprouvé par quelques insomnies, M. Règletout l'engagea de reprendre ses chevauchées qu'il avait quelque peu interrompues. Il n'osa lui prescrire sangsues ni thériaque, à l'égard desquelles sa foi faiblissait à mesure qu'il se rapprochait des croyances d'un être qui lui paraissait plus qu'un homme : M. Théodore Pain-Bénit.

N'advenait-il, maintenant, que celui-ci donnât au docteur « des leçons de Dieu », si je peux dire, tous deux assis sur un banc, dans une ombre éblouie par l'or de tournesols géants et par des roses. Sur l'une de celles-ci, tandis qu'ils devisaient, une mouche à miel s'étant posée, M. Pain-Bénit dit à M. Alphonse Règletout :

— Voici l'abeille qui s'est posée sur les lèvres de Platon ; elle ne composait alors qu'un miel butiné sur des fleurs de givre, sur des pensées cristallisées, et qui ne nourrissaient pas. Mais la voici posée sur les lèvres mêmes d'une rose qui, nous apprend Dante, est l'image du Paradis.

*
* *

Janot reprit ses courses sur Pégase et en profita pour revoir souvent Sabala. Au cours de l'une de ses promenades, ne l'ayant point trouvée dans sa hutte, il gara son cheval non loin de l'enclos et s'endormit sous un chêne. Son sommeil fut bercé par le ronflement croissant et décroissant d'une batteuse, et il eut le songe que voici :

Sur le calme gazon du bois, la perdrix de Sabala courait très vite, incurvée et pointue, et elle vint se blottir un instant sur son cœur. Puis il vit le lièvre qui luttait de vitesse avec la tortue, mais, comme celle-ci allait l'emporter, au moment qu'elle allait atteindre le but il bondit sur sa carapace et ce fut lui qui, tendant le col et l'oreille en avant, le toucha. Cependant son poney s'était détaché. Il s'approcha de lui qui monta dessus. Et aussitôt Pégase déploya ses ailes qu'il avait jusque-là cachées à son maître. C'étaient des ailes d'alouette, fines, longues, nerveuses, vibrantes, mélodieuses, encore

tout argentées d'une rosée qui avait résisté au soleil de midi. Avec son cavalier, il s'envola, prit garde de ne se point heurter contre les arbres. Dans le creux de l'un d'eux, une chouette fixait de ses yeux ronds l'essor poétique, sans marquer davantage de surprise que s'il se fût agi du fait le plus ordinaire du monde. Les cigales se turent l'une après l'autre, comme des étincelles s'éteignent dans un crépitement, puis reprirent, en se rallumant de même, quand Janot et Pégase eurent franchi les dômes bourdonnants. Quelques écureuils apeurés, qui s'étaient aplatis aux branches qu'ils moulaient comme des mousses rousses, se laissèrent bondir. Janot, maintenant, distinguait la rivière la Charmeuse au milieu de laquelle flottait, telle qu'une grosse rose épanouie, Rosario. D'un coup de rêne il voulut faire baisser Pégase qui résistait, essayant de gagner en hauteur. L'autre ne cédait pas. Le poète sanglota de dépit. Alors, l'entendant, le cheval qui l'aimait se rendit à regret, baissa, rasa les sillons, vint au-dessus de l'eau de telle manière que Janot pût prendre la main qu'à la dérive la jeune fille lui tendait.

Mais, cette main, il la manqua parce qu'elle n'était pas fidèle... pas fidèle, répéta je ne sais quel écho de rêve. Et il se réveilla en sursaut.

Il n'avait point bougé de place, et Pégase pas davantage de l'enclos. Réellement la perdrix s'était endormie sur son cœur. Et Sabala, revenue, le veillait à travers les larmes d'un sourire.

XII

De la mort et de la politique.

Alphonse Règletout avait reçu en toute connaissance, et en bonne et due forme, de M. le curé, les derniers sacrements. Des crises de suffocation, de l'enflure et de poignantes douleurs, l'avaient informé sur un mal dont il avait fait confirmer le diagnostic par l'un de ses jeunes confrères. En ce moment il se recueillait, heureux de la seule présence à son chevet de son cher Théodore Pain-Bénit. Un léger grattement à la porte fit comprendre que Mahom, l'ouistiti, sollicitait pour qu'on lui ouvrît :

— Bonne bestiole ! murmura son maître en le voyant s'élancer sur le couvre-pieds, se rapprocher de lui, le fixer de ses yeux de

framboise jaune aux paupières violettes et papillotantes, malaxer avec ses gencives, garder cet air soucieux qui jamais ne se déride. Je vous le lègue !

— Comment donc ! mon cher docteur. Nous n'en sommes pas au dernier chapitre ! Et il se peut que vous et moi nous enterrions Mahom.

— Je vous le lègue, appuya M. Règletout ; et, avec lui, une partie de ma fortune mobilière, et l'usufruit de cette maison qui sera plus tard dévolue à Janot pour qu'il l'affecte à quelque œuvre. Je lui donne aussi mes champs.

M. Pain-Bénit essuyait une larme.

— Ne pleurez pas ; n'avez-vous pas ouvert mon cœur à la divine joie?

Telle fut la dernière phrase du docteur Alphonse Règletout.

En silence M. Pain-Bénit s'agenouilla. Dans la chambre ancienne, bleue comme la couverture de lit, le spectacle, s'il n'avait été si touchant, eût prêté à sourire : la clarté d'onze heures ourlait d'azur des sangsues qui adhéraient au bocal d'eau limpide, posé près de la fenêtre sur la commode Empire, cependant qu'au milieu de pommes jaunes, rangées dans un compotier placé là pour que leur arome se répandît par la chambre, Mahom venait de se jucher assis à la mode arabe.

* * *

Le docteur fut regretté de tous. On ne sut bien qu'après sa mort à quel point il avait été généreux pour les villageois, encore qu'il les soignât en bougonnant, leur reprochant leurs crânes étroits, leur ignorance, leur avarice, et ce qu'il avait longtemps appelé « leurs superstitions religieuses. »

Il est vrai qu'en cette matière il s'était complètement retourné depuis que M. Pain-Bénit avait pris sur lui l'ascendant que l'on sait. Certes, pas plus que le docteur Faust il n'eût pu faire la balance de ses cures et de ses insuccès, de Dieu seul connus, mais nous avons dit qu'à mesure qu'il entrait dans la pratique des remèdes spirituels, la thériaque et les hirudinées lui paraissaient moins efficaces. L'habitude, et un reste de confiance il est vrai, lui avaient fait entretenir dans sa chambre les petits vampires sans ailes pour le cas où l'apoplexie l'eût frappé. On ne les avait délogés quelques instants que

pour la venue du curé. Le ciel ne permit point que Règletout fût atteint du mal qui nécessite une saignée. On n'utilisa pour lui que la digitale aux cloches d'aurore, dont M. Pain-Bénit lui apprit qu'elle est vulgairement appelée : gant-de-Notre-Dame.

M. le curé, avec Jean de Pèes et les autres notables, s'employèrent à donner aux obsèques d'Alphonse Règletout une pompe qui témoignât non seulement de la haute charité qu'il avait pratiquée avant même sa conversion, mais d'un esprit original qui avait donné, en évoluant, la preuve de sa sincérité. Ce fut M. Théodore Pain-Bénit qui développa ces deux points avec intelligence et cœur, au cimetière.

— Nous avons, prononça-t-il, admiré dans cet ami le travail héroïque par lequel l'homme, né en France de la révolution, se délie et se transforme au souffle de la grâce qui semble se répandre, de nos jours, plutôt sur une élite. L'ébullition cérébrale, provoquée par les flammes de ces alchimistes de la pensée que furent les adeptes de l'Encyclopédie, ne fut pas sans quelque noblesse, et Alphonse Règletout épousa tout d'abord leurs tendances, conservées chez les devins de village et dans l'Université. Celui que l'on appelle aujourd'hui, non sans quelque mépris, « intellectuel ou primaire » n'est, à tout prendre, que le descendant d'une aristocratie qui se passionna pour l'automate de Vaucanson et la pluralité des mondes habités. Par un effet de réaction assez naturel, le plat positivisme succéda à cette idéologie, comme il arrive au baromètre, avant qu'il s'équilibre sur le beau temps, d'enregistrer des dépressions profondes, d'autant plus accusées que la hausse a été plus sensible. Mais nous voyons, pourtant issus de Comte, de Renan, de Taine, qui avaient cru ramener la partie au centre de l'échiquier et faire mat Dieu même, les Pasteur, les Brunetière, les Bourget, tant d'autres, relever les erreurs de leurs maîtres immédiats, ranimer la raison ruinée par le scrupule, opposer au « simulacre hallucinatoire » le fait de leur propre existence et, à l'instar des rustauds demeurés sains, proclamer qu'un chat est un chat et que l'on ne se crée pas soi-même.

Admirons, messieurs, ce rétablissement opéré par les modernes que je cite, et dont fut, sur le tard, mais combien vigoureux encore d'esprit, le docteur Alphonse Règletout. Comment, me demanderont quelques sceptiques, cette conversion s'est-elle opérée et pourquoi ce privilège qui tendrait à prouver que le ciel fait acception de personnes? Mes chers amis, elle fut préparée par une bonté peu com-

mune, cachée sous une rudesse que rachetèrent les humiliations qu'elle lui valut ; par les pièces d'or et d'argent qu'il laissa au chevet des malades ; par sa dignité morale ; par une pure solitude où il entra pour ne pas faillir au serment qu'il avait fait au lit de mort d'une fiancée ; par son désir passionné de voir professer dignement la médecine. Que si quelques-uns de ses collègues parfois critiquèrent sa dilection pour des médicaments surannés, thériaque, sangsues, pensent-ils que leurs drogues actuelles ne seront pas détrônées par d'autres qui céderont à leur tour à des caprices nouveaux? J'ai cru devoir, même dans un lieu si sacré, entrer dans ces quelques détails philosophiques et scientifiques, parce qu'il est temps de rendre justice à une chère mémoire, autour de cette tombe où nous ne voyons point de hauts personnages officiels, qu'il a bien valus, mais des gens affligés ; ni vains hochets dont la vanité se décore et trafique trop souvent : mais la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le monde ne veut point parce qu'elle se porte sur l'épaule, et non à la boutonnière.

Dans ce jardin des morts, M. Théodore Pain-Bénit, aussi bien qu'il l'eût obtenu dans celui des vivants, venait de remporter, sans y chercher, par sa parole originale, les suffrages mêmes de ceux qui ne purent le suivre tout le temps sur un mode aussi élevé. Quelle substantielle leçon pour Janot que cette oraison funèbre que reproduisit le *Messager de Bayonne!* Il fut, une fois de plus, fier de son maître en apprenant que M. Verdier-Lorion, membre de l'Institut, deux fois ancien président du Sénat, d'une nuance quelque peu changeante, en ce moment hostile à un ministère qui semblait vouloir l'évincer, en villégiature à Biarritz, avait fait connaître au directeur du *Messager de Bayonne* que les paroles imprimées, de M. Pain-Bénit, constituaient le plus véridique document d'histoire contemporaine. La rédaction transmit l'éloge à M. Pain-Bénit. Celui-ci répondit par un mot aimable, si bien que l'autre surenchérit, et demanda à l'auteur, puisque la distance qui les séparait était faible, de l'admettre à lui rendre visite et prendre son repas à la fortune du pot. M. Verdier-Lorion ne pouvait deviner que M. Théodore Pain-Bénit vivait seul, sans faste, ni réception même modeste, en un pavillon à lui prêté. Mais Jean de Pèes, tenu au courant, ne souffrit point qu'un personnage dont le nom avait été mis en avant pour la conduite suprême de l'État, reçût contre-ordre.

Ce fut donc chez le père de Janot que M. Pain-Bénit accueillit son admirateur, ce qui n'alla point sans un certain décorum.

Ce Verdier-Lorion était un vieux renard, quasi ruiné, qui se livrait à ce jeu de se faire prier à déjeuner, ou à dîner, quand il ne s'imposait pas à eux, par des provinciaux qu'il guettait dans les « feuilles locales », pour les féliciter de leurs articles, si négligeables fussent-ils. Le moindre entrefilet lui suffisait pour prendre contact et prétexte d'aller piquer une assiette. D'ailleurs M. Pain-Bénit, dont la naïveté délicieuse rejoignait la psychologie la plus aiguë, ne pouvait que se tenir sur ses gardes à l'endroit d'un caméléon.

— Tu vas prendre, dit-il à son élève, ta première leçon de politique, en écoutant l'un des puissants de ce monde, appelé longtemps à présider toutes les cérémonies, constellé de tous les ordres. Bref, un homme qui a failli diriger le char de la France.

En fait de char présidentiel, Jean de Pèes s'était contenté d'en voyer son plus bel attelage à la station du chemin de fer, Verdier-Lorion ayant jugé pour lui plus économique de demander qu'on vînt à sa rencontre. Il craignait de ne point trouver une voiture.

A peine à table, y voyant le curé, Verdier-Lorion commença de s'indigner contre le renvoi des Congrégations — bien qu'il les eût mises naguère à la porte. Et, grasseyant un peu, faisant la chattemite en s'adressant à la maîtresse de céans, qu'il soupçonnait à bon droit d'être la plus farouche des catholiques :

— Charmante madame, il faut toujours en revenir au respect de toutes les croyances. Mes grand'mères sont mortes comme des saintes ; ma mère a fini comme une sainte ; mon père a voulu entrer dans les ordres ; Mme Verdier-Lorion, qui m'eût accompagné si elle n'avait eu rendez-vous aujourd'hui avec les Petites Sœurs des Pauvres, est une sainte.

Comme il surprenait quelque étonnement dans le regard de M. Pain-Bénit, il ajouta, après avoir avalé une grosse truffe qui avait roulé d'une timbale :

— *Mea culpa; mea culpa;* que je revienne ici deux ou trois fois, et je suis sur le chemin de Damas !

— Vous êtes chez vous, prononça Jean de Pèes dont la pomme d'Adam faisait saillie au-dessus de son faux col.

— Vraiment, ce vin est du terroir? Une merveille !

Et, après une pleine rasade :

— J'en reprendrai. Un peu plus de pain, je vous prie? Pousserai-

je l'indiscrétion jusqu'à vous redemander de la palombe? Quelles rôties ! Quelle gradation dans l'épice ! Mon régime est soumis à une rude épreuve lorsque je me trouve parmi des Basques, heureux que l'on fasse appel à leur munificente hospitalité.

Avec réserve, M. Pain-Bénit pressentit Verdier-Lorion sur les grands problèmes de l'équilibre mondial.

— Nous voici dans une ère de pacification, répondit l'ancien diplomate ; l'Allemagne ne demande qu'à composer avec nous. L'Alsace et la Lorraine lui sont à charge. Nous sommes sûrs de la Russie. Les États-Unis d'Amérique, le cas échéant, seraient d'accord avec le Japon et l'Angleterre contre l'Autriche qui s'unirait à nous, de concert avec la Suède, le Danemark et l'Italie. Et c'est la Chine à la fin qui nous apporterait un appoint qui nous donnerait la plus grande victoire juridique des temps modernes.

M. Pain-Bénit n'écoutait pas sans stupeur toutes ces insanités débitées au hasard de la fourchette sur les destinées des peuples. Mais quel que fût son étonnement, il savait depuis longtemps, par expérience, que les hommes soi-disant les plus qualifiés, accrédités, ceux qui tiennent entre leurs mains le sort de l'humanité, qui, demain peut-être, prendront l'initiative de la guerre ne sont ni plus ni moins informés que ne venait de le montrer, à cette heure, Verdier-Lorion. Mais il suffit, pour qu'ils conservent leur prestige et leur haute situation, qu'ils accumulent au hasard les noms des États, les opposant les uns aux autres ou les unissant, ou les isolant, sans aucune raison profonde, mais d'après de petits faits enregistrés et déformés par la presse, quand elle ne les invente pas de toutes pièces. Leur cervelle devient alors un casse-tête chinois, auquel ils jouent les yeux fermés.

Cette prophétie à la fin porta sur la Pologne. Désertant le cœur même des conflits et des ententes, Verdier-Lorion s'étendit sur les mœurs des Polonais, leur esprit de famille, leurs tendances autonomistes, leur alimentation, fuyant, par ce hors-d'œuvre, les questions parfois trop serrées de M. Pain-Bénit. L'oraison funèbre prononcée sur le tombeau d'Alphonse Règletout, laquelle était cependant le prétexte de ce somptueux déjeuner, ne fut pas mise en cause davantage — car, à vrai dire, le diplomate y avait peu ressongé. L'essentiel était, pour lui, d'obtenir quelque profit de son auteur. La causerie continuait, moins technique à présent, Verdier-Lorion s'extasiant sur un nouveau vin :

— Je n'ai vraiment, déclarait-il, abordé une telle cave que chez mon ami l'amiral de La Roche-Jaunet !

A ce nom, Jean de Pèes et Janot évoquèrent l'extravagant loup de mer qu'ils avaient rencontré chez leurs cousins à Bordeaux, et qui avait provoqué cet incident d'opéra-bouffe grâce auquel, sur le terrain, la duchesse de Quibilo s'était substituée à son mulâtre de mari.

— J'ai dîné avec l'amiral, fit Jean de Pèes.

— Il ne tiendra qu'à vous, monsieur, de vous procurer à bon compte, par mon entremise, une belle pièce de son *vin de la Comète*.

Jean de Pèes, qui ne répugnait point à montrer qu'un homme de sa situation a le geste facile, acquiesça. On s'en fut dans le parc fumer et prendre des liqueurs. Avant de s'en aller, Verdier-Lorion prit à part Jean de Pèes pour le prier de lui avancer la somme à valoir sur une barrique de l'amiral. Il s'agissait de quatre mille francs que Jean de Pèes prit dans son portefeuille et qu'il lui tendit, le cigare aux lèvres.

Deux mois après, le vin arriva. Il était exécrable.

XIII

Elle tricote de la laine...

Par testament authentique, M. Alphonse Règletout instituait Jean de Pèes son légataire universel. Il laissait à M. Pain-Bénit, comme il le lui avait annoncé à son lit de mort, des titres qui lui assuraient par eux seuls du bien-être, et l'usufruit de sa maison avec la charge de prendre soin de sa bonne Gracieuse et du singe. Jean de Pèes, ayant compris qu'il en coûterait à M. Pain-Bénit de déserter le pavillon où il l'avait logé, l'engagea à le conserver comme cabinet de travail et bibliothèque pour lui et Janot, mais de se mettre plus à l'aise pour vivre dans les appartements du docteur. Ainsi fut fait. M. Pain-Bénit n'en revenait pas d'hériter à son âge.

* * *

Deux calmes années s'écoulèrent sans que l'on eût à enregistrer d'autres décès que du ouistiti, et de quelques hôtes de la ménagerie

rapportée de Bordeaux. Mahom mourut accidentellement. Rendu fou furieux par une guêpe qui l'avait piqué, il la poursuivit jusque dans la cuisine de Gracieuse qui arrosait son rôti, et il alla tomber dans la lèchefrite emplie de graisse bouillante. Il fut enterré dans l'enclos où Alphonse Règletout allait méditer souvent. Et M. Pain-Bénit lui consacra le quatrain suivant, gravé sur une jolie pierre tumulaire :

Ci-gît l'ouistiti Mahom.
S'il ne fut l'ancêtre de l'homme,
Il naquit au pays du rhum :
C'est un titre d'esprit en somme.

Tout le monde sourit de cet à-propos, bien qu'au premier moment l'on eût éprouvé quelque tristesse de cette issue, à cause du souvenir du premier maître. Mais, avec raison, le professeur d'idées générales pensait qu'il ne faut pas, comme certains font, prodiguer ses regrets aux macaques lorsqu'il y a tant d'hommes à plaindre.

Jusqu'à ce que Janot fût appelé sous les drapeaux il ne fit, sans autre but d'examen, que de profiter des incomparables leçons que continua de lui prodiguer M. Pain-Bénit. Ce fut le temps le plus doux de sa vie. Le maître, bien qu'il comptât soixante-quatorze ans, était alerte. Il accompagnait souvent, par monts et par vaux, son élève, à moins que celui-ci ne se livrât à l'équitation.

Ils naviguaient ensemble sur la Charmeuse. Ils se rendaient chez Sabala dont Jean de Pèes avait fait réparer la masure sans enlever au pittoresque. Chaque visite qu'ils rendaient à la vieille femme était toujours enveloppée de cette atmosphère mystérieuse qu'ils ressentaient étrangement et qui, sur l'imagination de Janot, avait réagi parfois de telle sorte que des visions s'étaient dressées devant lui avec une magnificence et une vie troublantes. Tout poète les connaît bien, dont le génie éclate en rompant avec l'ordinaire et rude écorce des hommes.

Certes ! Celui qui est marqué du signe de la Lyre a vite fait de comprendre qu'il lui faut voiler avec soin ce qu'il éprouve, sous peine d'entrer avant l'âge dans cette voie de l'humiliation qu'avait ouverte à Janot, déjà, Rosario. Et à qui donc l'adolescent, devenu aujourd'hui un jeune homme, eût-il confié ses apparitions et ses voix des champs et des cavernes, dont Sabala était la magicienne, sinon à M. Pain-Bénit? Dans ce royaume interdit aux simples

humains. Janot voyait intimement se mêler à la réalité les plus beaux songes ; ce qu'il avait ouï dire et observé, à ce que lui avaient inspiré les grands poètes. Le vieil homme connaissait trop bien son élève, et il avait lui-même trop vibré à l'unisson jadis, quand les visions créoles flottaient autour des vanilleries et sur le bord des torrents, pour s'étonner de cette nature secrète où germaient les récoltes que la muse charge en chantant sur le char d'Apollon.

Et, selon une loi qui fait partie de ce système, ou de cette constellation, à mesure qu'il se perfectionnait dans la langue harmonieuse, et par un progrès si rapide que seuls le connaissent les initiés, la beauté apparaissait à Janot de plus en plus baignée dans une substance divine. Et il faisait moins de part à la baguette enchantée de Sabala, davantage aux forces et aux vertus que résume ce mot si expressif : l'œuvre.

Cette œuvre l'absorbait assez pour qu'il ne se fût même pas soucié de l'arrivée des Espagnols pour leur villégiature annuelle. Fait curieux, mais dont ne sera pas surpris l'un de ses frères, Janot, du jour où, dans ce songe ailé qui l'avait transporté, avait vu la rose lui manquer dans la main, tandis que le mot d'infidèle courait tel qu'un frisson sur les eaux, avait senti cet amour retomber comme une voile dans le calme. Le poète aime-t-il longtemps qui le trahit? Je ne le crois pas. C'est là peut-être la puissance du faible, mais souvent elle humilie Phryné par Xénocrate. Il advint même à Janot, un jour qu'il ramait solitaire, de passer devant le perron où, cette fois encore, la jeune fille semblait l'attendre. Il salua, mais sans ralentir, et fit de même au retour, sans plus.

Lorsque lui parvint l'avis qu'il lui fallait se rendre au conseil de revision, Janot n'en éprouva nul ennui. Il ne lui déplaisait pas d'aller se mêler au monde disparate des casernes. Il estimait que l'isolement où son père l'avait tenu, avec, il est vrai, des libertés, des distractions et des éducateurs rares, devait être rompu comme une glace trop prenante. M. Pain-Bénit félicita le futur soldat. Il aimait les militaires. Et ces vers amusants, de l'un de ses compatriotes, le chevalier Antoine de Bertin, lui remontant à la mémoire, il les récita devant Janot le jour que celui-ci fut déclaré bon pour le service :

Levons-nous, il est temps : qu'on apporte nos armes!
D'un large bouclier chargez mon faible bras!

Oui, j'abjure, ô Vénus, tes honteuses alarmes!
Amour, perfide amour, je renonce à tes charmes!
C'en est fait; l'honneur parle et je vole aux combats!

Dans la pensée de M. Pain-Bénit, Vénus était probablement Rosario.

Avant que Janot allât occuper son poste à la garnison de Pau, sa dernière promenade fut pour Sabala. M. Théodore Pain-Bénit l'accompagnait. Non moins singulière que les autres fut cette visite, plus encore peut-être, quoiqu'en apparence elle n'offrît rien aux yeux de Janot que de parfaitement naturel. Ce n'était plus du ressort de l'Olympe qu'un certain soir avait fait descendre dans la cabane le beau poème d'Ovide traduit par La Fontaine.

Une jeune fille était assise silencieuse en face de Sabala, assise également, et qui se taisait aussi. Elle était vêtue d'une modeste robe noire, d'un corsage orné d'une collerette blanche des plus simples. Sa coiffure, extrêmement ordonnée, mais sans aucune recherche, se composait de bandeaux lisses fort bruns, et d'un chignon à la mode d'alors. Ses yeux, d'une nuit profonde, semblaient n'avoir jamais reflété que l'étoile de la sagesse ; le front était pur, rond, noble, élevé ; l'ovale des joues plein, et assez coloré d'un sang vif ; l'oreille petite, à demi cachée par les cheveux ; le nez fort droit, la lèvre fine, le menton taillé comme une boule d'ivoire ; le cou ferme et bien dégagé du buste.

Ayant salué d'un simple mouvement de tête M. Pain-Bénit et Janot, elle continua de travailler à un ouvrage de laine cependant que Sabala, après avoir serré en souriant les mains des visiteurs, reprenait sa quenouille. Elle ne dit pas un mot de la jeune fille, et celle-ci n'ouvrit pas davantage les lèvres, éclairée de profil par le soleil qui s'abaissait derrière la colline.

M. Pain-Bénit et Janot s'en retournèrent, n'ayant échangé avec Sabala, au départ, que les phrases les plus quelconques, mais où elle n'oublia point de se montrer encore une fois reconnaissante. D'un commun accord, ils se turent durant tout le trajet, troublés sans savoir pourquoi par la personne qu'ils venaient de voir pour la première fois, et qui pourtant n'avait rien d'extraordinaire. Non, vraiment.

*
* *

Janot trouva plus dure qu'il ne l'aurait cru tout d'abord la vie de caserne, encore qu'il eût loué en ville une chambre où se délasser aux rares heures de loisir. Cette chambre avait vue sur les maisons encapuchonnées d'ardoises croulantes de la côte de La Fontaine. Il était souvent convié par les nombreuses relations que lui valait sa famille aussi considérée en Béarn qu'au pays basque. M. et Mme Jean de Pèes et M. Pain-Bénit le venaient voir assez souvent, et la mère et le vieux professeur essuyaient des larmes en le quittant. Il se rendait aussi, en congé, au village natal. Il fit connaissance, à Pau, d'un peintre un peu plus âgé que lui, et qui déjà laissait prévoir sa glorieuse destinée. Cette liaison fut confiante dès le début. Janot fit part à son ami de poésies qu'il n'avait guère cessé d'écrire depuis deux ans. Elles inspiraient au peintre l'admiration la plus sincère. Mais Janot, tout en se rendant compte de ses progrès, avouait qu'il ne sentait pas que fût encore au point un don d'expression qu'il croyait tout près de se traduire en lui.

Plus d'un an se passa ainsi.

Enfin, par un après-midi du début de l'automne, Janot ayant obtenu une permission de quarante-huit heures se trouvait dans la chambre d'une antique maison de la Vallée-Heureuse, à Gand, aux environs de Pau. Les maîtres en étaient un vieux garçon et une vieille fille, amis des Jean de Pèes, et qui le choyaient beaucoup et le laissaient libre. Il était assis devant une table et venait de cacheter une lettre à ses parents. Il fut soudain envahi, c'est le seul mot que l'on puisse employer. L'amour, ainsi qu'une rivière merveilleuse toute bordée de coudriers et d'aulnes, la Charmeuse peut-être, d'un élan, posséda son cœur. Et quel cœur ! ouvert à tous les rêves, à toutes les beautés. En même temps qu'il éprouvait ceci, dans un calme indicible lui apparaissait la jeune fille en deuil qu'il avait entrevue chez Sabala. Et il discernait que, par cette tranquille inspiration, par elle seulement, il pourrait se traduire, et se faire comprendre des jeunes hommes qui, comme lui, avaient soif de simplicité. Et, sous le souffle de je ne sais quelle aile intérieure qui passait avec continuité sur son âme, il écrivit ces vers qui furent les premiers qui le révélaient vraiment à lui-même :

Elle tricote de la laine et fait silence
Comme sa laine, et elle a bien plus de douceur
Que la laine et, sans doute, son calme cœur
Comme une rose auprès du puits noir se balance.

Sa robe est l'ombre des domaines d'autrefois
Avec de la lavande aux tables de toilette.
Elle s'en va cueillir de grandes-pâquerettes
Et, rêveuse, les effeuille du bout des doigts.

Elle va chez la vieille où la perdrix en boule
Tressaille ainsi qu'une eau qui court, tout en mêlant
Son rappel doux et triste à l'inquiet gloussement
Des poules de l'enclos au soleil qui se roulent.

Dans la chambre de la couleur de l'oiseau bleu
Où, tout petit, j'allais faire la lourde sieste,
A cette enfant si belle et grave et si modeste,
Je dirai : nous voici comme des fruits de Dieu.

Qu'il veuille nous bénir dans la même corbeille,
Devant l'autel rustique où penche un peu la croix,
Quand on entend l'enveloppante et sourde voix
Dont se berce l'église et que font les abeilles.

Je suis homme. Je veux à l'heure où le soir choit
Sur le gazon aussi finement que la cendre
Où nous retournerons, ô mon amie, entendre
Et voir mes beaux enfants qui sortiront de toi.

Non seulement Janot fit part de ces vers au peintre qui les écouta avec un respect recueilli, une tendre émotion que lui donnait une harmonie dont il saisissait l'humble et déconcertante nouveauté, mais il les recopia avec grand soin pour les adresser à M. Pain-Bénit, le priant bien de les conserver pour lui seul, de crainte, écrivait-il, « que l'on ne sourie de moi ». Le vieillard crut devoir rompre un peu plus tard la consigne, mais se contenta pour l'instant d'exprimer à Janot son enthousiasme au cours d'une longue lettre :

« Tu es toi, lui disait-il entre autres choses, tu es toi. Tu as compris ce que nous n'avions pas compris. Chacun de tes mots se moule au entiment, à la pensée et à l'image, parce que tu retrouves dans les

profondeurs de toi-même le génie qui illumine l'obscur abîme autour de lui. Notre siècle avait pensé, et moi avec lui, qu'il faut plonger le rameau de Dodone dans la source harmonieuse pour qu'il s'y revête d'éblouissants cristaux. Erreur ! Par ce seul poème tu nous démontres, clair comme le jour, que la vérité toute nue est plus belle que tout, et que ce rameau, au contraire, c'est à nous de le débarrasser de tout ce qui n'est pas lui et qui le stérilise.

« Inutile de te dire que j'ai reconnu, dans l'héroïne qui t'a révélé à toi-même, la figure silencieuse et grave qui s'est un instant détachée pour nous de l'ombre de la hutte de Sabala :

Elle tricote de la laine...

XIV

La visite opportune de la folie et de la sagesse.

Par un bel après-midi de mai 1911, trois semaines après les fêtes pascales qu'il était allé passer au village afin de s'y mieux recueillir, Janot se trouvait dans son petit appartement à Pau. Il écrivait des vers comme il faisait volontiers sitôt que son service lui laissait quelque loisir. A ceux qu'avaient tant admiré le peintre et M. Pain-Bénit, il avait ajouté plusieurs de même sorte, qu'il leur avait aussi communiqués, et auxquels ils avaient sincèrement applaudi. Ce qui formait un ensemble d'une vingtaine de poèmes, tous discrètement mais exclusivement consacrés à la grave jeune fille en noir qu'il n'avait aperçue qu'une fois chez Sabala. Car bien qu'il eût, à plusieurs reprises, au cours de permissions, rendu visite à celle-ci qui l'avait reçu, à chaque fois, avec des caresses de grand'mère, il n'avait plus rencontré son inspiratrice. Et rien n'avait pu lui laisser soupçonner qui elle était. D'ailleurs la réserve qu'il avait apportée à ne pas interroger Sabala avait été aussi grande que la discrétion de celle-ci.

C'est pourquoi, en ce jour de mai, le jeune poète ne fut pas peu surpris de voir entrer, dans la chambre où il travaillait, cette enfant charmante de simplicité, qu'il reconnut aussitôt. Il en fut si ému qu'il demeura tout d'abord muet. Elle était accompagnée d'une dame

âgée, d'une rare distinction, vêtue à l'antique d'un superbe châle de l'Inde tombant en pointe sur une robe havane, un peu bombée. Elle était coiffée d'une gaie capote romantique ornée de claires roses. Tout autre femme, ainsi attifée, n'eût paru que ridicule, mais elle portait cette toilette avec une telle désinvolture, tant de chic et un si grand air, que Janot s'inclina très bas devant elle en lui offrant l'unique fauteuil qui était boiteux, ce dont il s'excusa. Mais comme elle s'était mise à rire franchement, jusqu'à ce qu'elle lui demandât s'il n'avait point souvenir du siège bien moins confortable qu'elle lui avait offert dans sa hutte, il reconnut Sabala. Mais quelle Sabala !

De plus en plus surpris, il continuait de se taire regardant tour à tour cette originale revenante et cette écolière de dix-huit ans, celle-ci portant, comme elle s'était montrée à lui la première fois, une robe austère, presque d'uniforme, un chapeau rond, des bas noirs, et des souliers sans luxe. Elle considérait aussi Janot si jeune, si pur, si beau. Et il eût fallu avoir bien peu d'expérience pour ne pas s'apercevoir qu'elle avait autant de goût pour lui, que lui pour elle. Rien n'est plus vrai, à la fleur de l'âge, que le vieux coup de foudre inattendu. Et celui-ci, à n'en pas douter, s'était produit peu de mois auparavant, dans la chaumière de Sabala, sans éclat, sans heurt, imprimant seulement des images, comme il arrive au tonnerre où il frappe : celle de Janot dans le cœur de Jeanne — car elle s'appelait Jeanne — et celle de Jeanne dans le cœur de Janot.

Celui-ci demanda à sa vieille amie, qui tenait ses mains pressées entre les siennes, quel bon vent les amenait toutes deux et si elles ne pouvaient dîner avec lui. Sabala ayant répondu en acceptant, et lui s'étant libéré d'un mot adressé à son colonel, il les conduisit au parc royal dont les pelouses s'émaillaient. Dans le haut, ils s'assirent un instant sur un banc de pierre. Les Pyrénées semblaient des iris glauques saupoudrés de pollen blanc. La promenade fut d'autant plus délicieuse que tout ce qui avait trait à l'amour était sous-entendu. Sabala guidait la conversation avec des liens de fleurs. Elle évoquait des souvenirs des bois et du village de Jean de Pèes ; elle parla de la famille de Janot, des amis, en particulier du curé et de M. Pain-Bénit : toutes choses et gens qui retenaient leurs deux cœurs.

Il fallut qu'elle lui apprît à quel pâtre elle avait confié ses bêtes de l'enclos, et surtout la perdrix, la tourterelle et la chèvre. Elle parla des visites que lui rendaient le vieux maître, plus nombreuses

depuis que l'élève les avait quittés. Ils lisaient ensemble les grands poètes anciens et modernes qu'elle goûtait tant, et dont elle prétendait continuer la race aussi bien que son Janot. Celui-ci, tant cette aventure lui paraissait tenir du rêve, se passa la main sur les yeux pour s'assurer qu'il n'allait point se réveiller. Mais la bien-aimée était là avec la fée, aussi réelle. Quand il s'inquiéta au sujet des chambres qu'il eût retenues si elles ne s'en étaient déjà procuré, Sabala lui répondit qu'elles étaient descendues, elle et Jeanne, dans un couvent où elles s'en iraient coucher. Était-ce un pensionnat de jeunes filles? Jeanne y faisait-elle ses études? Questions qu'il crut devoir ne point poser. Comme le soir fraîchissait, il les conduisit dans un petit hôtel basque, tout proche de son logis. Il prit, en passant, des œillets chez un fleuriste, et demanda à Sabala qui sourit s'il pouvait les offrir à la jeune fille qui en devint rose de plaisir. Celle-ci et Janot observaient chaque geste de leur accompagnatrice qui avait l'air d'une princesse. Qui donc, sans la connaître, eût soupçonné que cette femme, autour de laquelle pourtant persistait je ne sais quel air de sauvage forêt, avait longtemps passé, au pays de Jean de Pèes, pour une bohémienne et, bien pis, pour une sorcière jeteuse de mauvais sorts. A la manière dont se tenait la jeune fille, on jugeait d'une parfaite éducation. Mais elle apportait à chacun de ses mouvements je ne sais quel souci d'ordre, de correction, plutôt que d'élégance, qui laissait soupçonner qu'elle devait appartenir à une famille plus nombreuse que riche.

C'est au cours de la même soirée qui suivit ce dîner que, dans l'appartement où Janot les ramena pour leur offrir du thé, Sabala se recueillit longuement. Elle parut enfin s'éveiller d'un songe et s'exprima ainsi :

*
* *

— Il y a soixante-huit ans que j'ai vu le jour dans cette incomparable province dont la montagne bleue, couleur d'orage, entre insensiblement dans le golfe de Biscaye. Non loin d'Irun, sur une colline boisée où nous poursuivions, mes sœurs, mes frères et moi, les écureuils, s'élevait un château qu'avaient achevé de construire mes ancêtres français la même année où, dans l'île des Faisans, avait lieu la Conférence. Il faut vous expliquer, mes chers enfants, que notre éducation pencha toute de ce côté des Pyrénées ; que nos parents ne négligèrent rien pour nous entretenir, même en Espagne, dans la

langue et le goût de notre patrie. Mon arrière-grand-père avait épousé une Sévillane de noble sang, dont les portraits donnent à penser que je lui ressemble, car, au moral, je crois bien que seule ma sœur Gertrude en tenait, pour l'accent, le chocolat, les castagnettes et les courses de taureaux.

Dès mon âge le plus tendre, j'appris très facilement tout ce que l'on m'enseignait. Je voulus plus tard m'instruire dans le latin et le grec. Et, vite, je ressentis que ce qui me poussait ainsi vers les langues, même mortes, n'était que ma passion effrénée pour la poésie, le désir de découvrir de nouvelles, nobles et hautes œuvres. J'avais d'abord pris contact avec Cervantès, Calderon et plusieurs Français. Ensuite, ce fut l'anglais et Shakespeare et les Grecs. Je ne veux point soutenir que, de quinze à vingt-deux ans, il soit bon qu'une jeune fille se nourrisse presque exclusivement de lyrisme. Je n'eus heureusement jamais l'imprudence de suivre, en écrivant sur le sable, la trace des poètes. Mais ils finirent par me posséder à tel point que j'en suis, à l'heure actuelle, à peine exorcisée. J'avais une telle aptitude à me les assimiler que je m'amusais à jouer tantôt à la Grecque, tantôt à la Romaine, me vêtant et agissant selon les goûts du livre qui était ma fantaisie du moment.

Il y eut à cette fantaisie, ou à ces caprices, de gros inconvénients dans la suite, que vint aggraver, hélas ! une extraordinaire séduction que la Providence m'avait départie et que j'eusse mieux fait d'utiliser plus simplement. Mais allez donc donner du jugement à une fille qui, parce qu'elle venait de lire la fable du *Mulet se vantant de sa généalogie*, se présenta, un soir, chez le comte de Los Groños, dont la bêtise n'était pas moins douteuse que les titres, vêtue d'une peau d'âne et surchargée d'armoiries les plus fantaisistes ! C'était moi, à dix-huit ans.

Le malheur voulut que la société des hommes, fort nombreuse, trouvât la farce charmante, inouïe, digne de tous les superlatifs espagnols. On convainquit Los Groños de mon innocence. Et l'un des boute-en-train de la jeune aristocratie de la Navarre décida qu'il faudrait désormais s'adonner à ces passe-temps, et qu'il m'en fallait confier le choix et la direction. De là, de magnifiques et luxueux exercices dans les plus grandes villes de la péninsule, auxquels assista, en spectatrice, la famille royale elle-même. Encore si cet amusement n'avait pas franchi la montagne ! Mais voilà qu'un délicieux hidalgo et poète, le marquis de Calamares, qui avait une

sœur mariée dans l'un des plus beaux châteaux de Touraine, y transporte mon art, ou ma mascarade, et, peu après, moi avec ! On me fête ; on me loue ; les plus jolis garçons de France me poursuivent de leurs compliments, me supplient pour que je leur accorde des rôles. J'organise des tableaux vivants : tantôt c'est une idylle de Théocrite ; tantôt une chevauchée homérique où Nausicaa joue au ballon avec ses compagnes ; ou encore une métamorphose d'Ovide ; parfois un combat contre les Maures ; bref, mille insanités qui me font perdre la tête, bien après que la raison déjà s'en était allée.

La même joyeuse troupe qui, peut-être, y trouvait son compte, m'entraîne à Versailles, à Londres, à Berlin. Mais le pis est qu'en jouant une fois le *Curieux malavisé* avec le marquis de Calamares j'en tombai éperdument amoureuse. Il était fiancé. Sa fiancée se tue sur la seule rumeur que je devenais sa rivale. Elle morte, à son tour il se suicide et son père en fait autant. Du coup, je deviens trois fois folle. Ma famille essaye de m'enfermer. Elle comprend que c'est là mettre mes jours en danger. Cependant j'ai pris en horreur la maison natale. Les supplications des miens demeurent vaines. On me représente ma noble origine et mon incalculable fortune : Inutile ! *La Reine*, c'est ainsi que l'on m'appelait, se met à vaguer par monts et par vaux. Je suis désespérée. Je refuse tout secours. Errante, je viens dans ton pays, ô Janot ! Je le trouve d'une douceur ineffable, sous les ailes de ce vent du sud qui me rappelait une province malgré tout chère. De moins dénués que moi me cèdent la hutte que tu connais. Ma beauté, dans son plein, alarme et scandalise les villageois. Ma famille, qui me fait surveiller et voudrait me guérir, consulte les spécialistes les plus renommés. L'un d'eux, plus insensé que les autres, déclare que pour me ramener à la santé morale il n'est que de reprendre la suite des représentations que j'avais inaugurées, de les aller donner autour de ma chaumière ; de me dire que je suis, en effet, la Reine de la poésie que je voulais être, et qu'en moi coule le sang d'Homère. Et, tantôt au village, tantôt dans la forêt ou la grotte d'Isturitz, mes anciens compagnons viennent, à l'improviste, comme une troupe de comédiens en voyage, me surprendre, déguisés en Troyens ou en Spartiates et chargés de me ramener si possible aux miens. Je les regarde ; je prends, si jeune encore, quelque part à leurs ébats qui abasourdissent la population. Mais, quand ils s'en retournent, je me garde bien de les suivre. Et je me décide, lasse de tout, accablée de regrets, à ne plus être qu'une femme misérable,

qui a fait naufrage avec tous ses rêves, et qui devient la risée et la martyre des gamins. Ah! Quelle dure pénitence!

Que dire d'une longue et lamentable vie qui passa de l'ébène de mes cheveux à la neige d'à présent avec une incroyable rapidité? Je fus l'image de la Poésie elle-même, en butte à la cruauté des hommes, jusqu'au jour où je t'ai rencontré, ô mon doux Janot, ô fils que j'aurais voulu avoir si jamais j'avais été mère! Car tu m'es apparu tel que l'un de ma race; de cette race spirituelle que je ne renierai jamais et qui, après le culte de Dieu, est encore mon culte. Tu as désenchanté la vieille fée au bois dormant du philtre d'un enchantement sans contrôle. Et, de mon côté, lorsque je ressentais, par une singulière sympathie, que l'inspiration qui se peignait sur ton visage te pâlissait par trop, comme à la grotte d'Isturitz où tu rêvais tout éveillé, je m'efforçais de l'atténuer de crainte que l'équilibre ne fût rompu. Mais à présent, ô fils! il existe en toi, cet équilibre! Ton vieux maître m'a fait lire les vers que tu as composés sur cette enfant. Cette enfant, sais-tu qui elle est? Elle est celle que j'ai cherchée pour toi depuis que je te connais, que j'ai trouvée et qui est digne de toi. La poésie ne peut être heureuse en s'alliant à la poésie, car il lui faut, pour ne pas sombrer, la vie elle-même à côté, la vie toute simple. Il ne faut point que le poète et la poétesse mêlent leur sang. Non la poésie ne saurait être heureuse par la poésie. Elle ne peut l'être que par la sagesse. Et voici que tu l'épouses.

XV

Pourquoi pas?

Sabala avait rencontré Jeanne au cours d'une belle journée, de même qu'elle avait connu Janot. Et elle les aimait tous les deux, ne doutant pas que la Providence ne l'eût prise comme intermédiaire afin d'unir ces deux enfants privilégiés. Elle voyait en eux des vertus différentes, et, par cela même, capables de s'harmoniser : chez Janot, un cœur pareil au sien qui l'avait tant agitée au temps de sa jeunesse, et dont elle avait tant souffert pour ne l'avoir pas maîtrisé ; chez Jeanne, une sagesse intelligente, un calme, une humilité, une persévérance, un esprit de méthode, une tendresse grise mais dévouée jusqu'à la mort.

La vieille femme en avait agi avec prudence, ne les dévoilant point l'un à l'autre tout de suite, attendant quelque signe favorable. Et l'on sait que la rencontre s'était faite sans qu'on y cherchât lorsque, presque à la veille de son départ pour Pau, Janot s'était rendu chez elle avec M. Pain-Bénit.

Les parents de Jeanne, qui n'étaient pas de moindre maison que Jean de Pèes mais que leur médiocre fortune et leur dignité retenaient beaucoup chez eux, n'entretenaient point de relations, sinon pour de rares faire-part, avec leurs voisins. Ils habitaient une demeure un peu croulante, à grand toit d'ardoises, élevée seulement d'un étage, toute en longueur, avec en été, au bas du perron, de vertes caisses d'orangers en boule et des géraniums. Ils se trouvaient passablement écrasés par des charges de famille, leurs enfants jeunes encore, puisque Jeanne, l'aînée, ne comptait que dix-huit ans et achevait ses études à Saint-Maur de Pau.

* * *

Janot avait été libéré de son service militaire à la fin de septembre. Il était de retour dans son village au moment que les vacances de la Toussaint y ramenaient aussi Jeanne. Sabala et M. Pain-Bénit, qui étaient dans les confidences l'un de l'autre, et visaient au même but, s'entendirent pour ménager une nouvelle entrevue à Janot et à Jeanne. Celle-ci avait dit à ses parents la connaissance qu'elle avait faite de Sabala, et la sortie à Pau et la promenade au parc.

Par une veille de Toussaint, ils se présentèrent, en compagnie de Janot, chez les père et mère de Jeanne, qui portaient le nom de leur domaine : d'Amorotz. Les braves gens ne furent pas peu surpris de cette arrivée.

Jeanne était là, dans sa même simple robe, et chaussant les mêmes souliers un peu gros. Elle posa, quand elle aperçut Janot, une main sur son cœur qui battait. Elle ne sut faire autrement, malgré le contrôle qu'elle exerçait toujours sur elle-même.

Les figures des visiteurs étaient si avenantes qu'elles détendirent vite celles d'un couple qui s'attendait plutôt, quand on venait le voir, à l'annonce de choses fâcheuses : grêle, réparation d'une grange, mortalité du bétail, augmentation d'impôts. On se nomma de part et d'autre.

C'est alors que se joua une partie gagnée à l'avance par Sabala et

M. Pain-Bénit qui s'étaient ménagé les deux atouts les plus forts dont l'humanité dispose : la Fortune et l'Amour. L'Amour, oui. Mais quelle fortune? On va voir.

— Monsieur et Madame d'Amorotz, prononça nettement Sabala, je suis une amie, que vous ignorez presque totalement encore, de votre fille Jeanne dont je viens demander la main pour Janot de Pèes ici présent.

Cette déclaration, au moins singulière pour un début, mais lancée avec une absolue maîtrise, fut tout d'abord suivie de l'un de ces silences qui succèdent aux coups de foudre.

Enfin le pauvre M. d'Amorotz, dont un rhumatisme immobilisait la jambe, balbutia :

— Mais, madame, vous nous confondez ! Cette démarche est tout à fait en dehors de nos prévisions. Vous ne devez pas ignorer notre gêne. Je ne nie pas que les sentiments de M. Janot, qui doivent autoriser cette démarche inattendue, ne soient sincères, mais ni son père ni sa mère... Sachez, madame, que nous vivons ici très à l'écart. Certes, notre parenté nous a transmis une réputation intacte. Mais comment pensez-vous que M. et Mme Jean de Pèes, qui occupent une situation si prépondérante, puissent un seul instant penser à nous, jeter les yeux sur une jeune fille certes bien raisonnable mais qui...

— Monsieur, interrompit Théodore Pain-Bénit, en accompagnant sa phrase du sourire le plus entendu : Jeanne et Janot s'aiment, et ils en sont plus assurés que nous-mêmes.

— Qu'est-ce à dire? interrogea d'un air sévère M. d'Amorotz, ma fille se serait-elle permis sans notre assentiment?...

— C'est le ciel, cher monsieur, qui les fit se connaître et... Mme la marquise et moi.

— Des situations si... inégales, matériellement.

— Je rétablis l'équilibre, trancha Sabala. Mon notaire de Pau, M. Eusèbe Poutou, versera à Jeanne quatre millions de francs qui m'appartiennent, et que je ferai virer de Saint-Sébastien où j'ai ma fortune en banque. Les intérêts s'accumulent depuis de nombreuses années.

Du coup, M. et Mme d'Amorotz, et même M. Pain-Bénit, restèrent bouche bée. Seuls les deux enfants, dont les cœurs étaient dans la joie, trouvaient naturel, sans trop l'entendre, ce que Sabala venait de déclarer et qui pourtant semblait ressortir aux divagations d'une

folle, ou à quelque histoire à dormir debout. Néanmoins M. d'Amorotz, bien inspiré, ne douta point qu'il se trouvât en face d'un coup de dés prodigieux de la Fortune, et qu'il eût devant lui deux personnages dignes de toute considération et de toute créance.

Il conclut simplement, s'adressant à Sabala :

— Vous me confondez. Que Dieu se charge des miens et de moi-même !

Et il tendit la main à M. Pain-Bénit qui la prit avec effusion. Sa femme partageait son émoi et sa surprise. Mais le plus drôle fut, qu'ayant rapproché leurs chaises l'une de l'autre, Janot et Jeanne s'embrassaient tendrement, trouvant sans doute la chose la plus naturelle du monde, et que l'on s'aime quand on s'épouse. C'était, en somme, « le système Pain-Bénit ».

Lorsque Sabala, le professeur ès idées générales et Janot rentrèrent, déjà sonnait l'annonce de la Toussaint. Le jeune homme marchait en avant ; les deux vieillards côte à côte. Avec les arbres Dieu faisait de cette vigile un long chemin d'or dans le ciel.

M. Théodore Pain-Bénit, que les Jean de Pèes écoutaient comme un oracle, les instruisit lui-même de cette affaire dont ils n'avaient même pas eu le moindre écho. Toute l'histoire de Sabala, qu'il leur narra comme elle la lui avait contée en détails, leur parut un admirable roman. Et quand Jean de Pèes qui ne cessait jamais d'être, en même temps que le plus généreux, le plus avisé des hobereaux, entendit quelles dispositions Sabala avait prises en faveur de Jeanne qui n'eût d'elle-même apporté en dot que sa vertu et sa beauté, il prononça :

— Je l'ai toujours affirmé, à l'encontre du préjugé courant : il n'est point comme la race des poètes pour donner la preuve de l'esprit le plus pratique. Ils s'en tirent sur l'océan de la vie avec une coque de noix, là où d'autres échouent avec des caravelles.

*
* *

Le mariage fut célébré au mois de mai qui suivit.

Le domaine d'Amorotz s'emplit d'une joie qu'il n'avait plus connue depuis longtemps. Les petits frères et sœurs de Jeanne se virent enfin, tous ensemble, chaussés de bas neufs : car ils n'avaient fait jusque-là, par économie, que de se repasser, des plus grands

aux plus petits, des paires dont la nuance se délavait avec l'usage.

Le cortège se composa de toutes les personnes les plus honorables du pays. Sabala donnait le bras à M. Pain-Bénit. Le curé du village de Jean de Pèes reçut le consentement de Jeanne et de Janot, et il n'eut pas de peine, dans son allocution, à leur faire entendre les vérités de l'Évangile qui jamais un instant n'avaient été obscurcies dans leurs cœurs purs, prêts à refléter la lumière et le bonheur.

Lorsque, à la grande table dressée pour un repas à l'antique, on s'assit pour manger solidement, on s'aperçut de ce détail délicieux que la chèvre Amalthée et la perdrix avaient suivi le cortège et que, probablement, elles avaient assisté, dans un coin, à l'office religieux. Les petites sœurs de Jeanne s'en amusèrent comme des folles : non seulement enguirlandant de roses les cornes de la biquette, mais encore le col de la perdrix avec des fleurs de lilas piquées les unes dans les autres.

M. Théodore Pain-Bénit but au bonheur des époux. Il dit comprendre en ce jour quelle issue magnifique la Providence lui avait réservée :

— Je suis né, dit-il, au centre d'un saphir liquide où l'azur se condense ; de cet océan indien d'où jaillissent des étincelles d'oiseaux et de phosphore, comme de ce fleuve au bord duquel apparaît, à Dante, Béatrice. C'était une incomparable faveur déjà ! A peine un amour de prime jeunesse passa-t-il sur mon cœur comme une rosée dans le calme qui se reforme plus serein. En quoi regretterais-je ce mirage? La ruine tombe sur les planteurs dont était mon père? Quelle bénédiction ! Observant fidèlement les pratiques de la sainte religion, je ressens dans la médiocre et parcimonieuse nourriture d'un restaurant du quartier Latin le goût divin des sacrifices que nous valait, en nous dépossédant en toute justice, la libération des esclaves. Sincèrement, quand je les envisage dans leur nudité, mes taudis d'étudiant m'apparaissent maintenant transfigurés, ainsi que les antichambres du ciel. Car Dieu les habitait avec moi. La Providence ne m'a donné d'autre compagne qu'elle-même, et je ne me plains pas aujourd'hui — puisque mon plus cher vœu se réalise. Il m'est arrivé de pleurer en silence quand, en classe, je voyais les petits enfants souffrir. Cœur pusillanime ! s'écrieront des esprits forts. Il est possible. Mais j'ai ravalé mes larmes, et je les ai offertes au Père des pères qui me réservait cet ineffable moment où un fils et une fille bien-aimés,

Jeanne et Janot, me tombent du Paradis comme on assure aux enfants qu'ils viennent dans les choux.

Ce trésor ne m'est-il advenu par surcroît? Qu'envierais-je? Que demanderais-je de plus lorsque vous, marquise d'Aquaviva, il s'adressait à Sabala, vous m'avez honoré de l'enchantement de votre intelligence, de votre poésie et de vos vertus ; lorsque vous, monsieur et madame Jean de Pèes, vous êtes venus à moi, l'âme et la main largement ouvertes ; lorsque vous, monsieur le curé, vous m'avez encore une fois donné la preuve de la grandeur et du désintéressement du Clergé français ; lorsque le souvenir du cher M. Alphonse Règletout me tient encore par son originalité charmante et son caractère un peu frondeur. Nous sommes ici nombreux, et je sais que la joie de quelques-uns d'entre nous dépasse toute celle qu'ils ont pu éprouver jusqu'à présent. Voici ma coupe, Janot, aussi nette que celle que tu me tends. Nous raille qui voudra ! Les aigles aiment l'air vierge où ils entendent mieux ce rythme du monde que tu as si bien saisi dans ces poèmes qui font augurer de toi plus que je ne veux dire.

Ce discours fut prononcé avec une telle aisance, une telle maîtrise, tant de bonhomie, que le succès tourna à l'ovation. Le temps était limpide. On décida, vers la fin de l'après-midi, de se rendre à pied au village de Jean de Pèes pour voir les villageois danser sous les hêtres au son du chalumeau. On alla par couples conduits par le ménétrier. En passant devant le château des Espagnols, Janot qui, depuis un an, n'avait arrêté sa pensée sur Rosario, remarqua une grande affiche à caractères noirs, sur calicot blanc, fixée à la grille d'entrée. Il lut :

A vendre.

Il n'y eut jamais de nuit plus douce que celle qui suivit.

XVI

Pégase et la trompette de la Renommée.

En mars 1913, Marie de Pèes naquit, de Jeanne et de Janot. Et elle mourut deux mois après, ce qui fut leur première douleur. Ils s'embrassèrent dans la tristesse. Au mois de décembre de la même

année Janot, sur les instances de M. Pain-Bénit, s'occupa de recueillir et de faire éditer à peu d'exemplaires les poèmes que Jeanne lui avait inspirés. Ils furent accueillis à Paris avec ferveur par des esprits qui sont fidèles. Mais ce fut presque à l'insu de Janot et de M. Pain-Bénit que se dessina ce succès, car il ne déclencha aucun article. Et, loin de la capitale, n'y comptant aucune relation dans le monde, ils n'en pouvaient guère être informés. C'était néanmoins les premiers fondements d'une gloire un peu à l'ombre qui, d'elle-même, sans grands éclats, s'est imposée.

Au mois d'avril 1914, il vint à Janot et à Jeanne une autre petite fille, Madeleine, qui s'en alla au Ciel presque aussi vite que l'autre. Et Jeanne et Janot s'étreignirent, presque désespérés.

L'août suivant la guerre éclata. Janot regagna son poste de fantassin et, après quelques mois de front, il fut admis à entrer dans l'aviation, envoyé, pour s'instruire, au Pont-Long, près de Pau. Si rapproché qu'il fût, durant ce stage, de sa chère Jeanne, de ses père et mère, et de M. Pain-Bénit, les permissions étaient rares à ce moment et il ne tenait pas beaucoup à ce que l'on vînt le rejoindre à son centre, car, s'attendant d'un jour à l'autre à être rappelé dans une zone active, il n'aimait point de ces rapprochements qui ont le goût de la séparation. Il préférait les espacer le plus possible, malgré l'indissoluble attachement qu'il portait à Jeanne, et qu'elle lui rendait.

Cependant, par un jour de printemps 1915, pressentant que son séjour à Pau ne serait plus de longue durée, troublé dans son âme, il résolut d'affronter seul, et sans qu'aucun chez lui en dût être informé, un pèlerinage ailé qui le conduisît vite au-dessus du village de Jean de Pèes.

Avec l'assentiment de son commandant il choisit, pour accomplir ce vol, l'anniversaire de son mariage, encore qu'il eût fait ce sacrifice de ne point essayer d'atterrir. Le temps était radieux. Il s'éleva de la lande de Lescar. Il pointa vers le sud-ouest à deux heures. Sous lui la terre se balançait, telle qu'une tendre escarpolette. Il reconnut Artix, Lacq, Argagnon, Orthez, Escos, Labastide-Clairence. Maintenant les ailes de son appareil vibraient au-dessus du village de Jean de Pèes. Et il se mit à le survoler, décrivant une spire qui l'en rapprochait de plus en plus. Tel un milan qui veut passionnément ravir sa proie.

Qui pouvait soupçonner là que ce fût lui à cette heure? Tant

d'autres ronflements d'avions s'y entendaient souvent ! Et il avait déclaré aux siens, témérairement, qu'il ne viendrait jamais planer au-dessus d'eux. Jeanne et ses beaux-parents étaient dans le parc, en compagnie de M. Pain-Bénit. Ils épousaient le frémissement de l'oiseau dont ils ne distinguaient pas le maître, qui, peut-être, repéra leurs ombres bien-aimées.

Soudain Janot n'y tint plus et sanglota. En rasant une prairie il venait de reconnaître son doux compagnon d'enfance très âgé : Pégase qui, maintenant à la retraite, broutait l'herbe de ses dents usées. Sur son dos le soleil rongeait son poil jadis lustré. Janot obliqua en reprenant quelque altitude vers cette pauvre tache d'ombre qu'il soupçonnait d'être le bois où se trouvait la hutte de Sabala. Il revint sur lui-même. L'*Argo* dormait sur la Charmeuse. Il baissa. Il releva très bien le toit, en forme de grain de sel, du pavillon de M. Pain-Bénit. Et Pégase était là toujours qui, tout à coup, se mit à hennir en devinant son rival d'aujourd'hui, l'avion. Il leva vers son maître son œil attristé et splendide, que l'immense azur emplissait d'une lumière de deuil.

Il disait à Janot :

— Infidèle ! Que fais-tu? As-tu oublié nos courses sur les vallons bleus aimés des lièvres? Tu me délaisses peu à peu. Crois-tu que je n'ai pas un cœur qui souffre? Et, depuis cette maudite guerre, je n'ai même plus la joie de te voir revenir flatter distraitement mes flancs dépolis et ma crinière qui n'est plus luisante. O Janot ! La poésie endurcit-elle l'âme des poètes? Tu délaisses et dédaignes mes ailes d'alouette pour celles de cet autre Pégase effrayant que tu montes et dont le sinistre grondement ne rappelle en rien mon rire de jadis sur les haies. Il emplit de terreur le paysage. Les villageois le regardent planer en se signant. Est-il plus digne que moi de porter la lyre? Certes ! Je ne saurais me prévaloir d'origines illustres. Mes premiers souvenirs sont ma mère et une obscure étable où s'amoncelait du trèfle doux à mes naseaux. Je n ai pas entendu les dieux dans le fracas des cascades ; mais un filet d'eau me suffisait entre les populages ou les joncs que mon galop froissait aux rives de la Charmeuse.

Ainsi parlait, avec un langage fleuri, le Pégase de la paix, cependant que le Pégase de guerre, qui porte la foudre dans ses flancs, de même que le cheval de Troie abritant les archers, ne répondait que par un roulement d'orage, qui n'avait pas de sens et voilait à Janot les plaintes du poney.

Et un combat se livrait dans l'âme de Janot-poète : car, sitôt qu'il se rapprochait de la douce bête pour mieux l'entendre, la voix de celle-ci était couverte par celle du monstre. Et si, au contraire, il voulait faire monter celui-ci, pour mieux écouter l'autre, la distance éteignait les mots. Que faire, sinon de suppléer par l'imagination aux membres épars du discours du pauvre cheval :

...Je ne peux, poursuivait le compagnon des courses enfantines, je ne peux, ô Janot, te demander de déserter comme font ceux qui passent la frontière à Bidarray pour gagner l'Espagne où j'irais te rejoindre. Trop des miens sont tombés sur les champs de bataille français pour que je ne sois point avec tous ces petits soldats dont tu es aujourd'hui. Mais qu'avais-tu besoin d'enfourcher ce dada stupide, ce Pégase sans cervelle et sans cœur, qui ne connaîtra jamais ni ta femme, ni tes père et mère, ni M. Pain-Bénit? Ne pouvais-tu, lors de tes rares permissions, continuer de nous revenir, vêtu comme un ciel un peu gris, à travers le froment et les coquelicots? Je t'eusse porté un quart d'heure et, tel qu'en ce songe que tu fis, j'aurais pris mon vol de passereau à travers les champs pleins de rosée.

Mais Janot déjà prenait de la hauteur. Bientôt il ne vit plus le pays que comme un plan aussi brutal que le Pégase de guerre, qui n'est ni mâle ni femelle, et qui pourtant pond des œufs de cuivre et de feu. L'Adour reparut, limoneuse, seulement blanche à la surface. Puis le gave qui çà et là formait des lacunes d'eau claire. Et il était à Pau.

L'héroïque horreur dura quatre années, creusant jusque bien au-delà des tranchées, dans chaque village, les fourmilières innombrables que l'on sait.

Janot ne se ménagea point. Et cependant il ne fut ni blessé ni prisonnier. Sa dernière permission, avant l'armistice, fut de septembre 1918. Il avait cédé aux instances de sa femme, car, toujours, il craignait de ne pas lui revenir. Durant quelques semaines, il fut affecté à l'occupation en Allemagne. Puis il regagna le village de son père Jean de Pèes, et il prit les siens et M. Pain-Bénit entre ses bras. Celui-ci lui apportait des liasses d'articles, dont quelques-uns rendaient justice à Janot. Mais Janot avait appris à connaître les hommes au cours de sa rude épreuve : s'il en était de simples, de généreux, d'obscurément dévoués, d'autres ne portaient guère en eux que le désir jaloux d'étouffer tout génie et toute gloire. Et il

se résolut à vivre désormais dans cette solitude et ce silence que tant de poètes ont désirés sans toujours « s'en montrer dignes ». Et il s'appliqua ces mots, recueillis dans un choix de pensées que Jeanne gardait parmi ses livres de chevet : « Il comprend trop ses contemporains pour ne pas s'estimer heureux de manger loin d'eux les oignons de ses jardins et les cerises amères de ses bois ».

Et les cerises du village de Jean de Pèes étaient excellentes, et gaies, et rougissantes, et les oignons sucrés comme elles.

Un matin de juin, Janot se trouvait précisément assis au pied d'un bigarreautier. Il pouvait apercevoir, de là, Pégase, heureux d'avoir retrouvé son maître et qui humait la brise. Il ramassa, sous l'arbre, l'un de ces cornets que font les enfants avec l'écorce fraîche qu'ils enlèvent aux branches et qui rend un son doux et puissant. Il sourit, en songeant : Voici la trompette de ma Renommée.

Et, tel qu'un fils de Théocrite, il souffla dedans. La simple harmonie qu'il en fit sortir fit hennir de joie Pégase.

L'après-midi du même jour, Jeanne de Pèes accoucha d'un garçon plein de vie.

Et, comme au premier chapitre de cette histoire, le grillon fit glisser son archet tout enduit de la résine des pollens sur les fibres de l'herbe qui semblait couverte de pluie tant elle réfléchissait la lumière.

Mais ce livre?

Si vous n'avez point compris qu'il est d'un poète, avant que vous l'ayez rejeté, de lui-même il aura quitté vos mains, car chacune de ses feuilles est une aile.

FRANCIS JAMMES.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE POINT NÉVRALGIQUE DE L'EUROPE

On s'est fort peu occupé en France de la crise serbe qui a rempli le mois de février. Le fait ne laisse pas de surprendre. L'affaire méritait de piquer les curiosités quand ce ne serait que par l'originalité de la solution qui élève un très digne ecclésiastique aux fonctions de ministre de l'Intérieur d'un État ouvertement dominé par les influences maçonniques. Les fantaisies de la politique ont établi là une manière de record. Par ailleurs, l'événement nous intéresse au premier chef. La France n'a-t-elle pas conclu récemment avec la Yougoslavie un pacte qui nous a été présenté comme un moyen d'exercer une influence modératrice sur les entraînements d'un pays encore mal équilibré. Enfin le trouble slave n'est-il pas de l'actualité la plus pressante au milieu d'une série de péripéties comme l'affaire des mitrailleuses et l'incident du Tyrol qui montrent que le point névralgique de l'Europe se trouve à l'heure actuelle entre le Danube et l'Adriatique?

C'est très joli de dénoncer la provocation des armements secrets hongrois et de signaler le danger d'un choc des nationalités sur le Brenner. Encore faut-il se mettre bien en face des réalités si on ne veut pas s'exposer un jour à découvrir que l'on s'est engagé sur un chemin qui conduit à tout autre chose que l'apaisement. A quelle personne douée d'un minimum de sens commun fera-t-on admettre que le meilleur moyen d'assurer la paix est d'encourager les menées de l'irrédentisme allemand en faisant miroiter la dangereuse illusion

de traduire devant la S. D. N. un État qui ne fait qu'affirmer sa volonté de maintenir envers et contre tous son intégrité territoriale et d'imposer le respect de l'ordre établi par les traités? Est-il plus logique d'attendre la disparition de l'esprit de revanche et du militarisme magyar d'investigations tardives ou même de gestes d'intervention platoniques?

Raisonnons un peu, s'il vous plaît. La première condition si on veut stabiliser le statut européen que les bénéficiaires de la victoire doivent être bien décidés à sauvegarder, n'est-elle pas d'imposer le respect des droits qui ont reçu la consécration du sang versé avant celle des accords internationaux? C'est prendre les choses au rebours de la logique que d'escompter la résignation de vaincus dont les forces renaissent et dont les espoirs de révision ne trouvent que trop d'encouragement dans l'imprécision de traités à formules variables. Que dire alors des fameux pactes à la manière de Locarno qui associent les contraires dans l'équivoque perpétuelle? Que dire des espoirs fondés sur la solidarité internationale alors qu'il saute aux yeux que, bien loin de se resserrer, cette solidarité ne peut avec le temps que se détendre, parce qu'on a fait le maximum possible dans l'émotion du péril? Que dire de la conception véritablement paradoxale qui se flatte de favoriser la concorde par la substitution dans l'action dirigeante des juristes et des politiciens aux hommes d'État, comme si l'expérience de tous les temps n'enseignait pas que le métier naturel des juristes est de faire de la chicane, de même que le métier des politiciens est de faire de la surenchère, alors que seuls les hommes d'État ont l'autorité et l'indépendance nécessaires pour dominer les problèmes internationaux.

Encore un coup seule la réalité compte. La réalité c'est que tout le secret de la sécurité est dans notre propre force. Si nous voulons conserver la paix, il faut avoir la raison et la modération qui sont l'apanage des seuls vrais forts. Si on considère les choses sous cet angle, l'incident des mitrailleuses devient une toute petite chose. Les Magyars rongent leur frein. Un peuple habitué à commander ne perd pas un tel atavisme par le seul fait d'une défaite. N'a-t-il pas connu bien d'autres épreuves? Il est donc dans l'ordre normal que les Hongrois ne désespèrent pas d'un retour de fortune dans l'avenir. Il est dans l'ordre normal qu'ils cherchent à réorganiser leurs forces. Le moins difficile pour eux est assurément de trouver des concours, soit parmi les fournisseurs de vieux stocks d'armes à liquider, soit même chez les fabricants de matériel neuf. C'est une situation qui réclame à coup sûr beaucoup de vigilance et des sanctions pratiques. Qu'est-ce que cela a de commun avec des tempêtes de presse, des

gestes de tardive impuissance, des enquêtes qui ne pourront en aucune hypothèse être assez promptes et discrètes pour ne pas tomber dans le vide. Il y a des moyens moins tapageurs et plus efficaces. Que les voisins de la Hongrie, tous les voisins apprécient leur solidarité d'intérêt et agissent en étroit accord. Surtout qu'ils prennent bien soin de faire régner l'ordre chez eux pour avoir les mains libres. Qu'ils ne se détournent pas de leur principal objectif pour se lancer dans des aventures ou, ce qui est pis encore, pour chercher querelle à des nations qui ont les mêmes intérêts qu'eux, et alors ils auront tous les moyens nécessaires pour barrer la route à un nouveau *Drang nach Osten.*

Pour cela évidemment la première condition est de ne pas prendre parti contre un État qui a su rétablir la discipline chez lui, qui a donné la mesure de sa puissance d'organisation et de sa force d'expansion, qui ne craint pas de se mettre nettement en travers d'un retour offensif éventuel du germanisme. Si une chose peut surprendre, c'est qu'il se trouve d'anciens alliés et même, nous avons le regret de le constater, des Français pour critiquer, bien plus pour dénoncer hautement la politique suivie par l'Italie dans le Tyrol. Où est le temps où les grands apôtres du principe des nationalités clamaient à tous les échos les légitimes revendications de l'Italie : Trente et Trieste. Dira-t-on que le haut Tyrol n'est pas le Trentin et que les populations de la région du haut Adige ont subi l'empreinte du germanisme par le fait d'une occupation plusieurs fois séculaire? Parlez-nous alors des millions de Magyars pur sang qui ont été attribués à la Roumanie et à la Yougoslavie parce qu'ils se trouvaient mêlés à des populations qui voyaient luire enfin l'heure de la libération. Parlez-nous des trois millions d'Allemands encastrés dans la Tchécoslovaquie. Si on commence à discuter les revendications des nationalités qui ont été froissées par l'ajustement des nouveaux cadres, alors, selon le clairvoyant avertissement de M. Mussolini, on met le doigt dans un engrenage qui aura vite fait de broyer le nouveau statut européen. On pourra condamner et interdire la guerre, cela n'empêchera pas le canon de reprendre la parole et très vite.

Jamais une thèse n'a mérité davantage l'approbation et le concours empressé de tous les vrais pacifiques, de tous les défenseurs de l'ordre établi et même des champions des nationalités que celle qui a été exposée par le chef du gouvernement italien dans son discours saisissant du 3 mars. Libre aux mécontents d'aller rejoindre leurs nationaux. Une nation forte ne laissera pas remettre en question ses frontières. Elle a le droit de réclamer de tous ses enfants l'acceptation loyale de la nationalité.

Certains affectent de découvrir une contradiction entre cette théorie et le jeu mené par l'Italie entre Budapest et Belgrade. Comment expliquer, disent-ils, que l'Italie affirmant la volonté inébranlable de maintenir le statut européen sur le haut Adige soit en délicatesse avec la Yougoslavie, son associée de la victoire et en coquetterie avec la Hongrie qui ne dissimule pas ses intentions de revanche. L'argument se retourne contre ses auteurs. Tout d'abord il n'est pas exact que l'Italie désire sacrifier la Yougoslavie à la Hongrie. La vérité est que l'Italie a offert à plusieurs reprises, en 1924 et en 1925, aux Serbes, une étroite alliance défensive et une intime collaboration. Si les Italiens ont été amenés à faire évoluer leur politique dans un sens qui pourrait les amener à se rapprocher des Hongrois, n'est-ce pas précisément parce que ces avances n'ont pas été accueillies? Au surplus, les manœuvres italiennes n'ont jamais été jusqu'à admettre la remise en question du statut européen. Cette manœuvre vise seulement à barrer la route à un irrédentisme slave qui n'est peut-être pas une éventualité purement théorique. On regrette d'être obligé de le constater, mais c'est un fait indiscutable que des manifestations formelles, même officielles, ont affirmé avec éclat des revendications sur des territoires italiens, non seulement sur Fiume et la Dalmatie, mais sur Trieste et même Gorizia. Ainsi, du côté de l'Adriatique, comme du côté du Brenner, l'Italie est en position défensive. L'Italie cherche uniquement à conserver. L'Italie combat les irrédentismes. Jamais l'unité d'une politique n'a été plus manifeste. Il faut l'aveuglement de certaines passions pour se refuser à constater que l'apaisement de l'Adriatique dépend de l'abandon de certaines prétentions serbes, au moins autant que de la modération de certaines conceptions de l'expansion italienne.

Le redressement n'est possible que si la politique yougoslave cesse de subir l'influence troublante de l'impuissance des politiciens d'un militarisme ardent et d'une mentalité de komitadjis. Les convulsions serbes ont servi déjà une fois de prétexte à une grande guerre. La leçon ne devrait pas être perdue. Voilà pourquoi un très grand intérêt s'attache aux complications d'une politique dont le grand public perd le fil tant il s'embrouille en apparence. Nous disons en apparence, car en réalité les choses sont beaucoup plus simples que beaucoup ne l'imaginent.

La grande Serbie a été l'œuvre du parti radical qui a su garder pendant quinze ans une discipline, au moins relative, sous la direction d'un homme fort, M. Pachitch. Il y avait bien un autre parti serbe, le démocrate, juste assez fort pour maintenir la fiction d'un équilibre parlementaire. Avec le triomphe de la nationalité, la situa-

tion a changé du tout au tout. Dans un territoire qui s est trouvé triplé en quelques années, la vieille Serbie n'est plus que le noyau autour duquel s'agglomèrent les frères retrouvés. Des frères qui ont subi des formations très différentes et qui ont quelque peine à se mettre d'accord. Tous ceux qui ont eu le bonheur de saluer la fin de séparations plus ou moins longues connaissent ce problème délicat. Les Serbes ont prétendu le résoudre avec rudesse, par un rigoureux unitarisme et en se réservant le rôle dirigeant. L'opération aurait été scabreuse, même s'ils avaient eu encore une supériorité indiscutable de direction et de cohésion. Le cas a été d'autant plus difficile que la volonté de domination a coïncidé avec le déclin de M. Pachitch et la dislocation du grand parti radical. Il a bien fallu se décider à évoluer, d'étendre les liens, faire la part plus large aux autres éléments nationaux. Pour comble de complications, ces éléments ne sont pas tous très maniables. Les Macédoniens, travaillés par les Bulgares, ne peuvent être contenus que d'une main de fer. Les Slovènes sont changeants. Pour les Croates c'est bien pis encore. Ces éternels mécontents, qui ne cessaient de se plaindre des faveurs que leur accordaient les Habsbourg, n'ont pas changé en rejoignant la mère-patrie slave. Ils n'ont fait jusqu'ici que du désordre. Leur chef M. Raditch s'est distingué tout particulièrement dans ce genre de sport. On l'a vu à l'école des Soviets à Moscou, en prison pour haute trahison, ministre, candidat même à la présidence du Conseil, sans pouvoir faire autre chose que de la démolition.

C'est précisément autour d'un petit travail de ce genre qu'a évolué la dernière crise. Après avoir usé six ministères en un an en essayant de collaborer avec M. Raditch, les radicaux serbes se sont décidés au mois d'avril 1927 à le rejeter dans l'opposition. Ils ont cherché à gouverner en s'appuyant sur une partie des démocrates, les musulmans de Bosnie, le seul élément calme peut-être au milieu de l'agitation endémique, et les Slovènes d'une fidélité beaucoup plus douteuse. C'est sur ces bases que s'est constitué le cabinet Voukitchevitch qui a fait les élections de septembre 1927, d'où les radicaux sont sortis très affaiblis au profit des démocrates.

C'est précisément sur ce fait que les éléments de gauche se sont basés pour tâcher d'organiser un bloc démocratique. Ce bloc devait comprendre les deux groupes démocrates, celui de M. Davidovitch et celui de M. Pribitchevitch, les Slovènes et les fameux Croates de M. Raditch. La conjuration a bien pu aller jusqu'à ouvrir une crise ministérielle au début de février. Mais quand il s'est agi de construire, le bloc démocrate s'est effondré. Avec autant de crânerie que d'adresse, le roi Alexandre n'a pas hésité à mettre l'instigateur du

complot en demeure de prendre des responsabilités. Dès que M. Raditch est entré en scène, cela a été une belle débandade. Le maître dissolvant a si bien manœuvré que ses alliés démocrates ont été incapables de réparer les dégâts. Très vite il a fallu reconnaître que le système éprouvé depuis un an était le seul possible. Pourtant la force de la logique ne s'est pas imposée sans que les démagogues aient tenté un dernier effort qui n'a cédé que devant la menace d'une dictature militaire.

Voilà dans quelles conditions le second cabinet Voukitchevitch a vu le jour. En apparence il ressemble au premier comme un frère. Il y a pourtant une différence fort importante, alors que de nouvelles élections ne sont certainement pas loin. Les radicaux ont dû abandonner la citadelle du ministère de l'Intérieur. Pour ne pas le céder à leurs rivaux démocrates, ils ont accepté de le confier au chef des cléricaux slovènes, Mgr Korosec. C'est ainsi qu'un prêtre devient l'arbitre de la future évolution politique. Puisse-t-il y apporter l'apaisement de son sacerdoce. Ce n'est pas plus sûr que cela. Les débuts du nouveau ministère ont été fort mouvementés. Pugilats à la Chambre, attaques contre la Couronne, lancées par l'intempérant M. Raditch. Tout cela n'annonce pas un avenir très tranquille. La Yougoslavie en aurait pourtant grand besoin pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires et surtout pour entreprendre une politique extérieure raisonnable.

Le démocrate M. Marinkovitch, qui conserve le portefeuille des Affaires étrangères, est un homme relativement modéré, c'est-à-dire qu'il se contente d'entrevoir dans l'avenir une confédération balkanique dont la Serbie serait la Prusse. Pour le moment il comprend la nécessité de souffler et il n'est pas éloigné d'admettre l'opportunité d'un rapprochement avec l'Italie. Il en a donné une preuve assez caractéristique en faisant abroger la loi qui interdisait aux Italiens de posséder des biens, des immeubles, dans une zone de 50 kilomètres le long de la frontière. Cette loi violait l'accord italo-serbe de 1879. Son abrogation pourrait être un acheminement vers la reprise des accords de Nettuno qui devaient sceller l'entente des riverains de l'Adriatique et qui sont devenus la pomme de discorde parce que le gouvernement de Belgrade n'a pas pu en imposer la ratification à sa Chambre. Ainsi nous nous trouvons en présence du grand point d'interrogation. Que va-t-il sortir de la politique yougoslave? L'équilibre de l'Adriatique ou le gâchis. Ce n'est pas une petite affaire.

Saint-Brice.

LES LETTRES

UN PORTRAIT DE BARRÈS

Le livre que MM. Jérôme et Jean Tharaud ont intitulé *Mes années chez Barrès* n'est pas un recueil de souvenirs. C'est un portrait, une œuvre d'art, qui a Barrès pour objet, et qui est signé les Tharaud. Il ne faudrait même plus dire les Tharaud, mais J. J. Tharaud par exemple, ou tout simplement Tharaud comme ils écrivent en parlant d'eux-mêmes, tant est devenue étroite l'union des deux frères pour ne former qu'un seul écrivain. Ils ont abordé Barrès comme ils s'étaient placés en face du Maroc, de la Syrie, des Juifs. Ils furent tour à tour, avant la guerre, les secrétaires de Barrès. Aujourd'hui, ils réunissent leurs souvenirs pour les mettre en œuvre, et l'évocation ainsi produite est aussi éloignée de notes calquées sur la vie, que leurs choses vues à Rabat ou à Jérusalem sont loin d'un carnet de route. Sans doute, c'est un livre tout proche de la vie, mais comme une peinture, non comme une photographie. Les Tharaud, en décrivant le travail littéraire de Barrès lui-même, notent qu' « il y a dans le visage, les gestes et la voix, quelque chose de puissamment expressif, à quoi il faut, lorsqu'on écrit, découvrir un équivalent. Il faut pour le lecteur indivisible remplacer par un mot, une réflexion, une analyse, tout ce qui rend inutile une moue de la lèvre, un accent, un regard. » C'est à cette tâche que s'applique l'écrivain à deux têtes que nous avons appelé J. J. Tharaud. Et le Barrès qu'il nous donne est un portrait ainsi recomposé par une intelligence et une main d'artiste. C'est plus et c'est moins qu'un Gœthe vu à travers un Eckermann. C'est beaucoup moins, car mille détails sont tombés, cent conversa-

tions sont perdues faute d'avoir été transcrites. Les Tharaud sont les premiers à le déplorer, tout en se récusant comme confidents à l'usage de la postérité. « Quel dommage, disent-ils de Barrès, que personne n'ait recueilli ses propos ! Je crois bien qu'il n'eût pas été fâché de me voir jouer près de lui le rôle d'Eckermann, mais ce rôle n'était pas dans ma nature. » Cependant, un livre comme celui-là est plus complet qu'un recueil d'entretiens. Peut-être n'apprendra-t-il rien au lecteur qui connaît bien l'œuvre de Barrès. Pour tout autre, il dresse de lui une figure où tout l'essentiel a été noté. *Mes années chez Barrès*, ce sont les dix années qui prennent fin en 1914 : celles qui forment le cœur de la vie de Barrès. Il est académicien et il est député. Les années de dandysme et de dilettantisme, celles de *l'Homme libre* et du *Jardin de Bérénice* sont déjà lointaines. Le temps est venu d'écrire *Colette Baudoche* et la *Colline inspirée*. Barrès est maintenant fixé aux lieux où il doit attacher son souvenir : le cabinet de Neuilly, la maison de Charmes et la terrasse de Mirabeau. A la fin de cette période de sa vie, il s'écoulera moins de dix autres années avant que la mort arrive. C'est le meilleur moment que le peintre pouvait choisir pour étudier son modèle.

Le hasard de la vie s'est chargé de ce choix, en faisant rencontrer dans ce temps-là Barrès et les Tharaud. Il restait aux portraitistes à discerner d'un juste coup d'œil et à mettre en lumière les caractères qui donnent toute sa valeur à ce Barrès de la maturité, en pleine possession de son génie. C'était s'engager dans une étude de psychologie à laquelle leur talent n'a pas été inférieur.

Ils ont tout de suite placé Barrès sur le plan où d'illustres comparaisons aident à le faire comprendre : celui des poètes comme Gœthe ou Byron, qui ont mêlé à leur existence même le problème des rapports entre l'art et la vie. Barrès, nous disent les Tharaud, voulait écrire un parallèle entre Gœthe et Byron, où l'avantage restait à Gœthe, l'homme qui se conserve, sur Byron, l'homme qui se détruit, « car, enfin, disait-il, c'est une singulière maladie qu'ont la plupart des littérateurs, et qui va contre l'art lui-même, de jeter le discrédit sur la conservation. » M. André Maurois, dont les essais tournent autour du même problème, et qui penche, lui aussi vers Gœthe, aime à rappeler un mot de Meredith : « Ferme ton Byron, ouvre ton Gœthe. » Cela peut s'expliquer : crains le génie qui brûle sa vie au feu de son art, recherche et cultive celui qui équilibre les exigences de l'art et de la vie, qui se dépense sans se perdre, qui produit sans succomber sous le poids de son fruit. Si Gœthe est le modèle de l'artiste qui surmonte cette perpétuelle menace d'être absorbé et détruit par son œuvre, son secret tient dans le mot fameux : « Poésie, c'est

délivrance. » Chacune de ses œuvres se détache de lui, et il la laisse sur son chemin en poursuivant sa course en avant. La carrière de Barrès, à cet égard, peut être rapprochée de celle de Gœthe. Les premiers livres où il se débarrasse de ses ferments d'anarchie, c'est son *Werther*. A chaque étape il se renouvelle, s'épure, se grandit. La mort le prend avant qu'il arrive au but, avant qu'il nous ait donné le grand livre de sa vieillesse, qu'eussent été probablement ses Mémoires. La carrière est inachevée. Le destin n'a permis à Barrès d'être notre Gœthe que de manière incomplète.

Les Tharaud, qui n'écrivaient pas une vie de Barrès, n'avaient pas à dérouler cette histoire d'une âme d'artiste. Ce qu'ils ont analysé, avec beaucoup de profondeur, c'est la vie poétique de Barrès au cours de chacune de ses journées, ses rapports avec toutes choses pour en extraire l'essence, ou, comme il disait, le pur génie. Ces observations sont précieuses. Nous comprenons mieux l'œuvre de Barrès quand nous savons comment il la pensait avant de l'écrire.

Un instinct est à l'origine de ce sentiment poétique. Les Tharaud nous montrent quel prix Barrès attachait à l'instinct. Quand il avait dit de quelqu'un : « Ce gaillard-là n'a pas d'instinct ! » le bonhomme était jugé : il ne l'intéressait jamais. Il s'attachait à d'humbles êtres ou à de pauvres choses capables de l'émouvoir par leur simplicité fruste : à son chien, à un vieux mur. Cette amitié ne s'étendait pas, du reste, à des réalités d'un rang plus élevé dans l'ordre social. L'administration d'une propriété ne l'intéressait pas. A Charmes, il se promenait peu dans son jardin, sur lequel il se contentait de jeter les yeux, comme on regarde une estampe.

Il était, écrivent les Tharaud, aussi étranger à la vie campagnarde qu'à la vie parisienne. L'idée d'entrer dans une ferme, de causer avec un paysan, ne lui serait pas plus venue que l'idée d'entrer à Paris dans une boutique quelconque. D'une manière plus générale, il est resté toute sa vie en dehors des préoccupations qui sont le lot commun de la moyenne humanité. Ce qu'était un ouvrier, un paysan, un domestique, un instituteur, un soldat, il n'en savait rien. Il ne les connaissait pas et ne voulait pas les connaître.

Pourquoi serait-il entré en contact avec eux? De tels entretiens ne pouvaient être que positifs et logiques. Quel profit en eût tiré un poète et un amateur d'âmes? Il veut, non seulement garder, mais resserrer sans cesse des liens étroits avec la vie, qui doit nourrir son art. Seulement ce sont toujours des liens poétiques, des liens spirituels. S'il achète sa maison de Charmes, ce sera beaucoup parce que ses grands-parents y ont habité jadis ; l'idée de tradition et de fidélité aux morts baigne ses murs.

La Lorraine qu'il aimait était une Lorraine idéale, une Lorraine de poète, ce qui ne veut pas dire irréelle. Elle était au contraire issue du plus profond de sa terre natale.

...Il y avait entre cette campagne et lui un perpétuel échange de services. Il l'enrichissait sans cesse et il en était enrichi. Elle était pour son cerveau un centre d'émotions, au sens où les météorologistes disent qu'il y a des centres d'orage. Parfois, sur cette colline de Sion, j'ai cru presque surprendre comment une certaine nature, une certaine qualité de ciel, un certain mouvement des eaux, un certain éclat des prairies peut agir sur un esprit. Jamais je ne l'ai vu descendre du plateau, qu'il n'en rapportât quelqu'une de ces pensées lyriques qui se formaient en lui pendant que nous marchions, sans que rien, un geste, un mot, eût signalé pour moi leur présence, et qui le disposaient si naturellement à croire qu'on pouvait entendre des voix.

Cela, c'est l'exercice et l'exaltation des facultés de l'artiste, l'heure où l'archet fait vibrer la corde tendue. Et puis il y a l'heure plus paisible, où on consolide, où on conserve les forces les plus bourgeoises de la vie ; mais grâce à la leçon de Gœthe, cette heure n'est pas dépourvue non plus de poésie, car on relit *Hermann et Dorothée* avant d'écrire *Colette Baudoche*. Le secrétaire de Barrès s'étonnait de lui voir tant admirer l'idylle bourgeoise de Gœthe. Aujourd'hui il note dans quel esprit Barrès faisait cette lecture et quels exemples il y trouvait :

Plus Barrès avançait en âge, plus il s'intéressait à Gœthe, à sa vie autant qu'à ses œuvres. Gœthe qui, comme lui, s'était enchanté de l'Italie, et qui, bien au delà de l'Italie, s'est si souvent évadé hors du monde, avait, lui aussi, repris pied dans sa petite ville, et même trouvé le moyen d'en exprimer la poésie. Barrès avait été très frappé de ce retour de Gœthe à une réalité qui n'était pas précisément celle à laquelle il se mêlait, mais dont il était entouré.

Trouver le juste rapport de l'esprit avec la réalité : les yeux fixés sur l'expérience de Gœthe, Barrès voit que tout est là pour le poète. Pénétrer la réalité de manière qu'elle fournisse à son âme non pas les éléments de la vie ordinaire qui ne l'intéresse pas, mais ceux de la vie supérieure qui compte seule pour lui. « Nous ne vivons vraiment, a-t-il dit, qu'au moment où nous percevons, par la douleur, la terreur ou l'amour, ces palpitations de l'âme et de la nature. La plus humble vie est susceptible d'exhaler cette poésie. » « On peut, dit encore Barrès, faire une œuvre d'art avec la vie la plus modeste. L'écueil est dans la niaiserie. Dans ces sortes d'ouvrages, tout le secret pour réussir est de donner un sens à des gestes médiocres et à des paroles banales. » C'est le port où abordent les poètes sages quand leur jeunesse

est sortie indemne du brasier où s'est consumé Byron. « Le Bourgeois chez Gœthe et chez Barrès. » beau sujet d'étude pour renouveler la critique de la poésie.

André Rousseaux.

Destins, *par François Mauriac.*

Toutes les études d'âmes que M. François Mauriac nous a données, depuis *le Baiser au lépreux* et *le Fleuve de feu*, surtout, sont attachantes et fortes. Il est permis de ne pas les aimer toutes également. Mais M. Mauriac sait décrire, en une langue sobre, limpide, et à travers laquelle on distingue bien des nuances sur lesquelles il a l'art de ne pas insister, les cœurs tourmentés par le démon. Ce démon est tapi dans les profondeurs de l'inconscient. Il s'appelle, en général, sexualité ou, si vous voulez, péché. Il a parfois des réveils tardifs. Il trouble les femmes mûrissantes, comme les adolescents inquiets. On l'a vu agiter, dans *Génitrix*, une mère. Dans *Destins*, il s'attaque brusquement à une femme paisible, qui n'a vécu, jusqu'alors, que pour la terre, et pour l'argent. Et *Destins* est un fort beau livre ; le plus simple, ce me semble, et le plus parfait de son auteur.

Nous revoici dans le pays bordelais. Je trouve cela excellent. Landes, pinèdes, et la grande cité maritime où il a été élevé, — M. Mauriac nous avait déjà dépeint presque toute sa province. Restaient les vignes. C'était leur tour. *Destins* se passe sur la rive gauche de la Garonne, près de Langon, terre brûlante, qui donne des vins merveilleux. Le portrait, indiqué en quelques traits, est d'une vérité admirable. Le propriétaire de ces vignes, le père Gornac, et moi nous aurions pu être voisins, si mes arrière-grands-parents avaient pu tenir contre le phylloxéra... J'aurais eu les miennes du côté d'Omet et de Loupiac... Mais les regrets ne valent rien.

Le père Gornac a perdu son fils, Prudent, qui buvait trop, et avait un caractère mou. Personne ne le regrette, ce Prudent. Pas même sa veuve, Élisabeth, qu'il n'a pas su enflammer d'amour. Elle va sur quarante-huit ans. Sa saison est passée. Elle a un garçon, Pierre, qui prêche la foi catholique dans des meetings, qui a le dégoût de la chair, et une vertu intraitable. Il finira par aller évangéliser les nègres. Seule, avec le vieux beau-père, Élisabeth gère les domaines, rédige les contrats, compte les barriques. Elle a de la tête. Pour les sens et le cœur, on ne s'en doutait point.

Or, un jeune homme de vingt-trois ans, Bob Lagave, est venu au pays se rétablir d'une pneumonie. Élisabeth l'a connu enfant ; elle l'a vu courir dans les vignes, la poitrine à l'air. Il est beau et langoureux. Il a surtout des yeux admirables, frangés de cils poétiques. Elle le soigne maternellement. Elle est heureuse quand il est là.

Mais ce Bob est un garnement. A Paris, il menait méchante vie.

Sa beauté avait fait de ce petit-fils de paysans, l'ami, le camarade de gens futiles et vicieux. Il n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Mieux vaut ne pas chercher à savoir comment il amusait les mondaines, — et, je le crains, les mondains. Seulement, il sent sa déchéance, et il rêve de se purifier en épousant Paule de la Sesque, une petite sportive saine, courageuse, qui l'aime bien, et que la réputation un peu trouble de Bob n'inquiète pas encore. Bob demande à sa vieille amie Élisabeth de faciliter une rencontre entre Paule et lui. On ne lui résiste point, quand il fait les yeux doux. Elle cède. Et elle assiste à la joie des deux amoureux. Cette jeune flamme commence à la brûler...

Pierre Gornac survient. Ce puritain ne veut pas laisser Paule de la Sesque ignorer la bassesse, les mœurs honteuses de Bob. Il les lui révèle, brutalement ; c'est, dit-il, un devoir. Paule vacille ; elle a peur, elle fuit, pour avoir des preuves. C'est alors que se découvre le cœur d'Élisabeth. Cette vigneronne épaissie devine, comprend, excuse toutes les fureurs, toutes les capitulations de l'amour. Ah ! si elle était Paule, que lui importerait ses fautes, son ignominie ! Elle l'aimerait quand même ; elle le sauverait. Il n'y a que l'amour qui compte dans la vie... Voilà ce qu'aperçoit, sur le tard, Élisabeth éblouie.

Abandonné par Paule, Bob s'enivre. Bob, plein d'alcool et de désespoir, offense Élisabeth. Elle pardonne tout. Et quand il meurt, dans un accident d'auto, elle touche le fond de la douleur. C'est cette fois-là qu'elle est veuve... Veuve du gamin tendre. C'est le cœur d'Élisabeth qui souffre ; mais vous devinez bien, sous le récit discret et rapide de M. Mauriac, la Bête, aussi, se plaint... Élisabeth a grand'peine à dissimuler sa douleur. Devant son fils Pierre, elle n'a même pas la force de la cacher. Et il en est terrifié...

Ce ne sera qu'une crise. Élisabeth retrouvera la paix. Elle restera pourtant comme hébétée par le choc, et pareille désormais à « un de ces morts qu'entraîne le courant de la vie ».

Le caractère d'Élisabeth suffirait à alimenter tout le roman. Mais M. Mauriac n'est pas un romancier « sec ». Il fait bonne mesure ! Le personnage de Bob n'est pas moins vrai, ni moins habilement nuancé. La silhouette de Paule, la brave petite qui, comme dit Verlaine, « n'a pas eu toute patience, » et qui se laisse dépouiller du bel orgueil d'amoureuse qu'elle aurait pu garder par Élisabeth, est indiquée avec une sûreté remarquable. Le sombre Pierre et le vieux Gornac ont, eux aussi, des physionomies profondément marquées.

Mais M. Mauriac deviendrait-il le défenseur de la passion et de la Vie, contre l'Esprit, contre la religion du sacrifice? Je pose la question, avec un peu de trouble, sans oser y répondre...

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LES ENFANTS D'HORTENSE

Les *Mémoires de la Reine Hortense* (3 vol., Plon) surprendront plus d'un lecteur. Loin de causer la déception que laissent les Mémoires de tant de grands personnages ou d'hommes célèbres (ceux entre autres de Talleyrand), ils sont pleins de vie et de suc. L'auteur ne se propose pas de cacher tout ce qu'il sait, il s'épanche abondamment et ne craint pas d'entrer dans le détail d'une vie si intimement mêlée à une prodigieuse aventure. Son récit, pour rester toujours simple et naturel, n'a ni la fadeur ni la banalité que l'on pourrait craindre de celle à qui l'on attribue la romance du *Jeune et Beau Dunois*... Certains passages ont même un haut intérêt d'histoire comme ces détails, que l'on chercherait vainement ailleurs, sur l'idylle amoureuse du général Bonaparte, vainqueur de Vendémiaire, et de l'indolente créole, veuve du vicomte de Beauharnais :

A table (chez Barras), je me trouvai placée entre ma mère et un général qui, pour lui parler, s'avançait toujours avec tant de vivacité et de persévérance qu'il me fatiguait et me forçait de reculer. Je considérai ainsi, malgré moi, sa figure, qui était belle, fort expressive, mais d'une pâleur remarquable. Il parlait avec feu et paraissait uniquement occupé de ma mère...

Chaque fois que je revenais de Saint-Germain, je le retrouvais plus assidu auprès de ma mère. Il semblait être l'âme de sa petite société... Sa conversation était toujours marquée de quelques traits et, jusqu'aux histoires de revenants qu'il racontait quelquefois, il avait l'art de les rendre

intéressantes par l'originalité de ses récits. Enfin, il paraissait si admiré du petit cercle que je ne pus cacher à ma mère les craintes qui m'occupaient. Elle les combattit faiblement. Je versai des larmes en la priant de ne pas se remarier, surtout à un homme dont la position l'éloignait de nous. Mais le général avait déjà plus d'empire que moi...

Ce n'est pas que l'on puisse demander à l'aimable écrivain la vérité totale. Elle est femme et n'a écrit que pour répondre aux « calomnies » dont elle se dit l'objet et que la demande en séparation formée par son mari n'avait pas médiocrement contribué à répandre. C'est donc un plaidoyer *pro domo* et, à ce point de vue, on fera bien de ne le lire qu'avec réserve. Comme son amie la duchesse d'Abrantès, la Reine Hortense divulgue plus volontiers les fautes d'autrui que les siennes propres. Si elle note avec complaisance la naissance des deux bâtards les plus authentiques de Napoléon, le comte Léon et le comte Walewski, elle n'aborde celle de ses enfants à elle que pour en prouver la parfaite légitimité. Thèse ingrate, il va sans dire. Ce n'est pas que l'on ait le noir dessein d'accabler une si gracieuse mémoire, mais comment oublier tant de recherches contemporaines, pleines de témoignages et de documents précis et incontestés, et qui portent à la vertu d'Hortense des coups mortels? Les princesses du nouveau régime ne se conduisaient pas mieux, hélas! que ceux de l'ancien; elles avaient même, dans l'ensemble, beaucoup moins de tenue. La femme de Louis-Napoléon, roi éphémère de Hollande, n'avoue qu'un de ses penchants coupables — celui qu'il lui était impossible de nier, car les effets en étaient publics — son faible pour le comte de Flahaut. Il y en eut manifestement d'autres : c'était toujours, si l'on veut, le « jeune et beau Dunois », mais sous des formes et des apparences distinctes et successives. Quel malheur d'aimer les militaires en un temps, fort semblable à un autre que nous avons connu, et où tout le monde l'était! « De tous les honneurs qu'une femme peut recevoir, dit la sensible Hortense, ceux que rendent les militaires ont toujours quelque chose de chevaleresque dont il est difficile de ne pas être flattée. » On trouvera une énumération peut-être incomplète de ceux qui eurent le don de la toucher dans un chapitre du livre récent de M. Robert Chantemesse : *le Roman inconnu de la duchesse d'Abrantès*. On y entendra les cris de panthère de Laure Junot quand Hortense lui enlève son beau hussard, Maurice de Balincourt.

La jalousie de Louis Bonaparte n'était donc pas absolument sans cause et le seul effet de la manie de la persécution, comme sa charmante épouse voudrait le faire croire. Dès lors, la légitimité des

trois princes issus de ce mariage devient un problème, pour ne pas dire une énigme. Bien qu'il les eût officiellement reconnus tous trois, le père présumé ne considérait comme sien que l'un d'eux, le second : cela résulte avec évidence de ses *Mémoires*, que nous avons eu l'occasion de citer. Les rumeurs de cour et les gazettes anglaises attribuaient l'aîné au propre frère du roi, le grand Napoléon. Et si cette accusation d'inceste n'était qu'une infâme calomnie, on doit bien constater que loin d'irriter l'empereur, elle ne laissait pas de lui plaire. C'est sa belle-fille elle-même qui le dit. Voici, en effet, le langage que Napoléon tient à Hortense après la mort de son premier enfant : « Le vœu de la France... s'est manifesté à la mort de votre fils, *qu'on croyait aussi le mien... Il était peut-être heureux qu'on le crût; aussi ai-je regardé sa mort comme un grand malheur.* » La reine ajoute que c'était probablement l'empereur lui-même qui avait fait répandre ce bruit par sa police.

Pour le troisième enfant, le seul qui survécut et qui fut, comme on sait, Napoléon III, des doutes plus graves s'élèvent, sans que la raison d'État intervienne. Quand il naquit, le 20 avril 1808, sa mère recevait depuis longtemps déjà des consolations multiples. La séparation des époux royaux était un fait accompli. Toutefois il y avait eu rapprochement au cours de l'été 1807, à la suite d'un voyage qu'Hortense avait fait dans le Midi. D'après la Reine, le rapprochement est du 12 août; d'après le Roi, il n'est que du mois suivant. Selon que l'on adopte l'une ou l'autre date, l'enfant naît sept mois ou huit mois après. Sans oser officiellement nier sa paternité, Louis tint à bien montrer qu'elle était sujette au doute et c'est probablement par son ordre que le chirurgien de service à la cour de La Haye, en annonçant la naissance du nouveau prince, y ajouta des commentaires insolites, faisant remarquer avec ironie que les reines n'étaient pas comme les autres femmes et qu'elles accouchaient avant terme. Enfin, manifestation plus bruyante encore, le père refusa d'assister au baptême.

Si l'on partage ses soupçons (et comment, de parti pris, les rejeter?) quel pourrait être le véritable père de Napoléon III? Vers le temps où il fut conçu, la Reine, dans sa longue villégiature aux Pyrénées, reçut beaucoup plus de monde qu'elle ne le dit, et dans tout ce monde, un jeune homme fort aimable, Decazes, le futur favori de Louis XVIII. Napoléon III fils de Decazes? La chose ne serait pas absolument impossible s'il fallait en croire Decazes lui-même. L'homme était très fat; il est certain qu'il s'est vanté d'avoir fait une impression passagère sur Hortense, et la police de Fouché avait largement propagé ce bruit. La Reine elle-même le raconte et dit

s'en être plainte à Decazes comme à Fouché. Mais hâtons-nous de reconnaître que ce n'est pas au futur ministre de la Restauration que la chronique attribue cette paternité, c'est à l'amiral hollandais Verhuell. Hortense en parle comme du meilleur de ses amis. Elle rappelle qu'il se fit rabrouer par le roi Louis pour avoir mis le nom de la Reine dans les prières publiques. En 1815, au retour de l'île d'Elbe, quand Verhuell reçut pour sa fidélité les félicitations impériales, le cœur d'Hortense fut doucement ému : « Je jouissais, dit-elle, de voir un éloge aussi honorable donné à un de mes amis. »

La calomnie — si calomnie il y a — n'était donc pas sans apparence de fondement. Dans sa famille même, Napoléon III n'était pas tenu pour un Bonaparte. Ni au physique, ni au moral, il ne ressemblait à ces Corses agités, ombrageux et vindicatifs. Doux et patient, lent dans ses paroles et plus lent encore dans ses pensées, silencieusement obstiné, il offrait avec ses oncles et ses cousins — et même avec son père légal — le plus parfait des contrastes. Le prince Napoléon, fils de Jérôme, « Plon-Plon » comme on le baptisa plus tard, le lui reprocha en 1849, dans une scène des plus violentes que relate lord Kerry, arrière-petit-fils de Flahaut (*le Secret du coup d'État*, 1 vol., Émile-Paul). On sait que le comte de Flahaut après avoir, en galant homme, offert à Hortense une main qu'il fut sans doute heureux de voir refuser, se maria en Angleterre et qu'une de ses filles fut la mère du marquis de Lansdowne, ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Balfour, de 1902 à 1908. C'est le fils de ce grand ami de la France, lord Kerry, qui vient de publier les papiers de son bisaïeul. Cette correspondance nous montre Flahaut mêlé de très près au coup d'État. Le matin du 2 Décembre, le prince-président le fit monter à cheval pour l'accompagner et passer avec lui la revue des troupes. Puis, le succès remporté, silence complet, froideur glaciale et même rupture entre Louis-Napoléon d'une part, Flahaut et Morny de l'autre. Le motif en était dans les commentaires indiscrets de certains journaux qui, voyant l'ancien amant de la Reine Hortense chaperonner à la fois Morny et son frère, se demandaient si Flahaut n'était pas le père de tous les deux. La rancune et l'envie des Bonaparte de la branche cadette ne tendaient pas à affaiblir ce bruit. Dans une lettre à Morny, Flahaut s'inscrit en faux contre cette histoire : « Je crois, dit-il, que rien n'est plus prouvé que la fausseté des paroles grossières prononcées par (le prince) Napoléon. *Nous étions alors en Prusse*, mais j'ai ouï dire que c'est par suite du malheur qui les avait frappés (la perte de leur premier enfant) qu'un rapprochement s'est opéré entre le Roi et la Reine (de Hollande). » Cela veut

dire que Flahaut, bien que lié avec Hortense depuis plusieurs années (la Reine en convient dans ses *Mémoires*), n'était pas le père de son troisième enfant. Il évoque un alibi dont on ne peut que reconnaître l'exactitude. En 1807, Flahaut servait, en effet, en Allemagne comme chef d'escadrons au 13e chasseurs à cheval. Il n'obtint congé qu'en 1808 après la naissance de Louis-Napoléon. C'est donc un autre que lui qu'on doit chercher comme père du prince et il faut bien convenir qu'ici la chronique scandaleuse reprend l'avantage (avec Verhuell), à moins que la vérité ne se trouve dans la terrible boutade du cardinal Fesch : « Quand il s'agit des pères de ses enfants, Hortense s'embrouille dans ses calculs. »

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. DE MONICAULT

M. Pierre de Monicault jouit à la Chambre d'une autorité certaine. Il a été longtemps — il est encore — le porte-parole autorisé de l'agriculteur. C'est en effet une grosse personnalité de la Société des Agriculteurs de France, et l'un des fondateurs de l'Académie d'agriculture. Les démagogues ont l'habitude de le flétrir comme représentant la « grosse agriculture ». Car il est bien entendu que, si labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France, ceci ne saurait s'entendre, dans l'esprit de tout bon cartelliste orthodoxe, que de toutes petites mamelles, de tout petits tétons minuscules dûment baptisés républicains, et destinés à n'être sucés que par des lèvres du Cartel. La démagogie, en effet, a créé dans ce pays une mystique bien commode du petit, qui permet toutes les indulgences et provoque toutes les anarchies. Du petit commerçant, du petit agriculteur, du petit industriel, on en est venu au petit fraudeur, du petit voleur, au petit ivrogne, et demain sans doute au petit traître, au petit assassin. M. de Monicault est agriculteur, simplement, et n'aime point la démagogie. D'abord parce qu'il est un esprit clair et libre, ensuite parce que la démagogie s'est acharnée contre lui, dans son pays, avec une incroyable ténacité de haine et une infatigable perversité. M. de Monicault est de petite taille, d'allure vive, de caractère énergique. Il est le petit-fils de Dufaure, ce qui ne saurait lui valoir grâce, évidemment, auprès des Cocula et des Pochon d'aujourd'hui ; aussi bien ce Dufaure était assurément, parce qu'il allait à la messe et qu'il avait l'âme nationale, le plus détestable des réaction-

naires. Car on peut aller à la messe, comme Sangnier, et trouver grâce devant le Cartel : l'essentiel est aussi bien de préparer la mystique de Locarno et de Thoiry. Pour ce qui est de la messe, on verra plus tard à lui régler son compte.

M. de Monicault qui, à force de talent, de volonté, de bon sens, à force d'avoir évidemment raison et de défendre toujours des causes que les plus déterminés sophistes ne peuvent cependant pas toujours combattre, a réussi à conquérir dans les commissions parlementaires une place éminente, et à se faire écouter respectueusement dans les débats économiques, est donc resté, pour l'extrême gauche, un de ces adversaires déterminés, qu'il faut abattre à tout prix. Parce qu'il a une particule? Sans doute. Parce qu'il siège sur les bancs des libéraux nationaux? Certes. Parce qu'il exploite un important domaine et qu'il est, par conséquent, au choix un « gros », un « ventre doré » ou une de ces cellules infernales du mur d'argent? Bien entendu. Mais surtout parce qu'ayant considéré comme de son devoir, à l'heure où l'anarchie menaçait de toutes parts son pays, de descendre dans l'arène politique — politique d'abord, — il s'y est révélé non seulement comme un lutteur intrépide et heureux, mais comme un chef clairvoyant et un redoutable organisateur. Aucune leçon plus que celle de son effort, ne peut être salutaire. Vivant avec le mal, inéluctable pour l'instant, de la démocratie de droit divin, sous l'absurde loi du nombre, certains Français ont pensé qu'il convenait de tirer de cet état — pour l'existence même de leur pays, qui est en jeu — le meilleur parti possible. Et il semble bien démontré maintenant que la conquête jacobine autant que la conquête révolutionnaire, qui épouvantèrent tant les bonnes gens résignés et un peu niais, n'étaient qu'affaire d'énergie et d'organisation et, bien entendu, de dévouement. En tout cas, dans l'Ain, M. de Monicault en a fait la démonstration péremptoire. L'Ain est un département agricole que le radicalisme avait submergé. Pourquoi? Sans nul doute à cause d'une certaine faiblesse, d'une certaine complaisance larmoyante des vaincus, et parce que, dans les pays agricoles, la population est facilement aux mains de personnalités locales dont l'entente institue sur la région une domination durable. Ce pays doucement radicalisé, à deux pas de la Savoie catholique, s'est transformé par l'industrie, et le socialisme, trouvant le terrain bien préparé, a conquis, dans une poussée subite, de fortes et de presque inexpugnables positions. C'est dans ces conditions, alors, que seul M. Pierre Goujon entretenait à Bourg un certain radicalisme national, que M. de Monicault trouva son département, à la veille des élections de 1919. Évidemment les circonstances étaient favorables.

Dans tous les petits départements agricoles, étroitement ligotés dans

le réseau des organisations d'arrondissement et des influences locales, seul un scrutin élargi pouvait permettre une poussée d'opinion et un renouvellement du personnel. Le double mérite de M. de Monicault fut d'abord d'avoir bien vu cette occasion et de ne pas l'avoir laissé échapper, et surtout, au lendemain de la victoire, de ne s'être pas endormi sur un succès fatalement éphémère, et d'avoir aussitôt consolidé et organisé ses positions. Un autre eût pu être tenté de retourner à sa charrue — je veux dire à son exploitation — et d'abandonner le forum et ses luttes apparemment stériles : M. de Monicault appartient à cette race d'hommes qui, un effort une fois commencé, ne s'arrêtent pas avant que le résultat obtenu ne soit certain, et qui, ne ménageant ni leur temps, ni leur peine, ne se soucient point des contingences possibles, qui, s'ils ont eu besoin d'espérer pour entreprendre, n'ont plus besoin de réussir pour persévérer. Grâce à lui, un personnel fut recruté, les forces traditionnelles et nationales furent regroupées, entraînées, encouragées, tenues en main, jamais abandonnées. Tous les points faibles de l'adversaire furent repérés. Rien ne fut laissé à l'imprévoyance ni au hasard. Surtout, la hideuse tyrannie locale, le sectarisme persécuteur et stérile qui avait pendant trente ans pesé sur l'Ain furent poursuivis sans merci, et n'eurent ni le temps de se reconnaître, ni de regrouper leurs cohortes dispersées. M. de Monicault accomplit cette œuvre discrètement, en conseiller cordial, avec une souriante bonhomie, peu soucieux du prestige officiel des chefs, expert plutôt en psychologie et au maniement des hommes, énergique, mais souple, et d'une intransigeance que n'abandonne jamais le sens des possibilités ni celui des manœuvres nécessaires. Il sait faire, comme on dit, la part du feu. Et ses adversaires, qui commencent à le connaître, donneraient cher pour être débarrassés de lui. Ils ne l'ont pas discrédité. Ils ne peuvent le vaincre. Il ne lui reste qu'à disparaître. Provisoirement sans doute. Mais M. de Monicault — et c'est sa force singulière — ne s'abuse pas sur le provisoire. Présentement, M. de Monicault est une grande vedette de l'actualité. Il tient en quelque sorte dans ses mains le sort électoral de M. Painlevé. M. Painlevé, dont nous ne méconnaissons pas les efforts méritoires pour soustraire la chose militaire dont il a la garde à la démagogie de l'extrême gauche, concède par ailleurs tout à cette démagogie, en dehors de ce dont il a spécialement la garde. Ainsi il commet la même erreur que celle que commettait naguère M. Delcassé, qui voulait faire de la grande politique étrangère en compagnie d'un Combes et d'un André. Si le parti dont se réclame M. Painlevé, le parti qu'il flatte, dont il veut être, et qu'il favorise, fait un effort contraire à cette sécurité nationale que M. Painlevé veut garantir, à quoi bon la conscience professionnelle limitée de M. Painlevé? Cela dit

pour expliquer qu'on peut savoir à M. Painlevé ministre un gré relatif de son attitude, et trouver M. Painlevé socialiste un candidat dangereux et un parlementaire funeste. Or, M. Painlevé est candidat dans l'Ain, à Nantua-Gex, où l'ont appelé les parlementaires sénatoriaux, voulant compenser sans doute le « manque à gagner » dont les Alpes-Maritimes ne sont point encore consolées. M. Painlevé a eu tort peut-être, pour son prestige, d'entreprendre avec trop de publicité indiscrète cette randonnée électorale : « Et dire, disait un de ses collègues, qu'il est professeur de calcul des probabilités! » — « C'est peut-être pour cela, » fit un autre, judicieux. M. Painlevé a donc débarqué à Nantua. Candidat, non d'union nationale, mais du parti radical et radical-socialiste, qui n'est point qualifié particulièrement, on en conviendra, pour instituer les candidats d'union nationale. Or, M. de Monicault, qui veut bien de M. Painlevé candidat d'union nationale, ne veut pas de M. Painlevé, candidat radical-socialiste. Sub judice lis est. *M. Painlevé ne dit rien. M. de Monicault, justement, voudrait qu'il dît quelque chose. Telle est la position du problème. Il n'est peut-être pas impossible, après ce que nous avons dit, d'en entrevoir la solution.*

***

Le Théâtre. *Un arriéré : M. Romain Rolland.*

Dans le moment où M. Roland Marcel expose à la Galerie Mazarine les souvenirs matériels de la Révolution, les écrivains se donnent rendez-vous pour parler d'elle. Coup sur coup, *la Vie amoureuse de Danton*, de M. Lecomte, *l'Appel de l'échafaud*, de M. Aymard, les conférences sur *les Hommes de la Révolution*, de M. Madelin, que publie *la Revue hebdomadaire;* ces jours derniers la magistrale *Révolution française* de M. Pierre Gaxotte. Abondance significative, développement dans toute son ampleur du travail de révision amorcé par Taine dans les *Origines de la France contemporaine :* toute la légende de la Révolution a été ces temps-ci, remise en cause, nettoyée morceau par morceau. M. Mathiez remet au juste point la figure de Danton, M. Van Leisen celle de Mirabeau, M. Marion débrouille avec une clarté admirable l'*Histoire financière*, Augustin Cochin illumine les causes et les origines par ses travaux sur les sociétés de pensée. C'est toute une immense refonte qui substitue peu à peu, petite pièce par petite pièce et grande ligne par grande ligne, la vérité historique au délirant amas de superstitions accumulées par les romantiques du dix-neuvième siècle.

Au beau milieu de ce vaste mouvement d'ensemble de l'intelligence, une pièce de théâtre de M. Romain Rolland tombe à pic pour rappeler la justesse du mot de Proudhon, qui appelait les révolutionnaires « les plus arriérés des Européens. » *Le jeu de l'amour et de la mort* marque un retard de trente ans sur le travail de l'intelligence.

On y voit, au printemps de 1794, des gens tout guillerets d'avoir échappé à la mort pendant l'hiver. Ils ont eu faim, ils ont eu froid, il y a la guerre et il y a le Comité de Sûreté générale : ils s'estiment heureux d'être encore de ce monde, et ils traduisent leur satisfaction en dansant une ronde enfantine.

Ce ne sont pourtant ni de petits enfants ni des déshérités du sort, mais les familiers d'un des piliers de la Révolution, le conventionnel Courvoisier. Celui-ci est un grand philosophe, un grand savant, un grand cœur, un grand patriote, un grand homme ; toutes les supériorités de l'esprit et toutes les noblesses du caractère. Ce fut un des révolutionnaires éclairés de la première heure. Maintenant, il est dépassé, déjà suspect. Il a rendu les plus éminents services à la défense nationale grâce à son génie de chimiste ; mais il est humain, et il désapprouve la Terreur. Il ne le dit pas ouvertement ; mais son silence suffit : *ut nesciatur quid Thrasea non fecerit.*

Sa femme, Sophie, est parée des mêmes vertus. Elle est jeune, belle, bonne, sensible, éclairée. Elle vénère le génie, l'intelligence, la grandeur d'âme de Courvoisier. Seulement, elle a vingt-cinq ans et Courvoisier en a cinquante. A l'extrême rigueur, cela pourrait encore aller ; mais, par malheur, il y a Louvet.

Celui-ci est un jeune et intéressant girondin, un de ceux qui n'ont échappé à l'échafaud que pour vivre traqués, courant la campagne la nuit, repoussés de partout, ne trouvant pas, dans la lâcheté universelle, quelqu'un qui leur ouvre la porte et les prenne en pitié. Car accueillir un proscrit, c'est signer son arrêt de mort. Au péril de ses jours, Louvet est rentré dans Paris, et il se réfugie chez Courvoisier. Il lui fait ce dangereux honneur parce qu'il aime Sophie et qu'il est aimé d'elle ; il vient la chercher, il lui demande de fuir. Sophie sacrifierait volontiers tous ses biens matériels ; mais sa vertu, et la foi jurée à l'admirable Courvoisier? Premier débat pathétique entre l'amour et le devoir.

La-dessus, arrive Courvoisier, complètement dégoûté de la vie, de la Révolution et de lui-même. Au cours d'une séance terrible, Robespierre a demandé la tête de Danton, et la Convention la lui a accordée. Il a fallu que chaque député vienne voter à l'appel de son nom. Courvoisier, son tour venu, n'a su que prendre la fuite, de sorte qu'il s'est rendu suspect sans en tirer même l'avantage moral de la vertu.

Mais il va trouver tout de suite de magnifiques occasions de racheter cette faiblesse ; sa femme lui révèle la présence de Louvet et il ouvre les bras au proscrit ; Louvet refuse d'y tomber, et proclame ouvertement qu'il aime Sophie, que Sophie l'aime, et qu'il est revenu tout

exprès pour l'enlever à Courvoisier ; il restera à celui-ci la ressource de faire valoir ses droits à la retraite.

Sur ce, arrive une visite domiciliaire. N'écoutant que sa grandeur d'âme, Courvoisier cache Louvet, puis il s'arrange de manière à se rendre suspect et à se faire arrêter. Mais comme la pièce serait finie et que Sophie n'a pas encore eu son occasion d'être sublime, arrive alors Carnot. Il vient supplier Courvoisier de ménager son existence : la République a besoin de savants ; que l'illustre chimiste vote la mort de Danton ; lui, Carnot, consent ainsi tous les jours d'être complice des assassinats de la Terreur afin qu'on lui laisse le loisir de sauver la patrie et la Révolution.

Courvoisier refuse. Carnot avait prévu ce refus : il apporte deux passeports qui permettront au chimiste et à sa femme de franchir la frontière ; il ne faut pas que la Révolution traîne un cadavre pareil devant l'histoire. Courvoisier hausse les épaules : « On n'échappe pas à Robespierre. » — « Robespierre, dit Carnot, est averti, et l'Incorruptible fermera les yeux. »

Courvoisier accepte les deux passeports, mais c'est pour les offrir à sa femme et à Louvet. Celui-ci a vu la mort de trop près, il tient à la vie et il accepte. Sophie, définitivement touchée par ce sacrifice, refuse de trahir la foi qu'elle doit à un mari aussi sublime ; elle partagera son sort, et le rideau tombe tandis qu'en entend sonner la crosse des fusils.

*
* *

Il n'y a en tout ceci qu'un personnage de qui la situation soit conforme à la vérité historique : c'est Carnot. Celui-ci, en effet, accepta de compromettre son nom très pur en compagnie des assassins ; chaque soir il envoyait à la mort des victimes innocentes parce qu'il voulait qu'on le laissât à la tâche qu'il s'était assignée : sauver la France ; et cette conduite, ce conflit sont assurément très dramatiques. Mais ce n'est pas cet élément que M. Rolland utilise. Louvet même n'est qu'un personnage accessoire. Tout repose sur la grandeur d'âme des Courvoisier, et l'histoire de la Révolution ne fournit aucun exemple équivalent.

On a remarqué, et l'on ne pouvait pas ne pas remarquer, que M. Rolland a emprunté des traits à droite et à gauche pour composer ces deux figures. Sophie avoue à son mari son amour pour le girondin Louvet comme Manon Roland, en digne disciple de *la Nouvelle Héloïse*, avoua au sien son amour pour le girondin Buzot. Son sacrifice est inspiré par celui de Sophie de Condorcet, qui risqua la mort pour son mari. Quant à Courvoisier, il est vertueux comme Roland, philosophe comme Condorcet et chimiste comme Lavoisier. Seulement, le vertueux Roland était un sot, le penseur Condorcet un médiocre, et le génial Lavoisier un ancien fermier général qui se souciait autant de la sensibilité que de la phraséologie révolution-

naires. De sorte que M. Rolland fabrique ses héros non pas même en prenant le meilleur de plusieurs personnages, mais en faussant tout de propos délibéré, afin de maintenir contre vent et marée, à l'usage des ignorants, la légende croulante des grands ancêtres.

M. Rolland s'est donné beaucoup de soin : il a accepté le risque de travestir l'histoire, celui de viser au sublime littéraire par des tirades écrites avec pompe et au sublime moral par des actes extraordinaires, tout cela pour obtenir un mélodrame honnête, sans invention, où les effets sont obtenus par le procédé classique de la visite domiciliaire ou par des sacrifices plus beaux que nature. On chercherait aussi vainement la simple vérité que la force créatrice en cet ouvrage, où l'auteur semble avoir parfaitement donné sa vraie mesure.

Lucien Dubech.

A la suite du document sur le bolchevisme que nous avons publié dans notre dernier numéro, M. Ilia Britan, ancien membre du Soviet de Moscou, a écrit à la *Renaissance (Vozrojdenie)*, journal de langue russe paraissant à Paris, pour revendiquer la paternité de la brochure. Nous avions dit, du reste, qu'elle avait paru sous son nom. Après avoir déclaré qu'il n'a jamais « reçu aucune lettre de Boukharine », M. Ilia Britan ajoute toutefois :

Je me déclare responsable de chaque mot de mon livre : étant un essai d'explication psychologique de l'âme sans âme du bolchevisme, mon livre est fondé sur des faits de la réalité soviétique, sur tout ce que j'ai entendu, vu et vécu en Russie de 1917 *à* 1923. *J'aurais pu apporter à mon livre une documentation énorme, des renvois innombrables aux « sources », mais je ne l'ai pas fait pour ne pas m'exposer au reproche de « trahison ». Je ne nie pas que, dans le cours de la création, l'étonnante image de Boukharine était toujours présente devant moi, que plusieurs fois je l'ai cité je crois textuellement; mais ce n'est pas lui seul mais beaucoup d'autres, beaucoup trop d'autres qui se sont reconnus dans ce miroir, car dans ce livre il ne se trouve* pas un mot mensonger, *comme je l'ai assez clairement indiqué dans ma préface.*

Nous nous devions d'insérer spontanément la rectification de M. Ilia Britan. Pour le reste, il suffira de se reporter aux explications que M. Georges Oudard a fournies en tête du document qu'il a traduit et publié.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

ITALIE-AUTRICHE-HONGRIE. — *La question des mitrailleuses saisies à Saint-Gothard provoque de nouvelles complications. Le bureau de la S. D. N., dont le président actuel est le ministre de Chine à Paris, demande à la Hongrie de surseoir à la vente des mitrailleuses. Il s'attire du comte Bethlen une réponse correcte, mais un peu ironique : Il ne peut être sursis à la mesure. Toutefois, par égards pour la S. D. N., les acquéreurs seront priés de laisser sur place le matériel acquis* (23 *février*).

Campagne de la presse autrichienne contre les mesures prises par l'Italie pour couper court aux menées irrédentistes dans le Trentin. Le chancelier Seipel, dans un discours au Conseil national viennois, ne désavoue pas la campagne. Il revendique même pour les représentants du peuple autrichien le droit de donner librement leur opinion sur la question du Haut-Adige (23 *février*).

L'Italie, qui a pris partie pour la Hongrie dans l'affaire des mitrailleuses, s'inquiète des menées du germanisme. Le ministre d'Italie à Vienne est rappelé à Rome pour faire à M. Mussolini un rapport sur les événements (27 *février*).

ÉTAT-UNIS. — *Remise à M. Claudel, ambassadeur de France à Washington, d'une note américaine en réponse à la dernière note française concernant les négociations pour la « mise hors la loi » de la guerre. Les États-Unis insistent. Ils continuent à recommander les pactes multilatéraux par lesquels les États s'engageraient deux par deux à renoncer à la guerre* (27 *février*).

LA CONFÉRENCE PAN-AMÉRICAINE DE CUBA. — *Le congrès est mis en présence d'une résolution qui lui demande d'affirmer qu'aucun État, quel qu'il soit, n'a le droit d'intervenir dans les affaires d'un autre. Les États-Unis font des réserves. La résolution est ajournée au prochain congrès, — en* 1933 (19 *février*).

La convention finale est votée, le 20 *février, par tous les États, sauf le Paraguay. La conférence achève ses travaux le* 21.

Le 15 *février, le général nicaraguayien « rebelle » Sandino a occupé Trinidad. Le* 29 *février, un groupe de ses partisans, embusqué près de Daraille, capture un train dans lequel se trouvent trente-six fusiliers marins américains et trente-cinq chevaux.*

FRANCE. — *Signature de l'accord commercial franco-belge* (23 *février*).

— *M. Pinot, radical-socialiste, est élu conseiller municipal de Paris pour le quartier des Carrières d'Amérique* (26 *février*).

— *Élections municipales à Haguenau pour le remplacement de l'ancien conseil dissous. La liste de M. Weiss, ancien maire, a dix-sept élus* (26 *février*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXII — JANVIER-MARS 1928

PAUL BALLAGUY	*« Le Rouge et le Noir » et le drame de Brangues*.....	540	23
CAMILLE BELLAIGUE	*A travers le répertoire lyrique : la Flûte enchantée*.....	204	20
CHARLES BENOIST ..... de l'Institut.	*Les Lois de la politique française.* II.....	7	19
LOUIS BERTRAND..... de l'Académie française.	*Le nouveau roman de Georges Bernanos*.....	455	22
ABEL BONNARD	*De l'amitié*.....	1	19
HENRY BORDEAUX..... de l'Académie française.	*La Génération montante*....	641	24
BOUKHARINE.....	*Un document sur le Bolchevisme* (publié par G. Oudard et D. Novik.).....	513	23
TRISTAN DERÊME.....	*Le Vieux Cheval du romantisme*.....	58	19
JAMES DONNADIEU.....	*L'Allemagne et les Colonies.*	666	24
ROLAND DORGELÈS.....	*Sous la tente bédouine*.....	385	22
CHARLES DUPUIS..... de l'Institut.	*La Guerre à la richesse acquise*.....	298	21
LUCIEN FABRE	*Le Rire.* I.....	687	24
PIERRE GAXOTTE.....	*Le lendemain de la Terreur communiste*	46	19
EDMOND JALOUX	*Lœtitia* (roman) II	65	19
	— III	214	20
	— fin	331	21
FRANCIS JAMMES.....	*Janot-poète* (roman) I ...	257	21
	— II	462	22
	— III	577	23
	— fin	709	24

Prince DE LIGNE.....	*Fragments inédits de l'histoire de ma vie*.....	320	**21**
GEORGES L. R. MANUE..	*Mademoiselle Veiltchen Wang, révolutionnaire*...	278	**21**
FRANÇOIS MAURIAC.....	*Vie de Jean Racine* III	23	**19**
	— fin.....	155	**20**
PIERRE DE NOLHAC..... de l'Académie française.	*L'Année de Damiens*.....	129	**20**
GEORGES OUDARD et DMITRI NOVIK	*Traqués dans la steppe*	434	**22**
FIRMIN ROZ.....	*L'Évolution des États-Unis et l'avenir des relations franco-américaines*	175	**20**
JEAN-LOUIS VAUDOYER.	*A Sisteron avec Paul Arène*.	559	**23**
XXX	*La nouvelle armée allemande*	411	**22**

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

SAINT-BRICE.....	*Leçons de réalisme*.....	86	**19**
—	*Au seuil de l'an nouveau*	233	**20**
—	*A la manière de Pierre le Grand*	350	**21**
—	*Dans l'ombre des urnes*	480	**22**
—	*La liberté de la mer*	606	**23**
—	*Le point névralgique de l'Europe*	741	**24**
FRANÇOIS HÉLETTE..	*Le suffrage universel au Japon*	612	**23**

LES LETTRES

ROBERT KEMP	Les livres nouveaux : *l'Appel de l'échafaud; Jaune, bleu, blanc; Jérôme, 60° latitude nord; le Chant du Bienheureux; Nuit de princes; le Chef de l'armée rouge; Pays pourpre; Entretiens sur la beauté; Essai sur Dickens*..	360	**21**
—	Les Livres nouveaux : *Destins*.....	751	**24**
ANDRÉ ROUSSEAUX..	*Le Temps retrouvé*.....	92	**19**
— ..	*Les Goncourt*.....	239	**20**
— ..	*Émile Clermont*.....	356	**21**
— ..	*Lettres de Bossuet*.....	486	**22**
— ..	*La Vie d'Alexandre Dumas père*.....	621	**23**
— ..	*Un portrait de Barrès*.....	747	**24**

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy.....	*M. Dauphin Meunier et Mirabeau*.....	99	19
—	*Danton et l'amour*.....	366	21
—	*Les enfants d'Hortense*.....	753	24
Pierre Boyancé....	*Pythagore à Rome*.....	108	19
Amédée Britsch....	*La première entente cordiale*.....	111	19
Edmond Pilon.....	*Louis XI*.....	492	22

LES SCIENCES

Alphonse Berget...	*La Science et la Musique*.....	246	20
— ...	*Soleil et radioactivité*.....	626	23

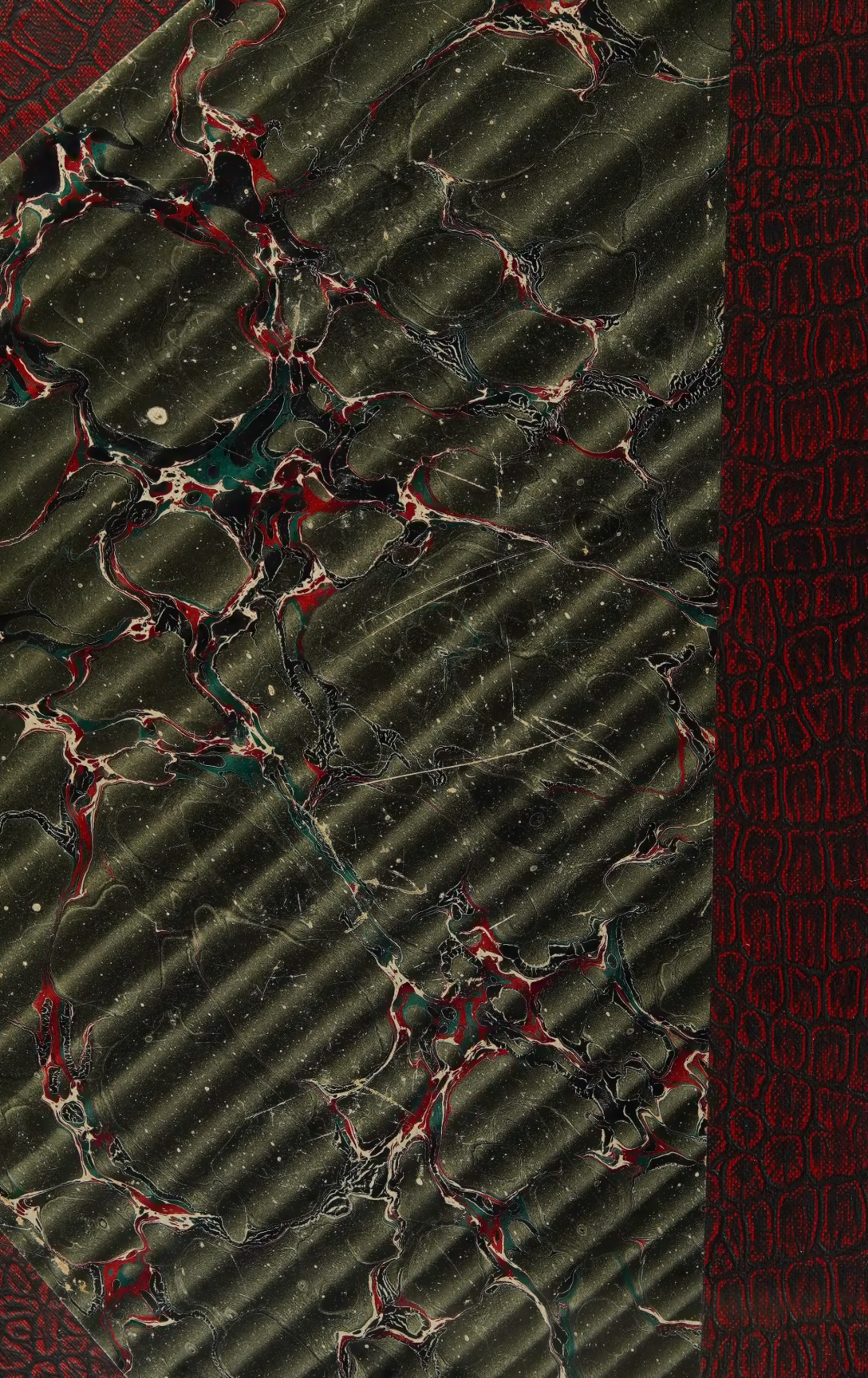
LES BEAUX-ARTS

André Cœuroy.....	*Du plaisant au sévère*.....	370	21
Émile Henriot.....	*La Révolution française à la Bibliothèque nationale*.....	500	22
Paul Jamot.....	*Pourquoi Fromentin a-t-il voulu être peintre?*.	113	19

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. Reynald*.....	121	19
—.....	*M. Vaillant-Couturier*.....	251	20
—.....	*Thomas Hardy*.....	374	21
—.....	*M. Henri Torrès*.....	631	23
—.....	*M. Pierre de Monicault*.....	758	24
L. de Langalerie...	*Chez Francis Jammes*.....	505	22
Max Dorian.....	*Notre marine de guerre renaît-elle?*.....	377	21
Émile Henriot.....	*Expositions Delacroix et Courbet*.....	634	23
Lucien Dubech.....	Le Théâtre : *M. de Curel, M. Guitry et M. d'Annunzio*.....	124	19
—	*La jeune fille à la scène*.....	253	20
—	*L'Image*.....	382	21
—	*L'École cynique*.....	509	22
—	*Sedaine et le dix-huitième siècle à la Comédie-Française*.....	635	23
.....	*Un arriéré : M. Romain Rolland*.....	761	24

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36259.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 061 744